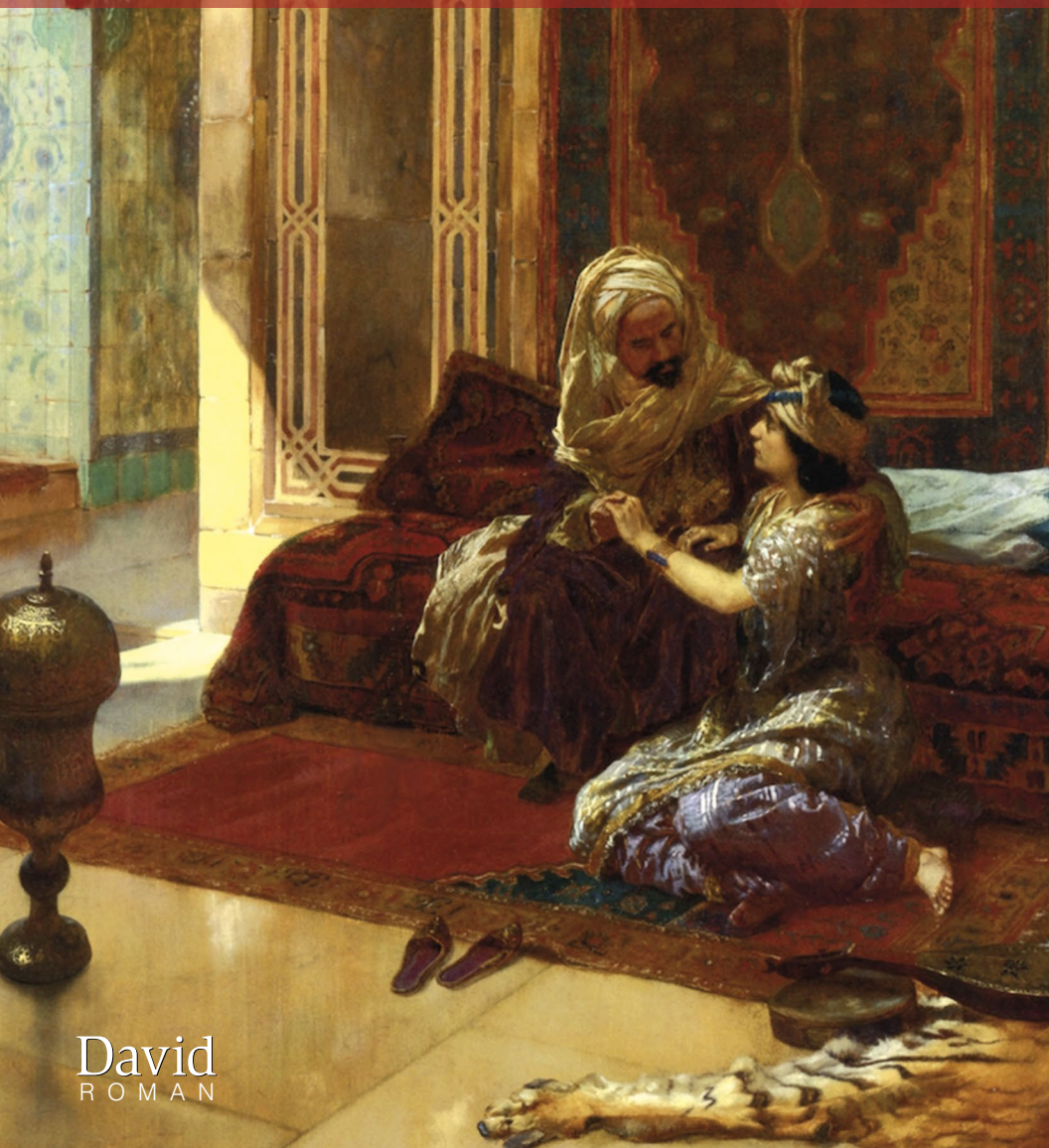


JEAN MOHSEN **FAHMY**
La sultane dévoilée



LA SULTANE DÉVOILÉE

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Les Chemins de la liberté*, tome 2 : *L'Ultime Voyage*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2014. Prix France-Acadie 2014.
- Les Chemins de la liberté*, tome 1 : *Marie et Fabien*, roman, Chicoutimi, Éditions JCL, 2013. Prix France-Acadie 2014.
- Le Berger du soleil*, récit, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, 2009.
- Frères ennemis*, Montréal, VLB Éditeur, 2009.
- Alexandre et les trafiquants du désert*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2007.
- L'Agonie des dieux*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2005. Prix Trillium 2005. Prix *LeDroit* 2005.
- Ibn Khaldoun – L'honneur et la disgrâce*, roman, Ottawa, Éditions L'Interligne, 2002. Prix de la Ville d'Ottawa 2003.
- Amina et le mamelouk blanc*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1998 ; réimpression en 1999.
- Le désert et le loup*, récit, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1985.

Essais

- Les chrétiens d'Orient, Le courage et la foi*, Montréal et Paris, Médiaspaul, 2015.
- Canada et bilinguisme* (en collaboration), Rennes (France), Presses universitaires de Rennes, 1997.
- Voltaire et Paris*, « The Voltaire Foundation », Oxford University Press, Oxford (England), 1981.
- Jean-Jacques Rousseau et la Société du XVIII^e siècle*, (en collaboration), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981.
- Études Rousseau Trent* (en collaboration), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1980.

Jean Mohsen FAHMY

La sultane dévoilée

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Fahmy, Jean Mohsen, 1942-, auteur

La sultane dévoilée : roman / Jean Mohsen Fahmy.

(Voix narratives)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-664-6 (couverture souple). — ISBN 978-2-89597-697-4 (PDF). —

ISBN 978-2-89597-698-1 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Voix narratives

PS8561.A377S85 2019 C843'.54 C2018-906284-3

C2018-906285-1

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

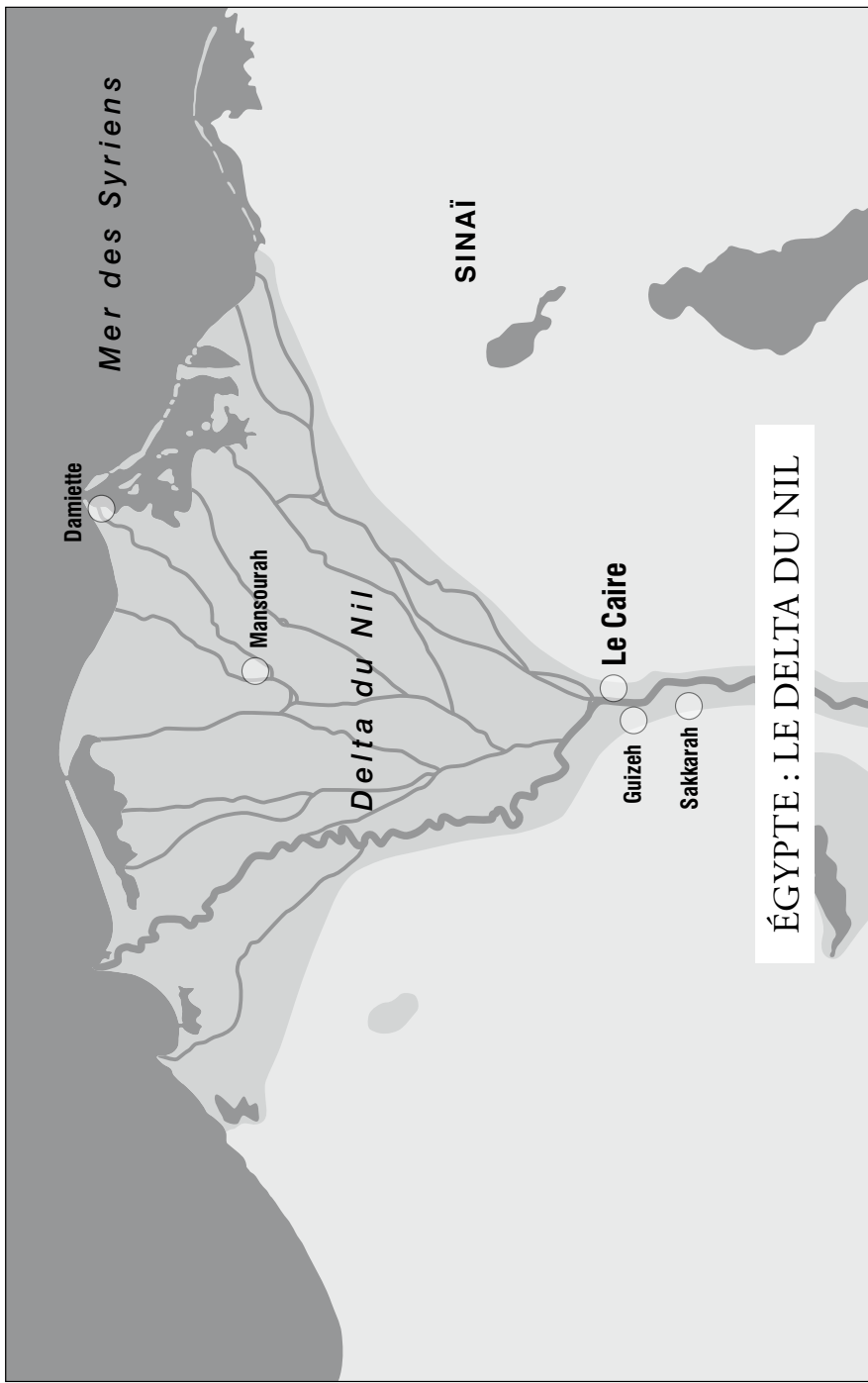
info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1^{er} trimestre 2019

*Aux sultanes de ma vie, Adèle, Caroline,
Miriam, Jennifer et Sarah,
avec grande affection.*





ÉGYPTE : LE DELTA DU NIL

I

HASSAN SOMNOLAIT sans arrêt. Il luttait de toutes ses forces pour garder les yeux ouverts, pour ne pas s'étendre sur le banc de bois afin de se reposer un peu. Mais il savait fort bien que s'il se laissait aller, ne fût-ce que quelques minutes, il risquait fort de s'endormir pour de bon.

L'atabay Ali pouvait venir n'importe quand, à l'improviste, et s'il le surprenait en train de dormir... Hassan frémissait à l'idée du sort qui l'attendrait alors.

La cruauté de l'atabay Ali était légendaire dans toute l'armée. Il était toujours souriant et se montrait quelquefois affable avec les simples soldats. Mais l'on devinait que son sourire pouvait devenir soudain carnassier.

Pour Hassan, l'atabay Ali évoquait un chat. Son supérieur paraissait nonchalant, mais sous ses dehors inoffensifs, on le sentait toujours aux aguets, et tant pis pour la victime qui tomberait sous sa patte...

Hassan ne pouvait oublier le jeune Kamel. C'était le fils d'un paysan de la Vallée. Il avait voulu échapper au sort de son père, courbé sur ses champs à longueur de journée et traqué par les agents du fisc qui lui prenaient l'essentiel de ses récoltes.

Kamel pensait avoir trouvé dans l'armée une échappatoire. Il s'était engagé et, dès le début, avait attiré l'attention

de l'atabay Ali. Celui-ci lui avait souri d'emblée et avait obtenu du Kapitan que le jeune paysan soit muté dans son peloton.

Depuis lors, l'atabay s'était montré d'une grande générosité envers l'adolescent. Il lui donnait les tours de garde les plus faciles, le félicitait devant ses camarades et lui réservait les meilleurs morceaux de la viande que leur livraient, sous la menace des cimenterres, les habitants du bourg.

Certains avaient même remarqué une lueur spéciale dans les yeux de l'atabay quand il s'approchait de Kamel, un mélange de sollicitude et de... comment dire? d'avidité. Et quand l'atabay avait commencé à inviter le jeune homme sous sa tente, en fin de soirée, pour discuter des mesures de sécurité pendant son tour de garde, les anciens militaires avaient ricané.

Kamel était devenu la risée de tout le peloton. Quand l'atabay s'éloignait, on abreuvait le jeune soldat de quolibets, les plus forts le bouscullaient, les autres mimaient devant lui des pauses lascives et obscènes. Mais dès que le chef du peloton paraissait au loin, tous se dispersaient sur le terrain d'entraînement ou allaient affûter leurs cimenterres. Et l'atabay s'approchait alors de son pas de félin de Kamel, la même lueur de convoitise dans les yeux, cet éclair qui figeait la jeune recrue sur place.

Et un jour, on commença à constater un changement subtil et inattendu dans le comportement d'Ali. L'atabay ne tournait plus comme un vautour autour de sa proie. Il négligeait Kamel, lui donnait des tours de garde de nuit, les plus épuisants, les plus difficiles.

Les anciens du peloton notèrent que ce changement coïncidait avec l'arrivée au camp d'une autre jeune recrue, un autre paysan adolescent, du nom de Mansour. Mansour avait des yeux de velours et de longs cils. L'atabay

l'avait immédiatement pris sous sa coupe et, pendant que Kamel montait la garde la nuit dans un fortin, Ali convoquait Mansour sous sa tente pour lui expliquer, disait-il, les rudiments du métier militaire.

Kamel se rebiffa-t-il ? On ne le sut jamais avec précision. Toujours est-il que la bénigne indifférence dans laquelle le tenait l'atabay se mua bientôt en animosité. Il le houspillait sans cesse, l'insultait devant les autres militaires, osa même un jour le traiter d'efféminé, l'injure suprême qui le ravalait au rang des esclaves les plus méprisés.

Kamel, à son tour, commença à se moquer du jeune et beau Mansour. Cette audace devait lui coûter cher.

Un jour, l'atabay le consigna à un poste de garde éloigné du campement, dans un endroit isolé. Puis Ali disparut pendant quelques heures. Quand il revint au camp, il traînait Kamel derrière lui, attaché par une corde au cou, les poignets enserrés dans une solide lanière de cuir.

L'atabay convoqua le peloton. Il affirma que Kamel s'était endormi pendant sa garde et qu'il l'avait surpris. Chaque fois que le jeune homme essayait de protester, le commandant lui assénait sur la tête ou sur le dos un coup du plat de son cimenterre et le jeune homme se tordait de douleur.

L'atabay annonça la sentence qu'il infligeait au militaire et tous ces hommes, aguerris depuis longtemps, frémirent.

On amena le jeune homme sous une poutre, on lui lia les deux mains avec une corde qu'on attachait à la poutre et on tira sur la corde. Le jeune homme se trouva brusquement soulevé de terre ; il se dressa sur ses pieds, puis sur la pointe de ses orteils, les bras étirés au maximum par le poids de son corps qui le tirait vers le bas.

L'atabay lui ordonna alors de réciter des versets du Livre saint. Le jeune homme commença à réciter le texte

sacré en le hachurant au rythme de son souffle court. Puis, quand ses poumons, écrasés par le poids de son corps, l'obligeaient à s'interrompre et qu'il ouvrait grand la bouche pour aspirer un peu d'air, ou que ses jambes se tendaient dans un effort frénétique pour lui permettre de toucher terre, l'officier lui assénait de terribles coups sur le dos, et même sur la tête.

Au bout d'une heure, Kamel s'évanouit. Il ne réagissait même plus aux coups qu'il recevait et, quand une bave légère commença à lui couler des lèvres, l'atabay ordonna qu'on le détachât. Le jeune homme s'écroula, inconscient, sur le sol. Depuis ce jour, il se fit petit devant son commandant et tâcha de se rendre invisible.

Comme tous les autres membres du peloton, Hassan avait assisté au supplice infligé à Kamel. Il était terrorisé à l'idée d'attirer l'attention de l'atabay, ou de lui déplaire.

C'est pourquoi, ce jour-là, il luttait de toutes ses forces contre la somnolence qui s'emparait de lui.

C'est que la garde était particulièrement fastidieuse. Cela faisait plusieurs mois que son bataillon était posté à cette extrémité du pays, à quelques lieues de Damiette, devant la vaste mer. Les soldats ne savaient pas pourquoi on les avait envoyés dans ce coin perdu, loin de la grande ville, la capitale aux mille plaisirs.

Le calme régnait dans le pays depuis de nombreuses années. Le sultan — que Dieu veuille sur lui! — manifestait sa bonté à tous ses sujets et la prière était dite en son nom dans toutes les mosquées du pays. Et le désert qui s'étendait à l'est, du côté du Sinaï, écrasé sous le soleil, était calme. Aucun espion n'était venu annoncer un raid des bédouins du désert ou une avancée des guerriers infidèles qui occupaient encore certains districts autour

de Jérusalem, la troisième Ville sainte ! Alors, pourquoi le bataillon se morfondait-il ici ?

Des rumeurs couraient cependant dans les rangs de l'armée. Les Infidèles pouvaient venir de partout. Ils pouvaient, certes, traverser le Sinaï, mais on les verrait venir, on prendrait les mesures de défense qui s'imposeraient. Ils pouvaient aussi venir de l'ouest, mais il leur faudrait alors traverser un désert plus vaste encore que le Sinaï. Tout cela était inconcevable.

Alors ? Alors, le seul autre endroit d'où les Francs, ces Infidèles qui vivaient de l'autre côté de la Mer des Syriens, pouvaient venir pour s'emparer du pays du Nil, c'était bien de la mer. Il était vrai que la flotte du sultan patrouillait sans cesse au large d'Alexandrie et du vaste Delta, mais les Infidèles pouvaient toujours la déjouer et venir attaquer les adorateurs du seul vrai Dieu.

C'était ce que certains chuchotaient dans le camp. Hassan n'en croyait pas un mot. Il n'avait jamais vu de sa vie un seul Franc. Que viendraient-ils faire ici ? Ne craignaient-ils que le sultan — que Dieu lui donne longue vie ! — les écrase par sa toute-puissance ?

Mais le bataillon était bel et bien là, caserné devant la mer. On avait construit une palissade autour du camp, et on avait érigé deux tours aux deux coins nord, face à la grève. Et les militaires se succédaient nuit et jour dans ces deux tours, avec des instructions claires : il fallait continuellement scruter la mer. Il ne fallait pas perdre son temps à regarder du côté du désert à l'orient ou de la Vallée à l'occident. « La mer », répétaient les officiers, « la mer, aboyait l'atabay Ali, c'est la mer qu'il faut surveiller ».

Hassan surveillait donc la mer. Il accédait au haut de la tour par une échelle de bois. La plateforme de surveillance était étroite et ne comprenait, pour tout ameublement,

qu'un banc de bois étroit. Le guetteur pouvait s'y asseoir, mais il lui était interdit de s'y étendre. Et l'atabay Ali était bien capable de grimper à l'échelle sans faire de bruit.

Hassan scrutait l'horizon. La vaste mer flamboyait devant lui. Le soleil régnait en maître sur la campagne verdoyante qu'il pouvait apercevoir derrière lui, du côté de la Vallée, et sur le désert, plus loin à sa droite. Mais il écla-boussait surtout la mer de ses rayons brûlants et ses reflets scintillaient sans cesse sur l'eau, aveuglant le guetteur d'un jaillissement soudain de lumière.

Ce jeu continu de la lumière sur la mer hypnotisait peu à peu Hassan. Il s'engourdissait, toutefois il devait se secouer, car ses yeux se fermaient malgré lui.

Il regardait la mer depuis déjà quelques heures quand il se secoua plus vivement. Quelque chose se passait là-bas, à l'horizon...

Il crut tout d'abord que c'était encore le soleil qui lui jouait des tours, qu'un rayon plus oblique plombait la mer et dessinait sur l'eau cette ligne plus sombre qu'il avait cru percevoir. Il écarquilla cependant les yeux pour mieux voir.

La ligne sombre avançait tranquillement sur l'eau. Elle remplit bientôt l'horizon et, comme elle grandissait, elle éteignait les ricochets du soleil sur la mer. Hassan pouvait donc mieux la voir.

Il se raidit tout à coup. À la pointe la plus proche de cette ligne qui serpentait maintenant sur les vagues, n'était-ce pas là... oui, c'était bien cela : une voile, minuscule encore mais qui grandissait à vue d'œil et qui dominait une belle galère. Ensuite, d'autres points se précisèrent, d'autres voiles, d'autres galères.

Hassan était pétrifié. Il scrutait l'horizon. Rêvait-il ? Ces voiles ne ressemblaient guère à celles de la flotte du

sultan. Et les mâts étaient plus hauts que ceux de tout autre navire qu'il eût jamais vu.

Un bruit le tira de l'hypnose stupéfaite dans laquelle il se trouvait : c'était le guetteur au sommet de l'autre tour de garde qui criait en désignant la mer d'un doigt tendu. Hassan s'ébroua : il ne fallait pas qu'on l'accuse de n'avoir rien vu. Il se mit alors à crier très fort, à gesticuler vers l'horizon. Puis il dégringola l'échelle à toute vitesse, manquant à deux reprises de tomber et de se casser le cou.

Les cris des deux guetteurs avaient alerté tout le camp. Les soldats accouraient de partout, les officiers quittaient leurs tentes en fixant rapidement leur harnachement sur la poitrine et les épaules. Tout le monde se précipita vers la grève.

Il n'y avait plus de doute. Sur la mer, une flotte s'avancait vers la côte. On commença à compter les navires : un, deux, trois... et puis d'autres, et d'autres encore. On perdit vite le compte car, en naviguant, ils se doublaient et se cachaient l'un l'autre.

Au milieu des hautes galères, il y avait des navires plus plats, qui ressemblaient, en beaucoup plus grand, aux felouques qui naviguaient sur le Nil. Et sur ces felouques, on commença à entrevoir de petits points noirs qui grossissaient et prenaient vaguement l'apparence de silhouettes mouvantes, qui s'agitaient sur leurs navires comme l'armée s'agitait sur la grève.

La stupeur régnait dans le camp : c'était bien une flotte qui labourait les vagues tranquilles de la Mer des Syriens. Et plus les minutes passaient, plus on voyait se dessiner à l'horizon d'autres navires, d'autres mâts, d'autres embarcations et d'autres silhouettes qui s'agitaient sur les ponts des navires.

Le chef du bataillon convoqua rapidement tous ses officiers, et l'on vit l'atabay Ali qui se précipitait en courant vers la tente de commandement. La réunion ne dura pas longtemps : les officiers se dispersèrent dans le camp et réunirent leurs troupes. Le commandant avait décidé qu'on lèverait le camp et qu'on se retirerait plus loin dans les terres, en haut d'une petite éminence qui barrait l'horizon.

Les soldats comprirent tout de suite la manœuvre : on ne savait trop où la flotte allait accoster ; on ne savait pas non plus si c'était une flotte ennemie, ou si elle appartenait au Grand Seigneur de Bagdad, venu visiter l'une de ses provinces. Il fallait donc s'assurer tout d'abord de saisir la vraie portée de cet événement extraordinaire, d'autant plus que le bataillon qui campait là avait des effectifs minuscules, face à la foule de gens d'armes qui se pressaient sur les ponts de la flotte.

Les soldats se dépêchèrent de faire leurs paquetages ; on chargea quelques mulets de l'essentiel du matériel, les officiers enfourchèrent leurs chevaux et le bataillon s'ébranla vers l'arrière.

Au bout de quelques heures de marche, on arriva enfin au sommet d'un petit monticule. Sur l'eau, la flotte se déployait maintenant le long de la côte. Le gros des navires se trouvait à peu près en face du camp abandonné ; les marins avaient dû apercevoir la palissade et les deux tours de garde, et l'émir qui commandait cette flotte avait compris qu'il fallait tout d'abord s'emparer de cette minuscule fortification.

Le soleil cependant se couchait à l'horizon. Les dernières lueurs rasaient l'eau et les voiles des navires se découpaient en noir sur l'horizon pourpre. Le commandant comprit que l'émir inconnu ne ferait pas débarquer ses hommes dans la nuit qui tombait rapidement. On

installa par précaution de nombreux corps de garde, et les militaires s'enroulèrent dans leurs couvertures pour dormir sur le sol. Même le commandant et les officiers refusèrent que l'on dressât les tentes et se couchèrent aux côtés de leurs soldats.

Le matin, dès l'aube, tout le monde était debout. On se précipita vers l'avant et le spectacle qui se déployait sous les yeux du bataillon avait de quoi remplir d'effroi ces hommes, pourtant aguerris.

La mer était recouverte d'une marée de chaloupes, qui quittaient les navires ancrés au large et se dirigeaient vers la côte. Des centaines, des milliers de rames labouraient l'eau, propulsant vers l'avant les barques chargées d'hommes. Bientôt, les premières abordèrent à la grève, suivies de dizaines d'autres, tandis que les chaloupes qui se vidaient faisaient rapidement demi-tour pour retourner aux navires, afin d'amener encore plus de militaires sur la rive.

Étaient-ce des alliés? Des ennemis? Les officiers ordonnèrent la plus grande prudence. Il ne fallait ni bouger, ni même faire de bruit.

Quelques groupes de militaires que les barques amenaient sur la côte se formèrent et commencèrent à progresser lentement, prudemment, vers l'intérieur. Ils devenaient de plus en plus visibles, et il était donc possible de mieux les distinguer.

Hassan et ses camarades n'avaient jamais vu de soldats de cette sorte. Ils portaient, accroché sur leurs poitrines, un morceau de métal qui brillait au soleil. Leurs casques étaient fort curieux : ils ressemblaient à un pot de fer arrondi et renversé et couvraient leurs visages d'une ombre inquiétante.

Ils portaient des arbalètes semblables à celles des troupes du sultan, mais l'on s'étonnait de ne point voir, suspendus

à leurs ceintures, les cimenterres habituels. Certains d'entre eux brandissaient des lances, tandis que d'autres avaient au côté une mince lame effilée, qui ne ferait pas le poids en s'entrechoquant avec les lourds cimenterres.

Le commandant fronçait de plus en plus les sourcils, tandis que les recrues récentes, qui n'avaient jamais vu d'ennemis ou participé à des combats, se regardaient avec inquiétude.

La grève se remplissait vite de ces étranges soldats. On entrevit des fanions qui claquaient au vent : ils n'étaient pas verts, ces intrus n'étaient donc pas de la religion du Prophète.

Pendant qu'on s'interrogeait avec effroi autour de Hassan, de grandes barques transportaient des chevaux vers la rive, tandis que les chaloupes amenaient bientôt tout un groupe d'hommes dont tout le corps, et non plus seulement la poitrine, était recouvert de ce curieux habit de métal qui reflétait la lumière aveuglante du soleil, et dont les coiffes ressemblaient parfois à de minuscules fortifications. Une espèce de ceinture de métal attachée à leur casque entourait leur visage et recouvrait leur barbe — à moins qu'ils n'en aient pas.

Ces hommes étaient manifestement les officiers des envahisseurs ; ils se mirent en demi-cercle devant une chaloupe ornée qui s'approchait de la rive, et dont débarqua un homme que l'on entoura avec respect et qui se tenait seul au milieu du cercle.

Il était bien différent de ceux qui l'entouraient ; il ne portait pas l'habit de métal des autres, mais plutôt une magnifique robe bleue, décorée de mouchetures blanches, qui s'élargissait autour de la taille et lui conférait une grande majesté. Un mince cercle de métal argenté lui

enserrait la tête et retenait une chevelure noire, que l'on devinait abondante.

Dès que cet homme étrange toucha terre, il s'agenouilla sur le sable et se perdit dans ce qui semblait être une longue méditation. Personne n'osait le déranger. Quand il eut fini, il fit quelques gestes de la main, des militaires s'agitèrent et l'on vit bientôt s'élever à côté de lui un échafaudage curieux : il s'agissait de deux poutres, l'une horizontale et l'autre verticale, qui se rejoignaient par le milieu. Hassan n'avait jamais rien vu de tel.

Il en était à se demander ce que cela pouvait bien être, lorsqu'il entendit une espèce de rugissement derrière lui. Le commandant et certains de ses officiers se montraient l'échafaudage avec des gestes de colère et ils se mirent à invectiver les arrivants et à les insulter en un flot furieux d'injures.

On se passa vite le mot : cet échafaudage, c'était le symbole et le signe de ralliement des Infidèles ; c'était une croix, et le commandant du bataillon, qui avait combattu ces derniers en Syrie, l'avait vite reconnue. Il n'y avait plus de doute : les nouveaux arrivants, c'étaient bien des Francs, ceux dont on était sûr qu'ils ne reviendraient jamais au pays du Nil, après en avoir été chassés quelques décennies plus tôt. Et voilà qu'ils avaient réussi à traverser la vaste Mer des Syriens, à affronter les dangers des tempêtes, des pirates et des flottes ennemies, et à mettre pied sur le sol béni de la terre d'Égypte.

Après avoir violemment manifesté sa colère, le commandant s'entretint avec ses principaux lieutenants et prit rapidement les mesures qu'imposait la situation.

Le bataillon reçut l'ordre de se préparer à quitter les environs de Damiette et à rallier la ville voisine, Mansourah, située à quelques lieues plus au sud. Il irait

renforcer la garnison de la ville, la première troupe de quelque importance sur le chemin qui menait à la capitale, Le Caire, où résidaient le sultan et sa cour.

Ensuite, il fallait prévenir le sultan le plus rapidement possible de l'invasion des Francs, afin qu'il prenne les mesures nécessaires pour les rejeter à la mer.

Le commandant appela l'atabay Ali à l'écart et les deux hommes se concertèrent. Par la suite, l'atabay sonna le rassemblement de son peloton.

Il fit un bref discours à ses hommes. « Le pays court un grand danger, dit-il, car les Infidèles qui viennent de fouler notre sol sacré ne feront pas de quartiers. Ils visent sûrement à s'emparer du pays et à asservir ses habitants. Mais les soldats de la vraie foi ne les laisseront pas s'en tirer à bon compte. Le sultan, que Dieu le protège et le garde, ne tardera pas à les combattre, à les repousser et à punir leurs chefs. »

Il fallait donc prévenir le sultan et cette noble tâche leur était dévolue, à lui, Ali, et aux braves guerriers qui l'entouraient, et il était sûr que ses hommes appréciaient le grand honneur qu'on leur faisait ainsi. Il fallait partir immédiatement pour la capitale, avant que l'ennemi n'ait le temps de se bâtir une solide tête de pont sur la côte et d'avancer dans le pays.

Au terme de cette harangue, l'atabay donna à ses hommes une demi-heure pour se préparer, puis toute la cohorte se mit en marche à pas forcés, devant les autres hommes du bataillon qui se préparaient à leur tour à quitter leur retraite.

Les consignes de l'atabay étaient précises : il fallait avancer vite, mais avec prudence ; il fallait tâcher de se cacher du mieux possible, quitte à se frayer un chemin au milieu des champs, où le blé était déjà haut. Et quand on

devait quitter les champs, il valait mieux se faufiler entre les arbres des bosquets qui bordaient le fleuve.

Hassan avançait vite avec ses camarades. Malgré la course qui le faisait haleter un peu, il admirait la nature autour de lui et se sentait pacifié.

Le fleuve miroitait à leur droite. Mille ruisseaux d'une eau boueuse s'y déversaient ; des buffles aux yeux bandés tournaient sans arrêt en cercle, entraînant dans leur marche de grandes roues auxquelles étaient attachés des godets, qui se remplissaient d'eau dans les rivières avant de la déverser dans les sillons des champs. Ces minuscules rigoles brillaient au soleil, créant une marqueterie qui quadrillait la campagne d'un scintillement lumineux et vivant.

Une abondante couverture de plantes vertes et luisantes tapissait la campagne ; partout on sentait la fécondité d'une terre généreuse.

La rêverie d'Hassan fut subitement interrompue par un bruit étouffé. C'était l'atabay Ali qui sifflait entre les dents pour attirer l'attention de son peloton ; il faisait un signe impératif aux hommes de se baisser. Ils s'écrasèrent tous au milieu de quelques touffes d'herbes. Ali pointa du doigt une direction derrière lui, indiquant vaguement l'horizon d'où ils étaient venus.

Hassan écarquilla les yeux et il comprit ce qui inquiétait l'officier. Au milieu d'un champ, quelques hautes tiges bougeaient lentement. Ce mouvement ne pouvait être attribué au vent, car les tiges s'abaissaient régulièrement dans la même direction, et leur mouvement dessinait une flèche qui se dirigeait tout droit vers l'atabay et sa troupe.

Les tiges qui ployaient vers eux s'interrompaient tout à coup pour laisser place à une parcelle défrichée et Hassan et ses camarades virent déboucher, dans cet espace découvert, quatre hommes qui avançaient tout courbés, regardaient

avec prudence à droite et à gauche et qui se dépêchèrent de quitter l'espace découvert pour se faufiler de nouveau au milieu des cultures.

L'atabay et ses hommes avaient pourtant eu le temps de bien les voir. Ils en étaient tout ébahis : ces hommes portaient cette espèce de justaucorps de métal qui les avait étonnés quand ils l'avaient vu sur les militaires débarquant des navires ennemis. Ils avaient les jambes enserrées dans une large liane de cuir et portaient de grands boucliers de métal ; l'un d'entre eux avait dans l'autre main une épée droite et les trois autres une sorte de hache à deux tranchants effilés.

Il n'y avait plus de doute : c'étaient des soldats ennemis. Hassan était tout surpris. À peine avaient-ils débarqué sur la plage que les chefs ennemis envoyaient devant eux des éclaireurs pour découvrir le pays. Peut-être même y avait-il d'autres groupes qui commençaient à s'éparpiller dans la campagne, en direction du sud, en direction de Mansourah et du Caire, la Cité Victorieuse.

L'atabay faisait des signes frénétiques à ses hommes. Ils comprirent très vite et se déployèrent en silence dans un large demi-cercle dont l'ouverture était du côté d'où venaient les ennemis. La manœuvre ne faisait aucun doute : on allait les laisser avancer comme dans une nasse, puis on les assaillirait.

Ali et ses hommes — ils étaient onze au total — s'aplatirent sur le sol, au milieu des tiges de blé et des herbes. Leurs adversaires continuaient d'avancer et on entendait clairement leur progression, mélange d'une respiration courte et haletante qu'ils tâchaient d'étouffer et du froissement des plantes qu'ils foulaient ou brisaient sur leur passage.

Ils étaient maintenant au milieu du demi-cercle formé par les hommes de l'atabay. Hassan sentait son cœur cogner contre sa poitrine, mélange de curiosité, d'inquiétude et d'appréhension. Il voulait bondir mais savait qu'il devait attendre l'ordre de son officier.

Ali était un militaire expérimenté : il attendit que le groupe de Francs ait bien avancé, frôlant presque ses hommes accroupis, avant de jaillir du sol, de se précipiter sur le premier Franc devant lui en hurlant, ce qui fit bondir ses hommes à leur tour de leurs cachettes. La patience de leur officier leur permit de refermer rapidement le demi-cercle qu'ils avaient créé, entourant ainsi de partout les intrus.

Hassan crut tout d'abord que l'affaire était faite : ils étaient onze contre quatre et ils avaient l'avantage de la surprise. Les quelques minutes qui suivirent le détrompèrent et une curieuse impression s'insinua peu à peu en lui à l'égard des combattants francs, un mélange d'admiration et de crainte, teinté d'une sorte d'obscur respect.

Avant même que l'atabay ait fini de se redresser, les quatre Francs avaient compris ce qui leur arrivait : en un éclair, ils se formèrent en un carré serré, dos à dos, de façon à affronter leurs assaillants des quatre côtés.

Les cimenterres d'Ali et de ses hommes commencèrent à s'abattre sur les lourds boucliers que portaient les Francs, provoquant une vibration grave et puissante, mais n'arrivèrent pas à les entamer. Au contraire, les Francs profitaient du moindre répit, du moindre flottement chez leurs attaquants pour faire tournoyer leurs haches au bout de leurs bras, et deux ou trois hommes d'Ali subirent des balafres, qui sur le corps, qui sur le visage.

Le chef des Francs était un géant qui ahanait fort chaque fois qu'il assénait un coup de hache à ses adversaires.

Hassan et deux autres se précipitèrent sur lui, l'assillèrent de trois côtés et finirent par lui porter plusieurs coups de cimeterre. Le sang lui coulait des bras et du front; finit-il par l'aveugler? Il hésita un moment et Hassan en profita pour lui porter un coup du tranchant de son cimeterre au bas de l'abdomen, là où son armure rejoignait les bandelettes de cuir qui protégeaient ses jambes. Le colosse finit par s'écrouler, et les soldats du sultan l'achevèrent proprement.

Les trois autres hommes ne tardèrent pas à se fatiguer. La chute puis la mort de leur chef semblaient les avoir découragés. Deux d'entre eux succombèrent aux coups qui pleuvaient sur eux et un soldat, faisant tourbillonner son cimeterre, s'apprêtait à fendre en deux le troisième lorsqu'un hurlement retentit. C'était Ali qui criait : « Arrêtez! Arrêtez immédiatement! Cet Infidèle nous livrera peut-être les plans des Francs! »

UNE SERVANTE était arrivée en courant : « Maîtresse, maîtresse, le sultan, que Dieu lui donne longue vie, vous invite à vous rendre dans la Salle du Trône. » Chagaratt el-Dorr, à qui deux esclaves massaient doucement les pieds, leva les yeux : « Et sais-tu pourquoi le sultan me veut ? » La servante hésita un moment :

— Je... je n'en suis pas sûre, maîtresse, mais j'ai entendu des... rumeurs.

Chagaratt el-Dorr s'impatienta :

— Des rumeurs ? Quelles rumeurs ?

— On dit, maîtresse, qu'un messenger vient d'arriver de Damiette, avec des nouvelles importantes.

Chagaratt el-Dorr, qui était couchée alanguie sur un divan, se redressa immédiatement.

— Un messenger ? Des nouvelles ? Vite, qu'on m'apporte mes voiles.

Puis, se tournant vers moi :

— Osman, tu m'accompagnes, comme d'habitude.

Cet ordre me fit plaisir, même s'il ne me surprit guère. Depuis que je suis l'humble serviteur de Chagaratt el-Dorr, et surtout depuis que j'ai l'honneur et le privilège d'être son eunuque en chef, je me réjouis de la confiance absolue qu'elle me fait et qui me permet de tenir d'une main ferme le harem de notre sultan.

Quelques instants plus tard, ma maîtresse et moi-même parcourions d'un pas rapide les couloirs du harem. Nous empruntâmes un court tunnel. Il nous mena à une porte discrète donnant sur la Salle du Trône. Chagaratt el-Dorr pénétra dans une imposante loge centrale, où se trouvait déjà le sultan, et s'assit à ses côtés sur un amoncellement de coussins. Un esclave écarta les rideaux et les dizaines de courtisans qui se pressaient dans la salle s'inclinèrent bien bas pour saluer Al-Salih Ayyoub et son épouse.

Le sultan ordonna de faire entrer le messager. Un atabay parut, traînant derrière lui un curieux personnage, tel que nous n'en avons jamais vu : il était affublé d'un casque de métal, portait une chemise de métal et avait les jambes bardées de cuir.

Deux soldats l'encadraient, malgré les chaînes qui lui enserraient les mains et les pieds. C'était manifestement un prisonnier, et son aspect curieux provoqua de longs murmures chez les courtisans.

Latabay se prosterna devant le sultan. Il se présenta, dit qu'il s'appelait Ali et était le serviteur le plus fidèle du sultan, ce grand émir des musulmans, le protégé de Dieu, le défenseur des ...

Al-Salih l'interrompit brutalement pour lui demander de livrer le message qu'il portait.

Ali commença alors à raconter une histoire étonnante : son bataillon était stationné près de Damiette et surveillait la Mer des Syriens. Quelques jours plus tôt, une flotte immense avait couvert la mer de mille voiles et des milliers de soldats, accoutrés bizarrement et à l'aspect curieux — imaginez donc, certains étaient même glabres! — avaient débarqué sur la grève, puis s'étaient répandus partout dans la campagne. Avec son peloton, il avait eu la chance de s'emparer de l'un de ces mécréants, car, à n'en point douter,

c'étaient des mécréants. Il venait donc informer le sultan de l'invasion de son pays.

Au début, Al-Salih avait écouté attentivement le long récit. Mais il s'était bientôt affaissé. J'étais caché derrière un rideau, pour ne pas offenser les courtisans qui me méprisaient, mais je pouvais clairement voir de dos le sultan et ma maîtresse.

De temps en temps, Chagaratt el-Dorr se penchait vers son mari et, à l'abri de ses voiles, lui murmurait quelque chose à l'oreille. Le sultan se redressait péniblement, posait une autre question à l'atabay, avant de se tasser de nouveau sur ses coussins.

Je savais que le sultan était malade depuis plusieurs semaines et qu'il s'affaiblissait de jour en jour. Les questions que lui suggérait discrètement Chagaratt el-Dorr ne m'étonnaient guère, non plus que les courtisans.

J'avais pu constater, comme beaucoup au Palais, à quel point le sultan faisait confiance à son épouse et suivait ses conseils. Depuis sa maladie, il avait, encore plus que jadis, recours à elle. Souvent, les portes du harem s'ouvraient, un serviteur annonçait le sultan et les concubines se dépêchaient de se retirer dans d'autres quartiers. Al-Salih se couchait sur des coussins, devant Chagaratt el-Dorr, lui parlait longuement de ses soucis, des intrigues du Palais, des ambitions des émirs mamelouks¹ — ces anciens esclaves qui lorgnaient le pouvoir suprême —, des nouvelles inquiétantes des Francs qui s'agitaient en Syrie et menaçaient Jérusalem, la troisième Ville sainte.

1. Le mot « mamelouk » signifie en arabe : celui qui est possédé (par quelqu'un). Il s'agissait d'enfants rafiés dans le Caucase et le sud de l'Europe, réduits en esclavage, convertis à l'islam et entraînés militairement.

Chagaratt el-Dorr l'écoutait patiemment. Lorsque, le souffle court, il s'arrêtait de parler, elle évoquait les mesures qu'il fallait prendre pour mieux surveiller les Francs, lui conseillait de se méfier plus particulièrement de tel émir mamelouk, lui suggérait de promouvoir tel autre qui lui était dévoué.

Je savais que, dans les heures qui suivraient, le mame-louk qui inquiétait Chagaratt el-Dorr serait muté dans une garnison lointaine, celui qui lui inspirait confiance deviendrait commandant de la garnison du Caire, et des coursiers galoperaient sur les routes du Sinaï pour donner des ordres aux commandants de l'armée en Syrie.

Lors de ces conversations, je me tenais à quelques pas en retrait de Chagaratt el-Dorr ; je ne comptais guère, j'étais invisible aux yeux du sultan. Heureusement que son épouse, comme je l'ai déjà dit, me faisait une totale confiance, depuis ce jour où, descendant dans la cour du Palais du palanquin qui, juché sur le dos d'un dromadaire, l'avait amenée de Syrie, elle pénétrait, pour la première fois, curieuse et enjouée, au harem.

* *

*

J'étais inquiet et fébrile, en ce jour lointain où ma rêverie me fait dériver. Mon maître d'alors, le sultan Al-Adil, venait d'être déposé par ses officiers ; on l'avait emprisonné loin du Caire ; ses partisans, ses femmes et son harem avaient été renvoyés du Palais de la Citadelle — cette magnifique forteresse bâtie par le grand Salah el-Dîn², qui dominait Le Caire et qui était devenue ma demeure —,

2. Saladin.

et les messagers se succédaient tous les jours dans la ville pour annoncer les progrès de l'avance de notre nouveau maître, le sultan Al-Salih.

J'avais ordonné aux servantes et aux eunuques de ramasser les vêtements et les bijoux des femmes du harem d'Al-Adil. Celles-ci pleuraient et gémissaient à haute voix, se frappaient les joues en cadence et certaines déchiraient même leurs vêtements.

Puis un jour, elles durent se voiler complètement, quitter le harem, se jucher dans les palanquins qui allaient les amener aux quatre coins du pays ; quant aux plus vigoureuses, elles voyageraient à dos de mulet ou de cheval. Certaines avaient été achetées par les gouverneurs des provinces, sur la recommandation de matrones venues les inspecter ; les moins jolies et les plus âgées allaient se retrouver seules, abandonnées dans un ancien fort.

Après leur départ, j'ordonnai aux eunuques de nettoyer le harem à grandes eaux pour le préparer pour l'arrivée de la femme du nouveau sultan.

Je n'arrive pas encore à croire que j'écris aujourd'hui, en me rappelant ce jour lointain : « pour la femme... » Quand on m'avait averti de l'arrivée d'Al-Salih, on m'avait aussi précisé que je n'avais à préparer qu'un appartement pour la seule épouse qui l'accompagnait dans sa chevauchée de la Mésopotamie à l'Égypte. Il a trois autres épouses et de nombreuses concubines, me dit-on, mais une seule de ses épouses l'a accompagné dans ses voyages, ses combats et son emprisonnement.

J'étais stupéfait : comment, notre sultan n'avait-il pas toujours quatre épouses à sa disposition, comme tous ceux que j'avais déjà servis, comme la plupart des courtisans et comme notre maître l'émir des Croyants, le calife de Bagdad ? Il se contentait depuis de nombreux mois d'une

seule épouse ? Il avait négligé les trois autres ? Il s'était satisfait d'une seule femme dans sa couche ? Tout cela me semblait invraisemblable.

Un jour, on nous annonça l'arrivée du nouveau sultan pour le surlendemain. Je n'allais donc pas tarder à être fixé.

La veille de son entrée au Caire, je descendis en ville pour y voir les préparatifs de l'arrivée de notre nouveau maître. Je pris bien soin, comme d'habitude, de me voiler avec un épais turban qui m'entourait presque complètement le visage, car certains Cairotes particulièrement vicieux m'auraient poursuivi de leurs quolibets et de leurs insultes, sinon de leur violence, s'ils avaient reconnu l'eunuque en moi à cause de mon visage glabre.

La ville était pleine de décorations ; les hérauts se promenaient partout pour convoquer la foule à grands coups de tambourins et lui annoncer l'arrivée imminente du sultan. Des ouvriers installaient sur la place Rumayla, la place principale du Caire au bas de la montagne que couronnait la Citadelle, de grandes cuves de métal qu'on allait remplir de sirop pour désaltérer la population, car, en ce mois de juin, la chaleur de l'été écrasait déjà la ville.

Le grand jour arriva. J'attendais dans le harem, mais j'entendais la rumeur joyeuse de la ville. De grands cris, des roulements de tambours annoncèrent l'arrivée de la caravane du sultan. Je perçus clairement les youyous de joie des femmes cachées derrière leurs moucharabiehs³.

On ouvrit les portes de la muraille qui entourait le Palais. De ma fenêtre, je vis entrer dans la cour des dizaines de chameaux et de dromadaires et des centaines de mulets,

3. Fenêtres en bois, dont le maillage très serré permettait aux femmes dans les harems de regarder à l'extérieur, sans que l'on puisse cependant les voir elles-mêmes.

tous lourdement chargés. Des esclaves s'affairaient déjà à transporter dans le Palais de lourds coffres, des meubles, des tapis roulés.

Une longue file de bêtes dépassa toutes les autres pour contourner le Palais. Je compris que c'étaient les membres du harem qui allaient pénétrer par la porte arrière et je houspillai les eunuques pour qu'ils aillent accueillir l'épouse du sultan.

Chagaratt el-Dorr fut la dernière à descendre de son palanquin, où elle n'était accompagnée que d'une seule servante. Je les précédai dans l'appartement intérieur. Enfin à l'abri des regards, Chagaratt el-Dorr enleva ses voiles. Je m'inclinai devant elle, me présentai : j'étais Osman, le chef de ses serviteurs, son esclave tout dévoué. Chagaratt el-Dorr m'ordonna de me redresser et, d'un ton cordial et gai, me remercia de notre accueil.

Je n'osais pas trop la fixer du regard ; mais les jours suivants confirmèrent ma première impression : l'épouse du sultan était d'une beauté fulgurante, que n'altérait aucunement sa grossesse, déjà bien avancée. Pendant les quelque quinze ans que je demeurai à son service, je n'ai pas cessé, un seul jour, de m'étonner de sa beauté, de la finesse de ses traits et de la fluidité de sa silhouette ondoiyante.

Chagaratt el-Dorr avait un teint clair d'une extraordinaire pureté. Quand, sortant dans un jardin, un chaud rayon de soleil l'enveloppait, sa peau rayonnait, devenait presque translucide, ses yeux brillaient d'un vif éclat, justifiant ainsi le nom, « Arbre de Perles », que lui avait donné son maître, quand il l'avait reçue comme esclave, avant de l'épouser.

Elle avait une chevelure très longue, d'un noir de jais. Elle passait des heures à la brosser ; ses servantes la tressaient

et elle bâtissait sur sa tête des arrangements harmonieux, entrelacés de perles et de diamants.

D'autres fois, elle laissait sa chevelure retomber sur ses hanches et même, certaines années, avant qu'elle décide de les raccourcir un peu, jusqu'à ses cuisses ; quand on annonçait la visite du sultan, elle se dépêchait de s'allonger sur un divan et d'ordonner à ses servantes d'étaler sa chevelure derrière elle. Al-Salih aimait alors lisser longuement ce long ruisseau noir frémissant et traversé de reflets cuivrés, avant d'inviter son épouse à le suivre dans une pièce intérieure.

Elle avait un nez fin, des pommettes hautes et, à la stupéfaction générale, toutes ses dents étaient intactes. Et quand elle jouait avec ses servantes dans les jardins intérieurs, j'admirais la grâce de ses mouvements, le frémissement de ses seins et l'ondoiement de ses hanches.

J'ai déjà dit que je n'ai cessé d'admirer ma maîtresse, sa beauté rayonnante, sa grâce naturelle, son humeur égale et joyeuse qui pouvait, en un clin d'œil, se transformer en une attention aiguë quand son mari venait la consulter ou qu'un esclave lui rapportait les rumeurs et les racontars du Palais.

Quelquefois, devant tant d'élégance liée à tant de finesse, mon cœur battait plus fort, malgré mon âge avancé. Un jour que j'étais descendu au Caire, j'osai m'en ouvrir à un commerçant chez qui j'achetais souvent des tissus pour la princesse et les concubines et qui avait fini par me prendre en sympathie.

Il m'avait invité dans son arrière-boutique pour boire avec lui un sirop d'orgeat, car il faisait chaud. Il me demanda des nouvelles, je lui dis négligemment que j'admirais beaucoup une servante qui venait d'arriver au harem. Je n'aurais certes jamais osé lui dire que je pensais à Chagaratt el-Dorr.

Il me regarda avec stupéfaction.

— Tu... tu admires une femme? me dit-il au bout d'un long silence.

Je répondis brièvement en plaisantant et parlai bientôt d'autre chose.

Je comprenais son étonnement. Pour le sultan, pour les courtisans, pour le peuple, j'étais, comme tous les autres eunuques, un être méprisable, un sous-homme. Ma condition me rendait invisible et, quand j'osais paraître en public, on se moquait de moi, certains me crachaient dessus et les enfants me jetaient des pierres. Je ne pouvais certes pas avoir des sentiments comme les autres, je ne pouvais pas être attiré par les femmes, j'étais inoffensif, et c'est pourquoi les sultans, les princes et les riches pouvaient me confier, à moi et à mes semblables, leurs femmes et leurs concubines, c'est-à-dire leurs biens les plus précieux.

Ce que mon ami le commerçant et l'écrasante majorité des gens ignoraient, c'est que je pouvais bel et bien être attiré par une femme. Je pouvais admirer sa beauté, aimer sa grâce, éprouver même du désir, sentir un élan me pousser vers elle, vouloir explorer, non seulement du regard, mais aussi des mains et des lèvres, sa bouche, son cou, ses seins, son ventre, mais mon corps restait inerte, j'étais comme un meuble, un objet qu'on effleurait à peine du regard, et l'on me confiait sans la moindre hésitation la garde des femmes, ignorant à quel point c'était souvent pour moi, et pour les eunuques sous mes ordres, cause de souffrance.

La beauté et la grâce de Chagaratt el-Dorr m'avaient donc fait comprendre la décision de notre sultan de se séparer de ses autres épouses pour ne vivre qu'avec elle, même s'il bafouait ainsi une tradition séculaire. Il n'était guère difficile de constater qu'il était follement amoureux

d'elle. Il venait régulièrement au harem, et pas seulement le soir, renvoyait d'un geste négligent les servantes et les eunuques, bavardait un peu avec elle, mais je constatais que son regard ne cessait de s'attarder sur son corps, que ses yeux se plissaient quand Chagaratt el-Dorr, sous le prétexte de s'étirer un peu sur le divan où elle était couchée, laissait tomber négligemment le voile qui lui couvrait les cheveux, bombait le torse, arquait ses hanches et minaudait en disant qu'elle commençait à se fatiguer à force d'être immobile. Le sultan comprenait ce jeu et, ce qui semblait dorénavant un signal entre eux, lui disait qu'elle avait besoin de se reposer et l'entraînait dans une pièce où trônait un vaste lit, puis tirait un rideau qui les dérobaux regards.

J'imaginai leurs ébats ; des bouffées de chaleur m'envahissaient, mon cœur battait, mais pour rien au monde je n'en aurais révélé quoi que ce soit à quiconque, car ma vie eût été le prix d'une telle indiscrétion.

J'étais encore plus frustré quand, le sultan ayant quitté le harem, Chagaratt el-Dorr me demandait d'appeler Aïcha auprès d'elle.

Un accès de colère m'envahissait et un pincement de jalousie me crispait le visage quand, après m'être incliné, je me dirigeais vers le quartier des servantes pour appeler Aïcha.

Il y avait des dizaines de servantes au harem, certaines étaient plus belles qu'Aïcha, et je comprenais difficilement, du moins au début, l'attachement de l'épouse du sultan à cette jeune servante. J'aurais dû pourtant me douter des liens qui les unissaient.

Aïcha avait le même tempérament que sa maîtresse. Gaie, toujours souriante, toujours heureuse, toujours en mouvement, elle justifiait ainsi son nom, «la Vivante». Elle chantonnait constamment dans les corridors, les pièces,

les cours et les jardins du harem. C'est peut-être cela qui avait d'abord attiré l'attention de Chagaratt el-Dorr. Toujours est-il qu'elle avait fait d'Aïcha non seulement sa compagne de détente, mais aussi une confidente à qui elle ne cachait rien.

Quand Aïcha entrait dans la chambre de la souveraine après le départ du sultan, elle tirait derrière elle un rideau et les deux femmes commençaient un long bavardage, entrecoupé de rires, de gloussements, d'exclamations. Je captais un mot par-ci, par-là, et je comprenais que Chagaratt el-Dorr expliquait à sa confidente comment elle avait réussi encore une fois à satisfaire son époux et maître, comment elle s'était évertuée à trouver mille autres caresses pour le surprendre, et la jeune servante, s'esclaffant, demandait encore et encore de nouveaux détails.

Je me dépêchais alors de partir plus loin, pour ne pas sentir monter en moi la colère de n'être point celui à qui la princesse aurait pu ainsi se confier. Et les bribes de conversation que je captais entre les deux femmes, qui ressuscitaient devant mes yeux tout ce dont j'étais privé, me tordaient le cœur d'une blessure brûlante.

Je ne me doutais pas qu'un jour cette femme, que je jalousais à cause de ses liens avec la princesse, allait subir un sort terrible, qui me remplirait le cœur de terreur et de pitié.

J'enviais le sultan d'être le seul maître de l'Arbre de Perles. Il se doutait certes que Chagaratt el-Dorr, quand elle apparaissait devant les courtisans, ne pouvait qu'attirer l'attention, malgré les multiples voiles qui l'enveloppaient. Il ne manquait pas de remarquer les regards furtifs que ces hommes, qui avaient pourtant plusieurs femmes dans leurs harems, jetaient sur la souveraine, et surtout sur l'ondoiement de son corps quand elle bougeait ou se levait pour

quitter la réunion à laquelle elle participait, et il en tirait une grande fierté.

Pourtant, au bout de quelques semaines après l'arrivée du sultan et de son épouse au Caire, j'en avais assez vu pour me faire une opinion sur notre nouveau maître, et je découvrais qu'il était bien différent du sultan Al-Adil qu'il remplaçait et de ses prédécesseurs.

Al-Salih était violent, tranchant, opiniâtre, vindicatif. Gare à celui qui osait le contredire ! Lors des réunions de son conseil, ou avec les commandants mamelouks de l'armée, ou même lors des audiences générales auxquelles les commerçants et le peuple étaient conviés, il criait fort, gesticulait souvent, frappait du poing sur la table et terrorisait ceux qui ne connaissaient pas, comme moi et quelques intimes, l'envers de ce comportement bravache.

Revenu au harem, Al-Salih se dépêchait de raconter sa journée, ses rencontres et ses soucis à son épouse. Celle-ci le conseillait sans cesse et il adoptait presque toujours son point de vue.

Il convoquait ses conseillers, annonçait d'un air hautain ses décisions, qui étaient précisément celles que lui avait soufflées son épouse quelques heures plus tôt, et si un conseiller osait lui faire remarquer qu'il avait envisagé, dans le passé, une voie différente, il subissait les foudres du sultan.

Quelques mois après l'arrivée du nouveau maître de l'Égypte et de la Syrie dans sa capitale, au début de l'an 1241 des Francs, j'avais acquis une conviction : le sultan du pays, notre vrai maître, n'était pas celui qui gesticulait devant des serviteurs terrorisés. Al-Salih n'était pas vraiment le Détenteur du Pouvoir, comme voulait nous le faire croire l'un de ses multiples titres.

Celui, ou plutôt celle qui détenait le vrai pouvoir, le pouvoir de décider des affaires du pays et de la communauté des fidèles, c'était bien l'épouse du sultan, c'était Chagaratt el-Dorr.

Et pourtant, rien n'en transparaissait devant le bon peuple. Il eût été inconcevable de dire que notre seigneur, le vrai décideur, le vrai défenseur des musulmans d'Égypte et de Syrie, le vrai sultan, était une femme!

Quand j'en étais là dans mes réflexions, je me disais que le peuple, s'il apprenait ce qui se tramait derrière les murailles du Palais, ce qui se passait dans l'ambiance feutrée et confinée du harem, en serait tout ébahi. Une femme, diriger les affaires? Une femme, conseiller le sultan? Une femme, prendre des décisions qui concernaient tout le monde?

Je lisais beaucoup car, prisonnier du harem, je disposais de beaucoup de temps, et j'allais chez l'historien du Palais pour lui demander de me prêter les recueils des annales passées. Il me confiait des rouleaux de papyrus ou de peau de mouton tannée sur lesquels des scribes avaient longuement transcrit les récits du temps jadis.

Je les lisais avidement, et nulle part je n'y avais vu une femme diriger une communauté de croyants. Un jour, je me demandai si le titre de sultan existait au féminin. Ce ne peut qu'être «sultane», me dis-je, et je souris en mon for intérieur quand j'imaginai Chagaratt el-Dorr sous l'aspect d'une sultane. Elle est certes, me disais-je, la vraie sultane de ce pays, puisque c'est souvent elle qui dicte à son mari les décisions importantes et influence les événements. Mais elle ne sera jamais sultane, poursuivais-je dans mes rêveries, elle ne portera jamais ce titre, et les annalistes du futur raconteront les péripéties du pays du Nil sous le sultan Al-Salih, en ignorant le vrai rôle de l'épouse du souverain.

Je ne me doutais certes pas, en ce jour où un prisonnier curieux fut amené par l'atabay Ali devant le sultan et sa femme, que cette audience allait amener une cascade d'événements qui allaient contredire mes convictions les plus fermes et ébranler toute la oumma⁴ des Croyants!

4. La communauté de tous les musulmans.

J'AIMAIS BIEN masser les jambes de ma maîtresse. Cela arrivait souvent en milieu d'après-midi quand, écrasé par la chaleur, tout le harem somnolait.

Chagaratt el-Dorr m'appelait : « Aïcha, veux-tu venir ? » Elle ne haussait pas la voix. Elle savait que j'étais, comme d'habitude, derrière la porte de son appartement. Je me précipitais pour la rejoindre, car j'étais fière d'être sa servante préférée, élue parmi les dizaines d'autres servantes.

Je me souviens encore du jour où j'étais arrivée au harem, il y a quelques années. J'avais treize ans et j'arrivais directement de mon village.

Mon père trimait à longueur de journée dans les champs ; un émir mamelouk était maître de notre province, et tous les paysans travaillaient pour lui. Il les récompensait par quelques jarres de blé assaisonnées de nombreux coups de cravache.

Nous étions déjà sept enfants, tous maigrichons, tous hagards. Pour soulager ma mère, je m'occupais de mes deux derniers frères, qui avaient à peine un et trois ans, mais je n'arrivais jamais à les calmer, car la faim les faisait gémir et pleurer tout le temps.

La nuit tombée, je leur chantais des berceuses tandis que, pendant la journée, je fredonnais des airs gais, que j'avais appris dans les fêtes du village ; mon rire, mon chant

amenaient en cercle, autour de moi, de nombreux enfants du village. Ma mère, que je voyais toujours épuisée, souriait alors et me disait : « Que Dieu te bénisse, Aïcha, tout le monde ici t'aime. »

Un jour, mon père s'assit avec moi sous un palmier et s'adressa à moi d'un ton grave : « Aïcha, ma fille, me dit-il, il va falloir que tu nous quittes ; tu vas dorénavant vivre dans un palais. Tu y seras heureuse... et tu aideras aussi ta mère et tes frères. »

J'étais bouleversée. Allais-je donc quitter ma famille ? Allais-je la revoir ? Qui s'occuperait de mes frères ? Que veut dire « un palais » ? Et pourquoi y serais-je plus heureuse qu'au village ? Au ton de mon père, je me dis que ce devait être une hutte bien plus grande que la nôtre.

Mais j'étais aussi intriguée. Comment mon départ allait-il aider ma famille, d'autant plus que, depuis ce matin, ma mère pleurait en détournant le visage et sanglotait plus fort quand elle me voyait.

Je compris mieux quand, quelques jours plus tard, je vis l'intendant du gouverneur mamelouk aborder mon père, qui bêchait son champ, pour lui remettre quelque chose. C'était un sac rebondi. Mon père en sortit un petit objet qui brilla au soleil. C'était un dinar, et je n'en avais vu que fort rarement. Mon père remit la pièce dans le sac, qu'il soupesa longuement.

Le lendemain, à l'aube, mon père me tira de ma couche, m'amena dehors, m'enveloppa de voiles et me confia à un chamelier. Ma mère s'accrochait à moi en sanglotant et mon père dut nous séparer de force.

Le chamelier était accompagné d'une femme d'âge mûr, elle aussi couverte de longs voiles bleus, beaux et doux, comme je n'en avais jamais vu. Elle ne parlait pas

beaucoup, me nourrissait aux étapes et dormait à mes côtés quand nous nous arrêtions pour la nuit.

Au bout de trois jours, je commençai à voir de plus en plus de maisons border la route où le chamelier nous menait. Nous pénétrâmes ensuite par une grande porte dans un village qui me parut énorme. J'étais étourdie et effrayée par le bruit, le vacarme, les milliers de chameaux et de mules qui se pressaient autour de nous et, surtout, par une foule immense qui envahissait le chemin, entre une série interminable de hautes maisons.

Je me serrai instinctivement contre la femme qui m'accompagnait, et elle se mit à rire : « Tu as peur, n'est-ce pas ? me dit-elle. Je te comprends. Tous ceux qui entrent pour la première fois au Caire sont stupéfaits devant la beauté et la vie intense de la Cité Victorieuse. Ouvre bien les yeux, ma fille, car tu ne verras pas souvent la Kasaba, cette grande avenue que nous parcourons. »

Bientôt, notre chameau se mit à grimper les pentes d'un sentier poussiéreux où ne circulait plus grand monde. Je commençais à me sentir suffoquer sous mes voiles quand je vis se dresser devant nous une haute muraille. « C'est le Palais », me dit la femme qui avait veillé sur moi. Je me souvins du mot que mon père avait déjà utilisé devant moi. Ainsi donc, un palais, c'était un mur plus haut que tout ce que j'avais déjà vu ?

Une porte s'ouvrit dans la muraille. Nous entrâmes dans une grande cour, au centre de laquelle se dressait ce que je pris tout d'abord pour une hutte énorme en pierre. On me fit descendre du chameau et la femme m'entraîna, par une poterne basse, dans une autre cour ensoleillée.

J'allais de surprise en surprise. La femme qui avait veillé sur moi me dit : « Enlève donc tes voiles, Aïcha, tu ne cours aucun risque ici. » J'hésitais cependant, car je

voyais, dans la cour, quelques silhouettes d'hommes. Ma compagne se mit à rire : « Ne crains rien, Aïcha, ce ne sont pas des hommes, ce sont des eunuques. » Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire, mais j'enlevai mes voiles quand je la vis qui se dévoilait elle-même.

Plusieurs femmes s'approchèrent de moi, souriant et bavardant : « Encore une nouvelle ? Décidément, Osman veut faire plaisir à notre maîtresse. » Elles me demandèrent mon nom, d'où je venais et m'assurèrent que je serais heureuse au harem. « Chagaratt el-Dorr est une maîtresse exigeante, mais juste, me dit l'une d'elles. Si le service est bien fait, elle est bienveillante à notre égard. »

J'apprenais donc que j'étais dans un harem, et je n'étais pas sûre de savoir ce que c'était exactement. J'apprenais aussi le nom de notre maîtresse. Au fil de leurs bavardages, les femmes qui m'entouraient m'apprirent également que notre maîtresse était l'épouse du sultan d'Égypte et de Syrie, et que j'avais bien de la chance d'être dans le grand Palais du Caire.

Je me détendais peu à peu. Je me mis à sourire à leurs saillies. Elles me dirent que j'étais belle, malgré mon teint foncé, que j'avais acquis à force d'avoir été exposée au soleil dans mon village. « Ne t'inquiète pas, Aïcha, me dit l'une d'elles, tu retrouveras bientôt un teint normal, et aussi des formes plus rebondies, car tu seras bien nourrie. Et même si tu ne jouiras malheureusement pas des faveurs de notre maître, car le sultan n'a d'yeux que pour sa belle Chagaratt el-Dorr, il aime bien être entouré de jolies femmes », ajouta-t-elle au milieu des rires et des gloussements des autres femmes.

Au bout de deux ou trois jours, je chantonnais de nouveau, je commençais à apprivoiser les salles intérieures, les cours et les jardins du harem, et je me sentais de plus

en plus à l'aise dans la grande salle où je dormais avec une dizaine d'autres servantes, toutes jeunes et nouvellement arrivées comme moi, car les servantes les plus anciennes avaient leurs quartiers réservés et même, pour certaines d'entre elles, des chambres privées.

J'étais donc une servante et c'était là, m'avait-on bien précisé, mon nouveau titre. J'avais été choisie pour servir notre maîtresse, selon son bon plaisir. Je ne l'avais pas encore rencontrée, me dit-on, parce qu'elle était préoccupée, dans son appartement, par des questions urgentes avec son époux le sultan, des questions portant sur le gouvernement de son vaste territoire.

J'enregistrais tout. Je ne savais pas quel était le vaste territoire dont s'occupait l'époux de notre maîtresse, et je ne comprenais rien aux questions de « gouvernement » qu'on me disait être importantes. Je pressentais que cela ressemblait peut-être à ce que faisait le maître de notre village, quand il rassemblait tous les paysans, incluant mon père, et leur demandait de lui remettre l'essentiel de leurs récoltes.

Je commençais à me faire aussi des amies. Les servantes s'amusent de mon chantonement continu, de mon rire et de ma surprise devant toute chose nouvelle que je découvrais. J'étais particulièrement intriguée par le bavardage incessant entre elles, les mille allusions à la cupidité de celle-ci, à la jalousie de celle-là ou à la bêtise d'une autre : « Malgré sa beauté, elle restera toujours bornée, la pauvre ! » Et ce bavardage et ces allusions s'arrêtaient net quand les servantes ainsi visées s'approchaient de notre groupe ; elles étaient alors accueillies par de longues embrassades et des gloussements de plaisir.

J'avais également fini par m'habituer à la présence constante des eunuques parmi nous. Ils se montraient

souvent secs avec les servantes, les houspillaient et les malmenaient, surtout quand la maîtresse avait besoin d'aide et que les servantes ne se dépêchaient pas de la rejoindre.

J'étais impressionné par Osman, le chef des eunuques. J'avais vite saisi qu'il avait plein pouvoir, non seulement sur les autres eunuques, mais aussi sur les servantes. Il était sans conteste le maître du harem. Un jour que je faisais cette observation à l'une de mes nouvelles amies, elle rit et me dit : « C'est vrai qu'il est le chef incontesté ici. Mais nos vrais maîtres sont le sultan et son épouse. Cependant, le sultan ne s'occupe guère de nous et laisse tout pouvoir à Chagaratt el-Dorr, et celle-ci fait confiance à Osman. »

Les concubines du sultan ne se mêlaient guère à nous ; nous devions en principe les servir aussi, mais elles se contentaient de nous laisser nettoyer leurs pièces et passaient l'essentiel de leur temps dans des appartements éloignés du logis de Chagaratt el-Dorr. Nous voyions quelquefois Osman se rendre dans leurs quartiers et en revenir avec l'une d'entre elles, attifée de magnifiques atours, et qui nous regardait d'un air triomphant, car l'eunuque en chef la conduisait au sultan.

Mais, la plupart du temps, Al-Salih ne demandait pas qu'on lui amène une de ses concubines. Je n'allais pas tarder à comprendre pourquoi.

Dix jours après mon arrivée, je vis une servante accourir vers moi. « Osman te demande », me dit-elle, et elle m'entraîna vers une tenture, au fond du jardin, que je n'avais jamais franchie. Trois autres servantes de mon âge avaient aussi été amenées là.

Je pénétrai dans une belle salle. Au fond, un dais recouvert d'une étoffe soyeuse verte attira mon regard. Sous le dais, j'entrevis la silhouette d'une femme nonchalamment étendue sur des coussins aux couleurs vives,

tandis qu'Osman se tenait debout tout près d'elle, souriant et chuchotant à voix basse.

On nous entraîna près de la couche. « Voici, maîtresse, dit Osman, les quatre jeunes servantes que l'on nous a livrées récemment. Elles sont en train d'apprendre leur métier et seront bientôt en mesure de vous servir. »

Je m'habituais peu à peu à la pénombre et je commençais à mieux entrevoir les traits de Chagaratt el-Dorr. Jamais, au grand jamais, je n'avais vu une femme aussi belle qu'elle, ni dans notre village, ni au harem. Mon étonnement dut paraître sur mon visage, car l'épouse du sultan se releva un peu sur sa couche, me demanda mon nom et d'où je venais. Je lui répondis puis, instinctivement, j'ajoutai : « Je serai heureuse de vous servir, maîtresse ». Elle sourit et me regarda avec curiosité.

Dans les semaines qui suivirent, j'appris à nettoyer, avec les autres servantes, les appartements de Chagaratt el-Dorr, les jardins et les cours du harem. J'aimais particulièrement me rendre dans une sorte de vaste boudoir adjacent à la chambre où dormait la femme du sultan.

Je passais des heures à lisser de belles robes ; je découvrais des étoffes soyeuses, dont les servantes m'enseignaient le nom : ceci, c'est du brocart, me disait l'une, et l'autre me montrait un beau voile d'une étoffe bleue presque transparente, en me précisant que c'était de la soie.

Les robes étaient lourdes, car elles étaient serties de lamelles de métal jaune ou d'un gris brillant. « C'est de l'or et de l'argent, me chuchota une servante, car notre maîtresse veut briller quand le sultan vient la voir ou quand elle doit participer à une cérémonie publique. »

Il y avait aussi, rangées dans de nombreux coffres, une quantité infinie de boîtes. Quand on les ouvrait, j'étais émerveillée : des bijoux brillaient dans la pénombre, des

colliers et des bracelets par dizaines, des bagues aux formes multiples. J'appris vite à reconnaître les bijoux en or et ceux sertis de perles.

Quand j'assistais à l'habillage de ma maîtresse, je m'émerveillais de voir ses servantes relever ses longs cheveux en un bel édifice qui surmontait son visage au teint lumineux d'une tour noire et soyeuse, qu'elles solidifiaient en l'entrelaçant d'un long ruban orné de perles. Et ses dizaines de bagues rivalisaient d'élégance et d'originalité. Certaines étaient ornées de diamants, de rubis et d'émeraudes, tandis que d'autres représentaient en miniature mille objets sculptés dans l'or : des voiliers, des cygnes, des chevaux ou des dromadaires.

À la veille d'une grande fête ou d'une audience générale, Chagaratt el-Dorr passait de longues heures dans son boudoir pour préparer sa toilette du lendemain. Elle sortait ses robes, s'exclamait devant l'une, rejetait dédaigneusement une autre qu'elle avait pourtant beaucoup aimée le mois précédent, s'habillait et se déshabillait dix fois, se regardait longuement dans un miroir d'étain — la première fois que je me vis dans ce miroir, je sursautai de frayeur —, attentive aux réactions, au babillage et aux timides recommandations des servantes, avant de se décider et de choisir une parure.

Le lendemain, elle s'habillait juste avant sa sortie publique, et j'admirais alors la dextérité que mettaient certaines servantes à lui allonger les yeux avec une espèce de peinture noire que l'on me dit s'appeler khôl.

Pourtant, nous étions souvent oisives parce que nous ne pouvions pas quitter le harem, et nous nous retrouvions alors dans un des pavillons du jardin. Nous bavardions beaucoup, et le moindre détail de nos journées prenait alors une importance démesurée. Je commençais à me

rendre compte qu'il y avait des clans qui se disputaient les faveurs de la princesse, et les rumeurs et les ragots se multipliaient à l'infini.

Nous jouions aussi parfois à des jeux où il fallait déplacer de petits objets de bois sur une planche. Ou alors, nous nous cachions les unes des autres et nous courions dans les cours. Des cris et des rires éclataient tout le temps. Et quand nous nous reposions, tout heureuses et excitées, je me mettais à chanter une des multiples ballades que j'avais apprises dans mon village.

Un jour que j'avais chanté à tue-tête, au grand amusement de mes compagnes, une tenture s'ouvrit et la princesse parut soudain, avant même qu'on ne l'annonce. Nous nous levâmes précipitamment. Chagaratt el-Dorr demanda : « Qui donc chantait tantôt ? » Je m'avançai, toute confuse, tête baissée ; je vis du coin de l'œil l'eunuque en chef qui s'avançait vers moi, le sourcil froncé, et j'entrevis pour moi les pires châtiments, quand j'entendis Chagaratt el-Dorr qui disait : « Osman, tu feras venir... comment t'appelles-tu donc, déjà ? Ah oui : Aïcha. Tu feras venir Aïcha dans mes appartements. »

Quand je comparus devant Chagaratt el-Dorr, elle me demanda qui m'avait appris à chanter. Tout étonnée, je lui répondis que personne ne m'avait appris quoi que ce soit, mais que je participais aux fêtes du village et chantais avec mes parents, au son d'un tambourin manié avec une grande habileté par un villageois.

Chagaratt el Dorr sembla prodigieusement intéressée. Elle eut une réaction spontanée : « Je n'ai jamais vécu dans un village égyptien, comme tu le sais, et... et je ne connais pas ces chants. » Par la suite, elle me demanda de reprendre ma ballade.

Elle me fit appeler, les mois suivants, très régulièrement, pour que je lui chante de nouvelles ballades. Elle semblait aimer ma voix et était émue par les histoires d'amour et de mort que les ballades de mon enfance égrenaient tout le temps.

Quand je cessais de chanter, elle me demandait de lui parler de mon enfance, de mon père et de ma mère, de mes sœurs et de mes frères, ainsi que des autres villageois. Elle me disait que cela l'intéressait beaucoup et qu'elle apprenait bien des choses en m'écoutant.

Même aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je m'émerveille de ces liens qui se sont alors tissés entre ma maîtresse et moi. Des dizaines d'autres servantes l'entouraient au harem, et elle avait fini par me choisir, moi, la fillette misérable d'un village du pays du Nil, comme compagne presque constante et, de plus en plus, comme confidente.

Elle me l'a souvent répété : ma gaieté inaltérable, ma spontanéité, les chants que je fredonnais sans arrêt lui permettaient de se détendre et d'oublier, pour un temps, ce qu'elle appelait ses « soucis » dus aux « troubles du pays ».

Hélas ! Mon bonheur eût été complet si la confiance et, oserais-je le dire ?, l'espèce d'amitié que me témoignait ma maîtresse n'avaient pas entraîné des réactions si fortes de la part des autres servantes.

De jour en jour, je constatais qu'elles m'évitaient, moi qui, jusqu'alors, les amusais et les distraisais. Quand je chantonnais dans la cour, près de la fontaine, je les voyais qui s'éloignaient de moi au lieu de reprendre avec moi les refrains comme jadis. Plusieurs fois j'entendis des exclamations surgir d'un groupe ou de l'autre, agglutiné au fond de la cour : « Quand ce croassement va-t-il cesser ? »

Certaines, avec qui j'avais établi des liens plus étroits pendant mes premiers mois au harem, n'osaient plus

m'aborder devant les autres, mais deux ou trois d'entre elles venaient me chuchoter des confidences quand nous étions seules. Elles me disaient alors que les servantes étaient jalouses de mon élection par Chagaratt el-Dorr, « surtout les plus anciennes d'entre elles, celles qui servent notre maîtresse depuis son arrivée au harem ».

Je saisisais aussi des allusions, par-ci, par-là. Quand les sultans précédents avaient plusieurs épouses, chacune d'entre elles accablait de bienfaits certaines des servantes, surtout pour qu'elles espionnent les autres épouses. Des clans se créaient donc et une sorte d'équilibre finissait par s'instaurer entre les différents groupes.

Mais Chagaratt el-Dorr était la seule épouse de notre sultan, l'épouse bien-aimée, et ses bienfaits, son attention même étaient le prix que les servantes attendaient de leurs services auprès d'elle. Et voilà qu'elle avait choisi une nouvelle servante, toute jeune, mal assurée encore, qui ne savait ni l'habiller, ni la coiffer, et dont le seul atout était qu'elle l'amusait.

Mon malaise était d'autant plus grand que les servantes n'étaient pas les seules à s'étonner de mon nouveau statut auprès de la princesse. Osman, qui menait le harem avec la précision de cette horloge que j'avais découverte dans l'appartement de la princesse, et qui m'avait subjuguée quand je l'avais vue la première fois, semblait lui aussi déstabilisé par ce changement de l'ordre immuable des choses, par cette élection où il n'avait joué aucun rôle et qui portait atteinte à sa primauté dans le harem et à son règne strict mais équitable des dizaines de femmes qui l'habitaient.

Un an environ après que Chagaratt el-Dorr m'eut choisie pour être sa compagne préférée quand elle n'était pas avec le sultan, ou quand elle ne conférait pas avec Osman

des affaires du harem, ou quand des messagers, arrivés des quatre coins du pays, n'étaient pas venus apporter de graves nouvelles qui requéraient sa présence auprès du sultan Al-Salih, elle se tourna un jour vers moi : « Aïcha, me dit-elle, j'aimerais que tu me lises certains de ces parchemins. On y trouve des contes amusants et, surtout, des récits des grands califes de jadis, et de la manière juste et religieuse dont ils ont gouverné la oumma des fidèles. » D'un brusque mouvement, elle me regarda, comme si une nouvelle pensée lui traversait l'esprit, et me fixa : « Mais..., mais j'imagine que tu ne sais pas lire. Dans ton village... »

Je lui confirmai, en baissant la tête, que je ne savais pas lire et que l'imam de notre mosquée avait quelquefois enseigné les bribes de la lecture à quelques garçons plus dégourdis, pour qu'ils puissent déchiffrer les sourates du Livre saint, mais que jamais, au grand jamais, je n'avais vu une fille capable de lire — sauf ici, au harem, où quelques servantes avaient acquis des notions de lecture et d'écriture.

Chagaratt el-Dorr murmura : « J'aurais dû m'en douter. » Elle resta pensive et reprit : « Aimerais-tu apprendre à lire et à écrire ? » Je faillis rester sans voix devant une proposition qui me prenait au dépourvu, mais j'avais appris à réagir de façon à flatter ou à séduire Chagaratt el-Dorr : « Maîtresse, si c'est pour mieux vous servir, j'apprendrai volontiers à lire, à écrire, et même, s'il le faut, à faire des tours de magie ! » Chagaratt el-Dorr sourit et convoqua Osman.

Dès le lendemain, je passai une heure chaque jour avec une servante âgée, une Syrienne qui avait appartenu à une grande famille de lettrés de Damas. Elle avait appris à lire et à écrire avec son père, avant que la ruine de sa famille, due aux guerres avec les Francs, ne l'amenât au harem du Caire.

Elle commença à me montrer les lettres de l'alphabet. J'étais fascinée : ainsi donc, ces signes mystérieux, ce grimoire que je voyais gravé partout, dans la frise des murs ou dans les arcs qui surmontaient l'entrée des appartements intérieurs, pouvaient avoir un sens, pouvaient perdre peu à peu de leur opacité pour dévoiler un mot comme « Allah » ou « le Prophète » ? Ces signes cabalistiques pouvaient donc ouvrir les portes d'un monde nouveau ?

Je me jetai avec plaisir et, bientôt, avec passion, dans cette nouvelle exploration. Je ne tardai pas à ânonner un mot, puis l'autre, puis des phrases entières. Je me mis à lire les parchemins que me prêtait un vieil eunuque qui était l'archiviste du harem, et je me trouvai soudain plongée dans de furieuses batailles contre les Francs, ou luttant pour ma vie sur un navire de haute mer — la mer, que je n'avais jamais vue, me semblait devoir être comme une étoffe luisante et infinie, avec, par-ci, par-là, des boursouffures du souple tissu —, ou discutant avec d'austères savants de la sagesse infinie du Tout-Puissant, et les murs du harem se dilataient, s'éloignaient, se dissolvaient à l'horizon, me révélant un monde nouveau et passionnant que j'explorais avec ravissement.

Un jour, la servante qui m'enseignait me dit que j'étais mûre pour apprendre à écrire. Elle étala devant moi un parchemin, me mit un calame⁵ dans les mains, puis me demanda d'écrire le nom du Très-Haut. Je fixai avec intensité le mot inscrit dans la pierre devant moi et gravai sur le parchemin quelques signes. La servante sourit et me demanda de recommencer, en tâchant d'éviter le tremblement de ma main, pour que mes traits soient droits.

5. Roseau dont on se servait pour écrire.

Au bout de quelques mois, je lisais avec aisance et j'étais capable d'écrire d'une manière lisible quand ma maîtresse me demandait à brûle-pourpoint, au milieu d'une conversation détendue, d'enregistrer quelque chose d'important, une idée ou un souci qui lui traversait l'esprit et qu'elle ne voulait pas oublier afin d'en discuter avec le sultan.

Un jour, une évidence me frappa l'esprit : quand Chagaratt el-Dorr voulait se souvenir de quelque chose, elle le fixait sur un parchemin... Il y serait pour toujours, et elle pourrait y retourner pour ressusciter dans sa mémoire et dans son cœur ses souvenirs, ses idées et ses émotions des jours et des semaines précédents.

Ne pourrais-je pas faire de même, me dis-je ? L'aventure que je vis ici, dans ce harem, avec cette maîtresse, n'est-elle pas merveilleuse ? Ne mérite-t-elle pas que je la fixe par écrit, pour m'en souvenir plus tard, pour m'étonner à l'avenir, encore et encore, de ce destin étonnant qui m'avait amenée, moi, la petite villageoise, moi, la fillette couverte de haillons, le corps exsangue et le visage creusé par la faim, dans ce harem, et qui m'avait ensuite fait remarquer et, oserai-je le dire ?, aimer par la femme la plus puissante d'Égypte ?

Je me mis donc à raconter, brièvement d'abord, puis avec de plus en plus de détails, au fur et à mesure que je maîtrisais mieux l'écriture, tout d'abord les menus incidents de la journée, puis je décidai de ne m'attarder qu'à l'important, c'est-à-dire à ce que je faisais avec Chagaratt el-Dorr et, surtout, à ce qu'elle me disait et me confiait.

Un jour, Chagaratt el-Dorr m'avait appelée. Elle était manifestement fatiguée ; elle était couchée sur ses cousins. Elle releva sa robe, découvrit ses jambes et ses cuisses, d'une rondeur parfaite et d'une blancheur qui tranchait

tellement avec les teints basanés ou bruns de la plupart d'entre nous.

Je pris une fiole pleine d'huile et je me mis à la masser doucement. Je gardais le silence, car je la voyais plongée dans une grande rêverie. Puis je l'entendis qui soupirait. Je m'enhardis : « Êtes-vous fatiguée, maîtresse ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? »

Elle sourit : « Non, non, Aïcha, je ne suis pas fatiguée. Simplement... simplement, je pense au long chemin qui m'a menée ici. Tu m'as souvent dit que tu t'émerveillais, toi la petite Égyptienne, du destin qui t'a amenée au harem et, de plus, si près de moi, dans tous les sens du mot. Et pourtant, ta route, depuis ton village du Delta jusqu'au Caire, est bien courte, comparée à celle qui m'a menée, moi, des tréfonds de l'univers jusqu'à la couche du sultan, et qui a fait de moi, Chagaratt el-Dorr, cet Arbre de Perles de l'Égypte, comme m'appelle mon époux. »

Ces mots m'enhardirent. Cela faisait longtemps que j'étais intriguée par le destin de Chagaratt el-Dorr, dont le teint translucide et la peau blanche montraient bien qu'elle n'était pas Égyptienne. Je lui demandai donc :

— Maîtresse, que voulez-vous dire, quand vous parlez d'un long voyage et des tréfonds de l'univers ? Accepteriez-vous de me raconter... votre enfance et ce si long voyage qui vous a amenée, comme vous le dites, des tréfonds de l'univers jusqu'au cœur même du pays, au cœur du Caire, la Cité Victorieuse ?

À peine l'audience où l'atabay Ali avait raconté le débarquement des Francs près de Damiette terminée, le sultan, à la suggestion de Chagaratt el-Dorr, convoqua une réunion de ses principaux conseillers. Ma maîtresse y assista, comme toujours depuis l'arrivée du sultan sur le trône d'Égypte et de Syrie en 1241, quelque neuf ans plus tôt, et comme toujours j'étais non loin d'elle, au milieu de la garde mamelouke qui veillait sur la sécurité d'Al-Salih.

Ils débattirent longuement de la situation. Un vieux conseiller, nommé Achraf, prit la parole : « Nous ne savons guère quelle est la situation sur la rive de la Mer des Syriens. Mais nous savons que l'émir Fakhr al-Dîn, qui commande l'armée autour de Damiette, est un vaillant soldat. Peut-être a-t-il déjà repoussé les Infidèles. Nous devrions attendre d'en savoir plus, avant de prendre des décisions. »

Chagaratt el-Dorr se pencha à l'oreille de son mari, qui toussait à fendre l'âme et semblait sur le point d'expirer. Le sultan se releva sur un coude et on l'entendit qui hoquetait : « Fakhr al-Dîn est un couard et un traître... Pourquoi ne nous a-t-il pas informés de ce qui se passe, en envoyant des messages par pigeons ? Pourquoi a-t-il fallu que nous apprenions le débarquement des Francs par un officier subalterne ? Fakhr al-Dîn aurait-il déjà conclu un pacte de félonie avec le sultan des Francs ? Il ne perd rien

pour attendre : à son retour au Caire, c'est l'échafaud qui l'accueillera. »

Les conseillers étaient silencieux. Ils étaient habitués aux crises de colère du sultan, et son caractère exécrationnel, sa violence étaient craints de tous. L'allusion à l'échafaud ne les étonna guère : le sultan avait fait exécuter des centaines d'opposants, et même de nombreux innocents, et il faisait régner une terreur abjecte dans tout le pays.

Chagaratt el-Dorr attendit que la quinte de toux qui avait interrompu la diatribe de son époux s'arrêtât avant de lui chuchoter de nouveau quelque chose à l'oreille. Il se tourna vers ses conseillers et commanda qu'on envoie à l'émir Fakhr al-Dîn plusieurs pigeons voyageurs, lui intimant l'ordre d'informer immédiatement le sultan de la situation autour de Damiette. Il ordonna à ses conseillers de se réunir chaque matin pour délibérer de la suite des choses, à la lumière des informations qu'ils recevraient du front. Des esclaves le portèrent ensuite à l'intérieur de ses appartements, car il était presque évanoui. De retour au harem, je vis ma maîtresse préoccupée. Elle fronçait les sourcils, marmonnait des choses entre ses dents. De temps en temps, elle se tournait vers moi : « Osman, rappelle-moi donc qui commande la garnison du Caire », ou « Osman, sais-tu où est Baybars ? » Baybars était un émir mamlouk que ma maîtresse avait connu avant même d'arriver au Caire, dans des circonstances que j'ignorais. Il avait d'abord été garde du corps du sultan, avant de devenir l'un des chefs de l'armée. C'était un guerrier courageux et audacieux, et Chagaratt el-Dorr lui faisait pleinement confiance. Elle conférait souvent avec lui au Palais.

Je lui répondis que j'ignorais où se trouvait le chef mamlouk, mais que je pourrais me renseigner et l'inviter à la rencontrer. Elle le convoqua immédiatement et lui

demanda de suivre partout la cour et de garder le contact avec elle pendant les semaines et les mois qui suivraient.

Le lendemain, la réunion du conseil fut tumultueuse. Les nouvelles affluaient de partout : les pigeons voyageurs se succédaient avec des messages plus terrifiants les uns que les autres. Mais le sultan n'avait même plus besoin de recevoir des nouvelles du front pour mesurer l'ampleur de sa défaite et de la catastrophe qui menaçait son pays et son trône, sinon la oumma même des Fidèles.

En effet, les gardes qui veillaient aux portes de la ville envoyaient à tout bout de champ des émissaires au Palais pour informer le sultan et ses émirs de l'arrivée incessante de réfugiés venant de Damiette. Des hordes de pauvres gens, les hommes voyageant à pied et les femmes en charrette ou à dos de mules, épuisés après quatre ou cinq jours de marche dans les chemins du Delta, racontaient le débarquement des Francs sur la côte, la retraite de l'armée de l'émir Fakhr al-Dîn qui avait quitté précipitamment Damiette, et l'entrée des Infidèles dans la ville. Ils évoquaient d'une voix terrifiée des massacres perpétrés par eux.

Les messages délivrés à tire-d'aile par les pigeons confirmaient ces récits. Fakhr al-Dîn et son état-major évoquaient un « regroupement » des troupes sur la rive orientale du fleuve, le déferlement de milliers de Francs autour de Damiette, qu'il avait fallu abandonner, l'entrée de ceux-ci dans la ville. Le commandant de l'armée annonçait également son arrivée imminente au Caire, en compagnie de ses principaux émirs, pour recevoir de nouveaux ordres du sultan.

Certains habitants de Damiette qui se réfugiaient dans la capitale furent interrogés pour avoir plus de détails, et le Conseil, effaré, apprit qu'une erreur de Fakhr al-Dîn avait permis aux Francs de s'emparer de la ville : il avait oublié

de donner l'ordre de détruire le pont qui avait permis aux Francs de traverser le Nil depuis leur zone de débarquement jusqu'à la ville-forteresse. De plus, un cultivateur des environs de Damiette, un peu benêt, avoua innocemment qu'il avait entendu de nombreux soldats, ainsi que des officiers, se demander à haute voix si Al-Salih était encore vivant.

Pour le sultan, son conseil et son épouse, la situation était claire : les nouvelles de la grave maladie du sultan, que nul n'ignorait, avaient dû désorganiser l'armée. L'erreur de Fakhr al-Dîn avait facilité l'assaut contre Damiette. On avait entreposé dans la ville des armes et des vivres en grande quantité, pour lui permettre de résister à un assaut, et voilà que les adversaires allaient en profiter pour se renforcer encore plus.

Ce furent quelques jours effrayants au sein du conseil. Al-Salih arrivait sur un brancard, éructait des ordres contradictoires, maudissait l'armée, ses chefs, les officiers et même les soldats, avant de leur promettre à tous les pires châtiments. Une toux terrible interrompait régulièrement sa diatribe, pendant qu'il se grattait furieusement la jambe, sur laquelle on voyait un ulcère purulent. Nul n'osait l'interrompre, et il repoussait Chagaratt el-Dorr quand elle tentait de le calmer.

Quand Fakhr al-Dîn et ses officiers arrivèrent au Caire, le sultan tint parole : il fit décapiter une cinquantaine d'émirs et égorger tous les combattants de la tribu qui gardait les remparts de Damiette, même si, selon tous les récits, ils avaient résisté vaillamment aux assauts des Francs. Puis il décida de faire exécuter Fakhr al-Dîn lui-même.

Le Palais bruissait de rumeurs ; on disait tout bas que les mamelouks n'accepteraient pas la mort d'un des chefs les plus respectés de l'armée. Ils tenaient des conciliabules

et répétaient partout qu'il fallait « hâter la mort » du sultan, pour arrêter ce massacre aveugle.

Ma maîtresse décida alors d'intervenir directement. Elle demanda au sultan de venir au harem, l'emmena dans une pièce discrète et, tout en le cajolant, elle évoqua la situation difficile du pays. Elle rappela le courage de Fakhr al-Dîn dans les guerres passées, le respect que l'armée lui vouait, et particulièrement l'attachement des émirs mamelouks à sa personne.

Le sultan hochait la tête et écoutait attentivement. Quand Chagaratt el-Dorr eut fini, il lui demanda :

— Et que suggères-tu donc que je fasse ?

— Il faudrait peut-être rétablir l'émir dans ses fonctions...

Et comme le sultan commençait à froncer les sourcils, elle se dépêcha d'ajouter :

— ... quitte à lui faire payer ses erreurs plus tard, quand nous nous serons débarrassés des Infidèles.

Le sultan retourna dans ses appartements et convoqua Fakhr al-Dîn. Bientôt, la rumeur courut dans le Palais : l'émir était de nouveau chef de l'armée et le sultan lui avait demandé de prendre la tête du djihad contre les Infidèles. Les émirs mamelouks qui avaient survécu à la purge ordonnée par le sultan exultaient et les chuchotements de leurs conciliabules avaient fait place à des explosions de joie.

Fakhr al-Dîn demanda une audience à Chagaratt el-Dorr. Il avait immédiatement compris à qui il devait sa grâce. Il voulait remercier la princesse, qui le reçut avec aménité et lui dit : « Il nous faut maintenant repousser les Infidèles, sinon notre situation serait fort dangereuse. » L'émir s'inclina bien bas : il avait tout de suite compris qu'en cas de défaite, il serait le premier dont la situation

serait compromise, mais point le dernier, et qu'il entraînerait dans sa chute de nombreux personnages du Palais, et même parmi les plus proches du sultan.

Les jours suivants, la princesse se dépensa sans compter. Elle harcelait Al-Salih pour qu'il aille affronter les Francs sur le champ de bataille, recevait des émirs et des chefs mamelouks, envoyait des émissaires aux imams pour que, dans leurs prêches du vendredi, ils fouettent l'ardeur du peuple. Le Caire bruissait d'énergie, des volontaires se présentaient par centaines pour aller combattre l'ennemi venu d'ailleurs.

Quelques jours plus tard, le sultan annonça qu'il allait lui-même se mettre à la tête de ses troupes pour combattre les Francs. Un matin, une longue caravane quitta le Palais, descendit de la Montagne, parcourut Al-Qasaba, la grande artère de la capitale, au milieu des vivats de la foule et s'engagea lentement dans d'étroites rues avant de parvenir au bord du Nil.

Dans un des palanquins juchés sur le dos des chameaux de la caravane se trouvait Chagaratt el-Dorr. Elle avait décidé d'accompagner son mari sur les champs de bataille. La veille, elle m'avait dit : « Osman, nous ne pouvons être très nombreux lorsque nous serons en présence des Francs. Tu m'accompagneras avec deux ou trois eunuques, ainsi que trois servantes. » Elle allait se détourner quand elle sembla se rappeler quelque chose : « Bien entendu, Aïcha sera du nombre. »

Le sultan et son épouse embarquèrent à bord d'une grande cange⁶, accompagnés de leurs plus proches serviteurs.

6. Barque à voiles qui servait à transporter les voyageurs sur le Nil.

Depuis mon arrivée en Égypte, j'avais eu fort peu d'occasions de sortir du Caire, et surtout de sillonner la campagne. Je savais que, pour ma maîtresse, c'était probablement la première fois qu'elle retournait dans le Delta, après ce jour lointain où elle était arrivée au pays, venant de Syrie.

Pendant les trois jours suivants, notre navigation sur le fleuve fut un long moment de calme, de sérénité et de beauté. Partout, à droite et à gauche de la cange, des champs d'un vert luxuriant frissonnaient sous le vent tiède. La lumière du soleil, ricochant sur les nombreux bosquets qui ombrageaient la rive, créait dans la campagne et sur le fleuve une panoplie de couleurs vives et d'ombre translucide.

La lente et paisible navigation semblait avoir même un effet sur le sultan. Il cessa vite de houspiller et d'insulter les mariniers, comme il l'avait fait pendant les premières heures ; il parlait quelquefois avec Chagaratt el-Dorr, et surtout pour évoquer la nécessité de repousser les Infidèles.

Ma maîtresse avait vite compris l'humeur différente de son mari. Elle le tranquillisait, l'assurait d'une victoire certaine et lui demandait de se reposer, avant d'arriver au front, « car, dans les prochains jours, ajoutait-elle, nous aurons besoin de ta vaillance et de ton commandement ».

Enfin, au matin du quatrième jour, nous arrivâmes à Mansourah, située à une demi-journée de marche de Damiette. Comme Chagaratt el-Dorr s'étonnait de la propreté de la ville et de la largeur des rues, je lui expliquai que Mansourah, la Victorieuse, avait été bâtie par le précédent sultan, le père d'Al-Salih, quelque trente ans plus tôt, sur les lieux mêmes d'une grande victoire contre les Francs, « car, comme vous le savez, Altesse, les Infidèles ont déjà tenté de s'emparer du pays du Nil ».

Chagaratt el-Dorr sourit : « La victoire du père du sultan est sûrement un présage heureux. Nous aussi, nous vaincrons les Francs », dit-elle. Et même si nous étions loin de toute oreille indiscreète, elle se reprit vite : « Le sultan, comme son père, vaincra sûrement nos ennemis. »

Le sultan et son épouse allèrent s'installer dans le Palais construit trente ans plus tôt par le père d'Al-Salih. Il était bien plus petit que le Palais de la Citadelle, mais fort confortable. Au bout de quelques jours, nous y avons établi un rythme de vie régulier.

Pendant les deux ou trois premières semaines, le sultan semblait avoir vaincu sa maladie ; il toussait moins souvent, avait cessé de gratter son ulcère sur la jambe, qui cicatrisait vite, reprenait de l'énergie, se réunissait souvent avec ses conseillers et surtout avec les commandants de l'armée. Il voulut même inspecter la ligne de front et voir de loin le camp de nos ennemis, toujours cantonnés à Damiette, mais il avait trop présumé de ses forces et dut revenir au Palais.

Chagaratt el-Dorr était telle que je l'avais toujours connue : active, énergique, rusée. Elle conseillait son époux, lui rappelait certains détails des plans qu'il avait élaborés avec les chefs de l'armée et lui suggérait d'autres mesures. Elle lui soulignait les mérites de tel chef, mentionnait, comme en passant et d'une voix suave, l'incurie ou la couardise de tel autre, et un émir se trouvait tout d'un coup promu tandis qu'un autre était renvoyé dans une obscure ville de province.

Pour mieux pouvoir convaincre le sultan, elle avait parcouru non seulement la ville, mais également le camp militaire, cachée dans son palanquin. Elle avait aussi appris, grâce aux espions, que les Francs, qui venaient de recevoir des renforts importants, s'apprêtaient à marcher

sur « Babylone », comme ils appelaient, dans leur arrogante ignorance, Le Caire. Pour ce faire, ils devaient cependant s'emparer tout d'abord de Mansourah et, afin d'y parvenir plus facilement, remonter le Nil à partir de leur camp autour de Damiette.

Elle conseilla donc au sultan d'ordonner la préparation d'une multitude de petites barques armées de brûlots avec à leur bord quelques courageux combattants, qui se cacheraient dans les roseaux des rives du Nil et se précipiteraient sur la flotte ennemie pour y mettre le feu. Elle fit également fortifier la muraille derrière laquelle s'abritait Mansourah.

Cependant, elle ne perdait jamais de vue le bien-être du sultan. Quand il se fatiguait trop, elle l'invitait à se reposer au harem et lui offrait des potions revigorantes dans des coupes d'or gravées de sourates du saint Coran ; et quand il reprenait des forces, elle le rejoignait, et l'on entendait bientôt, derrière les rideaux qui les dérobaient à la vue, le sultan gémir doucement.

Les affrontements avec les Infidèles se multipliaient. Les Francs restaient cantonnés à Damiette et dans ses alentours, mais envoyaient souvent des patrouilles de reconnaissance de quelques hommes pour sonder le terrain. Nos guerriers, cachés dans les champs ou sur les bords du Nil, s'élançaient sur eux, les abattaient promptement à coups de cimenterres ; les Infidèles, terrifiés devant ces ombres qui jaillissaient de partout, tombaient souvent à genoux, levaient les mains, jetaient leurs armes au loin et, en gémissant, demandaient l'aman⁷ aux soldats du sultan.

On emmenait ces prisonniers à Mansourah, où on les jetait dans de nombreuses geôles improvisées. Quelquefois,

7. En pays musulman, faire sa soumission à l'adversaire pour avoir la vie sauve.

dans un accès de colère, le sultan ordonnait qu'on les exécutât tous, ce qui était promptement fait. Mais les geôles ne restaient pas longtemps vides. D'autres prisonniers, des soldats et leurs chefs, qu'un interprète nous dit porter le titre de « chevaliers », les remplaçaient. Je me dis que ces « chevaliers » devaient être les émirs des Francs.

Devant ces premiers succès, l'armée et tout le pays reprirent courage. De partout, les volontaires venaient se joindre aux troupes. On en vit même qui arrivaient d'aussi loin que du sud de la Vallée, du pays jadis peuplé par les adorateurs des faux dieux qu'ils imploraient dans des temples gigantesques, et ces braves rejoignaient Mansourah après plusieurs semaines de marche.

Fakhr al-Dîn et les autres chefs décidèrent alors de se montrer plus audacieux. Il ne suffisait plus de harceler quelques groupes isolés, il fallait attaquer les Infidèles de front.

Ils demandèrent à la cavalerie mamelouke d'attaquer le camp ennemi. Elle se lança sans hésiter contre les avant-postes des Francs, qu'elle bouscula, et traversa le camp ennemi en un tourbillon de cris, de chevaux cabrés et de cavaliers debout sur leurs étriers qui faisaient tournoyer les cimenterres, décapitant au passage le moindre ennemi qui n'avait pas eu le temps de fuir cette avalanche.

J'avais appris cette attaque par le compte rendu qu'on en avait fait à Chagaratt el-Dorr. Or, le porteur de ces bonnes nouvelles n'était autre que Baybars, ce guerrier mamelouk que ma maîtresse semblait particulièrement apprécier. Comme elle l'en avait instruit, il venait régulièrement apporter des nouvelles à la princesse, qui l'écoutait attentivement, cachée derrière ses voiles.

Baybars ne tarissait pas d'éloges sur la cavalerie des mamelouks. « C'est un ouragan, disait-il à Chagaratt

el-Dorr, qui renverse tout sur son passage. Rien ni personne ne peut les arrêter.» Puis il expliquait longuement le lent apprentissage des mamelouks, que l'on juchait sur les chevaux dès l'âge de quatre ans, et qui devaient pouvoir galoper, sans selle et sans étrières, à huit ou dix ans.

« Quand ils attaquent l'ennemi, disait-il, c'est comme si une muraille humaine fonce à toute allure sur l'adversaire. Et leurs cris féroces ne sont pas pour peu dans la débandade des ennemis. »

La situation semblait donc s'améliorer nettement pour nous, quand d'autres bonnes nouvelles nous parvinrent.

Un matin, un cavalier vint s'effondrer devant la porte de la ville ; il semblait expirer, et son cheval bavait, les yeux vitreux. On ranima le cavalier ; il annonça qu'il avait galopé trois jours et trois nuits durant, pour apporter un message important au sultan.

On le traîna jusqu'au Palais d'Al-Salih. Il comparut devant le sultan, se courba bien bas devant lui en lui remettant une missive.

Le visage d'Al-Salih s'éclaira. Je l'ai rarement vu aussi détendu, aussi jovial. Il fit appeler d'urgence ses conseillers. Alertée, Chagaratt el-Dorr se rendit aussi à la réunion. Le sultan s'adressa au cercle de ses intimes sur un ton enjoué, presque badin :

— Nous venons de recevoir une excellente nouvelle. De quoi s'agit-il, d'après vous ?

Les conseillers, ahuris, restaient silencieux, se méfiant de cette bonhomie inhabituelle. Chagaratt el-Dorr souriait, mais je devinais, dans son regard, une grande tension.

— Eh bien, se décida enfin Al-Salih, nous venons de battre les Infidèles en Syrie.

Il y eut des exclamations de surprise et de joie.

— Notre armée, reprit le sultan, vient de s'emparer de Sidon, le grand port sur la Mer des Syriens. Les Francs voulaient nous combattre ici, au cœur de notre pays, ils ne s'attendaient sûrement pas à se faire bousculer dans notre province syrienne.

Les conseillers hochaient la tête, se congratulaient, présentaient leurs félicitations au sultan. Celui-ci reprit au bout de quelques instants :

— Ce que nos courageux combattants ont accompli en Syrie, nous allons le faire en Égypte. Dès les prochains jours, ce sera sus à l'ennemi ! Et Damiette retournera de nouveau dans le giron des musulmans, comme Sidon.

Il y eut d'autres exclamations d'approbation. J'étais cependant intrigué : pendant toute cette scène, Chagaratt el-Dorr était restée immobile, sans participer aux manifestations de joie. Je la vis se pencher à l'oreille du sultan ; celui-ci se renfrogna soudain et renvoya les conseillers en leur disant que les décisions finales seraient prises dans les jours suivants.

Une heure plus tard, le sultan était au harem. Il s'adressa à sa femme sur un ton hargneux, qu'il avait rarement avec elle :

— Pourquoi donc me dis-tu que nous devrions attendre et réfléchir avant de nous lancer contre les Infidèles ? Nous devons reprendre Damiette et les noyer dans la mer qu'ils ont eu l'audace de traverser pour nous attaquer.

Chagaratt el-Dorr prit alors une de ses poses qu'elle savait irrésistible aux yeux du sultan et, d'un ton enjoué et suave, lui dit :

— Tu sais bien, mon sultan et mon maître, que je souhaite autant que toi la défaite de nos ennemis et le renforcement de ton pouvoir dans ton sultanat. Mais...

— Mais quoi? demanda le sultan, qui commençait à être distrait devant la pose aguichante de la princesse.

— Eh bien, tu as su par tes espions qu'une autre flotte nombreuse vient d'amener des milliers d'autres Infidèles en renfort aux envahisseurs. Et...

— Mais notre cavalerie a déjà répandu la terreur dans leur camp, l'interrompt le sultan, que cette conversation recommençait à agacer.

— Tu as raison, comme toujours, reprit Chagaratt el-Dorr, mais c'était sous l'effet de la surprise. Si toute leur armée s'avance contre nous, ce... ce pourrait être différent. D'autant plus que leurs combattants, me dit-on, ont des espèces de boucliers contre lesquels rebondissent nos cimenterres. Et que les milliers de volontaires qui affluent du pays sont surtout des fellahs, qui savent mieux labourer leurs champs que parer un coup de hache ou éviter une lance.

— D'accord, d'accord, reprit Al-Salih, qui regardait de plus en plus fixement le visage mobile et souriant de sa femme et ses lèvres peintes en rose, mais alors, faut-il attendre qu'ils nous attaquent?

— Non, non, reprit la princesse...

Après avoir constaté que son mari s'amollissait manifestement, elle se lança :

— Il faudrait peut-être... il faudrait leur parler.

Le sultan fronça les sourcils et Chagaratt el-Dorr se dépêcha de bouger légèrement, mettant plus en évidence sa poitrine.

— Il faudrait leur parler, dit le sultan, et donc négocier avec les Infidèles?

Son ton était hésitant et ma maîtresse se dépêcha de lui exposer son plan.

— Oui, il faudrait tenter de négocier avec leur roi, à Damiette. Vois-tu, reprit-elle d'un ton enjoué, quel est ton

but, ô grand sultan ? Ton but est de voir les Infidèles quitter le sol béni d'Égypte. L'issue des combats n'est jamais assurée, et ton armée, malgré le courage des combattants et les bravades des émirs, pourrait se heurter à plus fort qu'elle.

Al-Salih avait finalement détaché son regard du corps souple et frémissant de sa femme. Il réfléchit longuement. Et se tournant de nouveau vers Chagaratt el-Dorr, il demanda :

— Et... et si je décidais de négocier avec leur roi, qu'est-ce que je pourrais lui proposer ?

Un éclair passa dans les yeux de ma maîtresse. Elle venait d'atteindre son but.

Elle parla longuement au sultan. Elle lui rappela encore une fois que son but ultime était de voir les Francs quitter l'Égypte. Il demanderait donc à leur roi de quitter Damiette et de se rembarquer en toute quiétude sur les navires de leur flotte. En contrepartie, il lui remettrait Ascalon, Jérusalem et la région de Tibériade.

— Tu sais, ajouta-t-elle, à quel point les Francs veulent s'emparer de Jérusalem. Ils risquent fort d'accepter le marché que tu leur proposes. Et quand ils auront quitté l'Égypte, tu pourras alors, à la tête de tes troupes, traverser le Sinaï pour t'avancer vers Jérusalem. Ton armée syrienne, qui vient de les chasser de Sidon, te rejoindra du nord, enfermant les Francs dans une souricière. Et tu reprendras alors Jérusalem, Al-Quds, la ville chère au cœur des Croyants.

Ma maîtresse était persuasive. J'admirais son intelligence et la largeur de ses vues. Comment se faisait-il que les conseillers du sultan, dont beaucoup avaient participé à maintes campagnes militaires, n'avaient jamais envisagé un tel plan ? Ou alors, s'ils l'avaient envisagé, peut-être

avaient-ils craint d'en parler à Al-Salih, pour ne pas soulever sa colère...

Le sultan réfléchit longuement, posa d'autres questions à Chagaratt el-Dorr et finit par se ranger à son point de vue. Les yeux de ma maîtresse brillèrent, elle s'étira voluptueusement, arrachant du coup le sultan à ses préoccupations politiques.

— Tu as beaucoup travaillé aujourd'hui, lui dit-elle, il faudrait peut-être que tu te reposes.

Et elle l'entraîna dans leur chambre privée. Les gémissements du sultan ne laissèrent bientôt plus de doute sur le genre de repos qu'envisageait pour lui son épouse.

Le lendemain, le sultan annonça son nouveau plan à ses conseillers. Ils l'accueillirent avec une hostilité manifeste et il fallut que le sultan se mette en colère pour que les conseillers, la tête baissée, rentrent dans le rang.

On décida de déléguer un émir de haut rang pour mener à bien la négociation avec le roi de France. On avait en effet appris que ce souverain franc régnait sur un pays des Infidèles qui s'appelait la France; un vieux lettré nous informa même que cette France, ce pays-là, était voisin de l'Andalos, cette terre d'islam dont la beauté faisait la fierté de l'ensemble de la oumma.

Sur la recommandation de Chagaratt el-Dorr, Al-Salih choisit l'émir Baybars pour aller négocier avec son adversaire. Il reçut ses instructions du sultan, et ma maîtresse s'empressa de préciser longuement son plan dans une entrevue qu'elle eut avec lui avant son départ.

Un matin, Baybars quitta notre camp. Toute l'armée, depuis son commandant, l'émir Fakhr al-Dîn, jusqu'au moindre combattant, était au courant de la décision du sultan et la déplorait. Mais personne n'osa aller protester devant le maître du pays.

Baybars était accompagné d'un vieux moine syrien, qui avait longtemps fréquenté les Francs dans son pays avant de venir au Caire, et qui savait baragouiner leur langue. Il lui servirait de truchement avec le roi de France.

Après le départ de Baybars, un grand calme s'abattit sur Mansourah et sur notre camp militaire. J'appris que certains commençaient à se demander si, au fond, cette décision n'était pas la plus sage, puisqu'elle permettrait de libérer le pays sans verser le sang des Égyptiens.

On s'attendait à ce que l'ambassade de Baybars dure quatre à cinq jours, puisqu'il lui fallait un jour pour se rendre à Damiette, un autre pour en revenir, et qu'on estimait que les Francs voudraient délibérer entre eux avant de donner une réponse définitive.

Quelle ne fut pas la surprise générale quand, deux jours après, on vit revenir l'émir, couvert de poussière, épuisé et renfrogné. Il écarta les autres émirs qui se pressaient autour de lui et se rendit directement au Palais du sultan.

Al-Salih, qui était fatigué et alité, convoqua immédiatement le conseil pour entendre le récit de son ambassadeur. Baybars s'avança devant le sultan et son épouse, s'inclina profondément puis resta silencieux. Al-Salih lui intima l'ordre de parler. L'émir semblait vraiment troublé.

— Parleras-tu donc, lui ordonna le sultan en colère, ou faudra-t-il que je t'arrache la langue ?

Baybars se lança dans une explication embarrassée. Il parla de la longue marche qui l'avait mené devant Damiette, de la première patrouille franque qu'il avait croisée et qui avait failli l'occire, s'il n'avait pas levé la main bien haut en signe de paix.

Il était enfin arrivé dans le camp ennemi et avait alors compris la profonde sagesse du sultan, quand il avait décidé de rechercher la paix. Il avait vu des milliers de

soldats et de « chevaliers », ces derniers lui semblant particulièrement redoutables à cause des habits de fer qu'ils portaient sur eux.

Un groupe de chevaliers lui demanda alors ce qu'il voulait. Par le truchement du moine syrien, il annonça solennellement qu'il n'était que l'humble serviteur du sultan, qui lui avait demandé d'aller s'entretenir de paix avec le roi de France.

On rit, on se gaussa de lui, on l'entraîna par la suite vers une grande tente surmontée d'une oriflamme. Un chevalier, plus imposant et plus richement habillé que les autres, était assis au milieu de la tente. Baybars crut alors qu'il était devant le roi de France; il s'inclina avec respect et demanda au truchement de saluer Sa Majesté de la part du sultan.

Le chevalier assis se mit à rire. Il baragouina quelque chose. Le moine se tourna alors vers Baybars :

— Il ne s'agit pas de Sa Majesté le roi de France, mais de son frère, qui s'appelle Artois⁸, ou Ertwa, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. Le roi, quant à lui, s'appelle Louis.

Baybars exposa alors le but de son ambassade et demanda à rencontrer Sa Majesté le roi Louis.

À ce moment de son récit, Baybars s'interrompit et baissa la tête. Le sultan, Chagaratt el-Dorr et les conseillers qui l'avaient écouté jusqu'alors avec une vive attention commencèrent à se regarder. Au bout d'un long moment, le sultan se souleva sur sa couche et ordonna de nouveau à l'émir de parler.

Baybars semblait presque gémir. La tête toujours baissée, il murmura :

8. Le comte Robert d'Artois, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille et frère de Louis IX (saint Louis).

— C'est que... c'est que le frère du roi de France m'a alors ri au visage, puis il s'est tourné vers tous les chevaliers qui l'entouraient et a dit quelque chose dans leur langue qui a entraîné une grande hilarité. Ils riaient tous et me regardaient avec... dédain.

— Et que t'a-t-il dit? demanda Al Salih sur un ton qui fit se figer tout le monde.

— C'est que mon truchement, ô maître, a longtemps hésité à me traduire les propos de ce Franc, cet... euh, Artois.

Les yeux du sultan se plissèrent :

— Et quand il a fini par se décider à parler...?

Baybars gémissait de nouveau :

— Il a dit, ô grand sultan, Protégé de Dieu et Défenseur des Croyants, il a dit : « Pourquoi traiter avec un Infidèle...? »

Un grand cri s'éleva dans la salle. Des conseillers se levèrent, tirant à moitié leurs cimenterres... Al-Salih, voyant Baybars hésiter, demanda d'une voix si basse et si menaçante qu'elle rétablit tout de suite le silence parmi les conseillers :

— Il a dit autre chose, n'est-ce pas?

Baybars finit par murmurer, avec la voix chevrotante d'un homme qu'on vient de condamner à mort :

— Il a dit aussi : « Pourquoi négocier avec un Infidèle, de plus vaincu et moribond? »

Al-Salih se redressa sur sa couche, en un mouvement si vif de la part d'un homme malade et alité qu'il fit sursauter tous les conseillers, même Chagaratt el-Dorr, et s'écria :

— Nous allons montrer à cet insolent qui est vaincu! Sus à l'ennemi! Sus aux Francs! Sus aux Infidèles ennemis de l'islam!

JE SENS ma maîtresse inquiète, préoccupée. Elle n'a plus le temps de prendre soin d'elle-même. Au Caire, elle me disait plusieurs fois par jour : « Aïcha, va donc me chercher le pot de khôl », ou bien : « Aïcha, montre-moi donc cette robe grenat que je n'ai pas portée depuis quelques semaines », tandis qu'ici elle s'entretient souvent avec le sultan, reçoit des commandants militaires, dont l'émir Baybars, et ne cesse d'évoquer les menaces que nous courons à cause de l'invasion des Francs, et les dangers de la bataille à venir.

Elle est tendue et souvent fatiguée. Quand, après une réunion tumultueuse du conseil ou une discussion interminable avec le sultan, elle rentre dans l'appartement qu'elle occupe au Palais de Mansourah, je lui propose de lui masser les pieds et les jambes, car elle aime beaucoup cette caresse. Elle sourit, me dit : « Aïcha, toi, tu me connais bien ! » et s'étend ensuite avec volupté sur un sofa tandis que je m'assieds à ses pieds.

Que de fois ne s'était-elle pas confiée à moi, au Caire, en ces moments de repos paisible ! Je la voyais se détendre peu à peu, commencer à rêvasser et quelquefois même à soupirer... Je lui demandais alors : « Maîtresse, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? » Elle sortait de sa rêverie et me remerciait. D'autres fois, en une sorte d'élan

qui m'étonnait et me flattait, car j'avais appris à voir comment elle pouvait se maîtriser et maîtriser ses émotions, elle me disait : « Ah ! Aïcha, si tu savais... »

Un jour, je m'enhardis et lui demandai : « Et qu'est-ce donc que je pourrais savoir, maîtresse ? » Elle hésita un bref moment et se mit à parler à voix basse, me racontant son enfance, sa vie avant sa rencontre avec le sultan, ses épreuves avant d'arriver en Égypte. Peu à peu, j'eus l'impression qu'elle ne s'adressait plus à moi, mais qu'elle ressuscitait pour elle-même des pans entiers de son passé, qu'elle avait enfouis dans sa mémoire et qu'elle dévoilait enfin en un long chuchotement, dans une pièce plongée dans la pénombre, devant une servante qui n'avait été que le prétexte de cet épanchement.

Au bout d'une heure ou deux, nous fûmes interrompues, mais Chagaratt el-Dorr semblait maintenant décidée à rappeler, ou plutôt à se rappeler tout ce qu'elle n'avait jamais raconté, à ma connaissance, à quiconque au Caire. Dans les semaines suivantes, elle reprenait elle-même son récit sans que j'aie à la solliciter, le regard perdu dans un univers que je ne connaissais pas, mais qui se déployait maintenant sous mes yeux dans un magma de couleurs, de passions, de guerre et d'amour.

Elle était née dans un pays lointain, « si lointain, Aïcha, qu'il faudrait, à une caravane quittant l'Égypte, plusieurs semaines pour le rejoindre ». Elle me parlait de hautes montagnes couvertes de quelque chose de blanc que je n'avais jamais vu, mais qui était, m'affirmait-elle, comme une espèce de laine soyeuse et froide, qui descendait du ciel à la place de la pluie. « Ah ! Si tu savais, Aïcha, comment j'aimais jouer avec la neige quand j'étais enfant », ajoutait-elle, et ses yeux brillaient de joie.

Dans ce pays « bien au-delà de la Syrie », il y avait des vallées profondes encaissées entre de hautes montagnes. C'est dans une de ces vallées qu'elle était née, au sein d'une famille nombreuse. Elle se souvenait vaguement de frères et de sœurs, dont elle avait complètement oublié les noms. Elle-même portait alors un nom différent, qu'elle n'a jamais voulu me confier.

Mais ce dont elle se souvenait parfaitement, c'était de la faim continuelle qui lui tordait le ventre. Son père travaillait toute la journée dans les champs, mais ne ramenait à la maison qu'une maigre pitance, qu'il fallait ensuite partager entre six ou huit personnes. Chagaratt el-Dorr n'en obtenait que des miettes.

Sa mère l'amenait souvent dans un lieu de prière qui n'était pas une mosquée; une sorte d'imam habillé bizarrement et coiffé d'un chapeau noir surélevé, semblable à celui des prêtres des misérables Égyptiens qui n'avaient pas encore embrassé la vraie foi et qu'on voyait parfois se faufiler furtivement dans les rues, s'agitait au fond de l'édifice et marmonnait mille prières à un Dieu qu'elle ne connaissait plus. Mais une incantation revenait toujours dans les murmures de l'officiant : Arménie, Arménie, et elle en avait conclu qu'elle était née dans un pays nommé Arménie.

Un hiver avait été particulièrement rigoureux et cette espèce de pluie blanche et souple avait tout recouvert, empêchant même de circuler d'un village à l'autre. Pourtant, un jour, quelques hommes avaient fini par se frayer un chemin jusqu'à leur hameau. Leur arrivée avait réveillé le village, jusqu'alors somnolent dans le froid. Mais elle avait tout de suite remarqué que sa mère avait l'air effrayé et lui avait intimé l'ordre, ainsi qu'à ses sœurs, de se cacher au fond de la cabane misérable qui leur servait de logis.

Son père était sorti, puis était revenu à la maison, le visage fermé et dur. Il avait dit quelque chose à sa mère et celle-ci s'était mise à pleurer et à tenter de le repousser. Mais son père avait saisi les deux jarres où ils entreposaient leurs grains pour se nourrir en hiver, les avait renversées pour montrer qu'elles étaient vides et, repoussant violemment sa mère qui hurlait maintenant, il avait pris Chagaratt el-Dorr dans ses bras et était ressorti.

Dehors, les hommes qui étaient arrivés au village attendaient. D'autres pères venaient, certains traînant des fillettes, d'autres de jeunes garçons. Les étrangers les examinaient attentivement, obligeant les fillettes à lever haut la tête et à ouvrir grand les yeux et la bouche, ou palpant les bras et les jambes des garçons.

Ma maîtresse se souvenait parfaitement des exclamations des étrangers quand ils examinèrent son visage et surtout quand ils découvrirent ses grands yeux de jais. Elle comprenait maintenant que c'était sa beauté, son teint, toute l'harmonie de son visage, même si elle n'avait que huit ans et était maigre à faire peur, qui les avaient séduits.

Ils prirent une jarre que transportait l'un des chameaux de leur caravane, la remirent à son père qui protesta vigoureusement, en montrant le visage de sa fille et en caressant ses cheveux lisses. Ils lui en donnèrent alors une autre et entraînèrent Chagaratt el-Dorr, ainsi que deux ou trois garçons du village, qu'ils juchèrent tous dans des espèces de paniers qui pendaient des deux côtés des bosses des chameaux.

Chagaratt el-Dorr avait été terrifiée : « J'entends encore ma mère qui sanglotait et hurlait, me dit-elle, tandis que les pères dont les enfants n'avaient pas été choisis par les caravaniers les traînaient vers leurs cabanes en maugréant et jurant à haute voix. »

« Je me suis mise à pleurer très fort, recroquevillée dans l'étroit panier où l'on m'avait jetée », ajouta-t-elle, et, pour une des rares fois depuis que je la connaissais, je vis ses yeux s'embuer. « Les pas réguliers du chameau, le balancement qu'il imprimait à mon panier, finirent par m'étourdir, puis me plonger dans une espèce de somnolence, d'autant plus qu'il faisait très froid. »

Mais les choses changèrent vite à la halte de nuit ; les hommes — « c'étaient des marchands d'esclaves, me dit-elle, et ils m'avaient achetée pour deux jarres de blé » — la couvrirent d'un épais manteau pour qu'elle cesse de grelotter, allumèrent un grand feu sur lequel ils posèrent des grilles de métal recouvertes de tranches de viande, et nourrirent copieusement les trois ou quatre enfants qu'ils avaient achetés au village. « Depuis ma naissance, je n'avais jamais autant et si bien mangé », me dit ma maîtresse.

Les jours et les semaines suivantes finirent par se ressembler tous. La caravane s'avancait dans d'étroits chemins, traversait des ravins profonds, s'arrêtait dans des hameaux perdus dans les montagnes ou au creux des vallées, et le nombre d'enfants que les marchands d'esclaves achetaient, dont les plus jeunes avaient cinq ou six ans tandis que d'autres étaient déjà des adolescents ou de très jeunes gens, ne cessait d'augmenter. Il leur fallait ainsi se procurer de temps en temps un ou deux chameaux supplémentaires, car ils ne pouvaient plus entasser d'autres paniers à côté de ceux où ils transportaient déjà des enfants.

Un jour — et, en me racontant cet épisode de son long voyage, Chagaratt el-Dorr s'arrêta souvent, les yeux embués, la voix tremblante, hésitant à reprendre un récit qui ressuscitait devant ses yeux une scène qui l'épouvantait encore, après tant d'années — un jour donc, la caravane s'arrêta dans une vallée pour une halte de quelques heures.

L'endroit était désert, il n'y avait pas d'habitations visibles dans les environs.

« Pendant que l'on sortait quelques victuailles pour le repas, me dit-elle, on vit un buisson s'agiter, puis un enfant en sortir, qui s'avança vers les caravaniers en gémissant et en tendant la main. Comme ceux-ci l'invitaient à s'approcher, d'autres enfants, et d'autres encore, sortirent de derrière les buissons et les arbres où ils s'étaient cachés.

« Ils avaient l'air hagard, perdu, pleuraient et tendaient la main en montrant leur bouche. Ils avaient manifestement faim et mendiaient de la nourriture.

« Les caravaniers les interrogèrent. Ils habitaient un village proche, que des brigands descendus des montagnes avaient attaqué et détruit, tuant la plupart des hommes et des vieilles femmes et emmenant les jeunes filles. Les enfants avaient réussi à s'enfuir et à se cacher dans les bois environnants, où ils tremblaient de peur et mouraient de faim depuis quelques jours.

« Les caravaniers les invitèrent à se mettre en rang, comme ils l'avaient fait avec moi et les enfants de mon village. Ils les inspectèrent, choisirent les plus beaux et ceux qui avaient encore un peu de force — trois fillettes et deux garçons — et les juchèrent dans les paniers sur le dos des chameaux. Ils s'apprêtaient à partir quand les autres enfants se mirent à crier, à pleurer et à s'accrocher aux pattes des bêtes. »

Chagaratt el-Dorr s'arrêta longuement au milieu de son récit. Elle détourna la tête et je crus voir ses épaules s'agiter ; étouffait-elle un sanglot ? J'étais bouleversée. Jamais je n'avais vu, jamais je n'aurais cru voir Chagaratt el-Dorr pleurer. Elle reprit d'une voix brisée :

« Le chef de la caravane se concerta brièvement avec ses hommes. Il n'était pas question de nourrir des bouches

inutiles, dit-il. Il donna un ordre bref. Ses hommes tirèrent leurs cimenterres et se mirent à abattre impitoyablement les autres enfants, qui n'arrivaient pas à courir assez vite pour leur échapper.»

Chagaratt el-Dorr s'était arrêtée de parler. Soudainement, elle se mit à pleurer, libérant en longs spasmes les sanglots qu'elle ne voulait plus retenir.

Quand ma maîtresse se calma, elle reprit son récit. La caravane voyagea encore longtemps, s'arrêtant souvent, achetant d'autres enfants, vigoureux et en bonne santé; ils furent bientôt quelques dizaines. Ils avaient maintenant quitté les montagnes et s'avançaient dans des plaines plus riantes.

Un jour, la caravane arriva devant une vaste étendue d'eau qui se confondait à l'horizon avec le ciel. Chagaratt el-Dorr n'avait encore jamais vu la mer et s'inquiéta quand on la fit monter sur un navire, avec les autres enfants raziés ou achetés.

Le navire quitta bientôt le port, navigua quelques jours dans une mer si vaste que Chagaratt el-Dorr ne voyait plus la côte, avant de s'engager dans des détroits. Il pénétra alors dans une mer aux horizons infinis. «C'était la Mer des Syriens, me dit ma maîtresse, et nous arrivâmes enfin dans un port de Syrie.»

Les caravaniers amenèrent leur butin dans un vaste marché où des centaines d'enfants, qui parlaient plusieurs langues, étaient exposés sur des tréteaux surélevés; des dizaines d'acheteurs déambulaient parmi eux, discutant fort et comparant la beauté des fillettes et la force des garçons, et posant quelquefois une question pour savoir si on leur répondrait avec vivacité et intelligence.

Parmi les acheteurs se promenait un homme habillé d'une belle robe rutilante, avec un turban orné de

pierreries ; il était suivi d'une escorte nombreuse, comprenant des gardes.

« C'était un émir au service du calife de Bagdad, me dit Chagaratt el-Dorr. Il s'arrêta devant moi, se tourna ensuite vers son escorte en s'exclamant sur la beauté de mes yeux. Il m'acheta sans trop négocier le prix qu'on lui demandait. »

Une autre caravane s'ébranla bientôt, dirigée par l'émir aux atours raffinés. « Nous avons alors traversé des déserts de sable comme je n'en avais encore jamais vu, se rappela Chagaratt el-Dorr, et le soleil implacable nous étouffait littéralement dans les paniers où nous étions engoncés. »

Les jeunes esclaves arrivèrent enfin à Bagdad, « où je fus examinée par des médecins, qui déterminèrent que j'avais environ neuf ans ». On expliqua à Chagaratt el-Dorr qu'elle devait être heureuse et fière d'avoir été remarquée et choisie pour faire partie des servantes du Grand Sultan, le calife, le Défenseur des Croyants et, qui sait ?, peut-être même d'appartenir un jour à son harem.

Il fallait cependant subir auparavant un changement radical. « Un jour, un imam s'approcha de moi et me demanda de répéter lentement une formule en arabe, que je ne connaissais pas. Il s'agissait de la "chahada", la profession de foi qui me faisait entrer dans la vraie religion car, me dit-on, le village arménien d'où je venais n'était peuplé que d'Infidèles. »

Chagaratt el-Dorr se rappelait encore ces premiers jours à Bagdad : « Il faut mériter l'honneur de servir le sultan, me dit un vieil homme à la barbe grisonnante. Et pour cela, tu devras apprendre à lire, à écrire, à chanter et à déclamer des vers. Tu devras être tout le temps gracieuse et souriante. Ta beauté, ton esprit et ton abord avenant devront être le repos du calife. »

« Il me parlait d'apprendre à lire et à écrire, poursuivit ma maîtresse, mais pour moi je devais surtout achever d'apprendre l'arabe, que j'avais entendu pour la première fois quand les caravaniers m'avaient séparée de ma famille. Il est vrai que pendant les mois de voyage, à dos de chameau ou dans un navire sur la mer, j'avais fini par le comprendre et le baragouiner un peu, mais je ne le maîtrisais pas encore assez. »

Elle voulait cependant se distinguer aux yeux de ses nouveaux maîtres et, qui sait ?, approcher un jour ce personnage mystérieux, le calife, dont la seule évocation emplissait de révérence ceux qui l'entouraient. Elle se mit donc activement au travail, sous la houlette du vieil homme qui l'avait interpellée, et qui devint, pendant plusieurs années, son maître.

Elle passait chaque jour quelques heures assise dans une salle aux grandes fenêtres, en compagnie d'autres filles et garçons qui avaient attiré l'attention du maître. Il leur apprit à déchiffrer l'alphabet, puis à lire quelques lignes. Il les initia ensuite au Coran et leur montra comment il fallait psalmodier les sourates du Livre saint. Enfin, il leur fit lire des poèmes aux sonorités musicales.

Le reste des journées était consacré à la détente. Les filles se rassemblaient entre elles et, au bout de deux ou trois années, commencèrent à noter les différences entre les garçons qui étudiaient avec elles. Un jour qu'elle était particulièrement détendue, ma maîtresse me dit : « L'un d'entre eux souriait toujours, l'autre était renfrogné, les yeux du troisième pétillaient d'intelligence. Mes amies remarquaient aussi les mimiques des garçons qui se poussaient du coude en souriant aux filles et en se chuchotant des choses qui les faisaient éclater de rire. Toi aussi, Aïcha, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, toi aussi, tu as dû

remarquer les jeunes fellahs de ton village.» Elle s'interrompit d'un coup et changea de conversation : jamais, au grand jamais, on n'évoquait au harem d'autres amours que ceux du sultan.

Chagaratt el-Dorr grandissait et devenait peu à peu une jeune fille accomplie. Les matrones qui veillaient sur elle et sur les autres filles esclaves ne cessaient de souligner la grâce de sa posture, la souplesse de sa taille, « qui frémit comme les branches d'un palmier caressé par le vent », lui avait dit un jour l'une d'entre elles, et Chagaratt el-Dorr s'en souvenait encore en souriant.

Les médecins s'assuraient régulièrement que ses dents étaient saines et blanches, et elle devait s'enduire tous les jours d'onguent pour garder sa peau souple et son teint lumineux.

Mais ma maîtresse ne tarissait pas d'éloges sur l'éducation qu'elle avait reçue, tout d'abord à Bagdad, puis à Bassorah, où on l'avait amenée avec d'autres esclaves et où elle avait vécu pendant quelques années. Le vieil homme qui l'avait formée accompagnait toutes les servantes et dirigeait la madrassa⁹ où elle devait parfaire son éducation.

Elle maîtrisait maintenant la langue, connaissait parfaitement le Coran, qu'elle pouvait psalmodier selon les sept lectures canoniques, et déclamait de nombreux poèmes. Elle s'était même essayée à en composer et avait récité, devant son maître et ses compagnes, quelques poésies en hommage au calife ou soulignant les beautés de Bagdad et la lumière rasante du couchant qui moirait l'Euphrate.

9. Maison d'enseignement en pays musulman. Souvent, on y enseigne essentiellement le Coran.

Vers l'âge de treize ans, son maître lui dit qu'elle devait maintenant apprendre d'autres matières. Des professeurs lui enseignèrent la littérature, les mathématiques et l'histoire. Elle se passionna pour cette dernière et ne cessait de poser mille questions sur les grands califes du passé, sur leurs exploits, sur les guerres qu'ils avaient menées et les victoires qu'ils avaient remportées, ainsi que sur leurs façons de gouverner les Croyants et de s'assurer du bonheur et de la prospérité de la oumma des fidèles.

De temps en temps, le chef de la madrassa invitait ses plus brillants élèves, jeunes gens et jeunes filles confondus, à se réunir dans une grande salle en compagnie d'érudits. Ceux-ci les interrogeaient et s'étonnaient devant les réparties brillantes de la jeune fille aux yeux de jais. Certaines fois, il y eut même de vives discussions entre l'esclave et des poètes, des historiens et des savants renommés.

Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à l'admirer : les jeunes gens qui assistaient aux cours de la madrassa l'avaient eux aussi remarquée, et pas seulement pour sa science. Quand ils se croisaient, ils la saluaient, lui souriaient, mais n'osaient pas aller plus loin, car elle était promise au calife.

Chagaratt el-Dorr était heureuse à Bassorah, mais elle s'y impatientait de plus en plus et souhaitait retourner à Bagdad. Elle venait d'avoir dix-huit ans et se demandait quand cette longue formation allait enfin lui permettre d'entrer au Palais, de voir le calife et de le servir dans son harem.

Un jour, le maître l'informa qu'un messager, venu de Bagdad, la convoquait dans la capitale de la part de l'intendant du Palais du calife. La missive de l'intendant stipulait que seules les esclaves les plus jolies et les plus accomplies devaient se rendre dans la capitale, tandis que les garçons

devaient attendre encore, mais Chagaratt el-Dorr ne prêta pas attention à cette curieuse restriction. Le message de Bagdad la comblait de joie : elle allait enfin rencontrer le calife, elle allait enfin réaliser le rêve qu'elle caressait depuis longtemps et pour lequel elle s'était préparée pendant de longues années!

Un matin, une caravane transportant de nombreuses esclaves, certaines Arméniennes, d'autres du Caucase ou « de pays de l'autre côté de la Mer des Syriens, qu'on appelle des pays slaves », me précisa ma maîtresse, quitta Bassorah et, au bout d'une dizaine de jours, arriva à Bagdad.

On logea les jeunes filles dans un caravansérail ; après quelques jours de repos, on leur demanda un matin de se vêtir de leurs plus belles robes, de s'allonger les yeux avec du khôl, de s'asperger le visage d'eau de rose et de se frotter le corps avec un onguent odoriférant. On les emmena par la suite dans la cour d'une demeure qui, quoique belle, ne semblait pas être le Palais du calife, et on leur demanda de se mettre en ligne.

Bientôt, un personnage à la barbe fournie et aux habits somptueux sortit de la demeure. Les gardes crièrent aux jeunes filles de se redresser devant le grand émir, l'intendant du Palais du Prince des Croyants.

L'intendant se mit à défiler lentement devant les jeunes filles. Chagaratt el-Dorr se sentit soudain angoissée : « Cette inspection m'a rappelé le jour où des marchands d'esclaves m'avaient examinée longuement ; puis l'émir me désigna du doigt », me dit ma maîtresse, et je crus percevoir un frémissement dans sa voix.

L'esclave fut de nouveau hissée à dos de chameau ; avant d'être enfermée dans le palanquin, elle nota que de multiples caisses dorées étaient déposées dans de nombreux

paniers sur le dos d'autres chameaux. Le tout ressemblait à une caravane.

« Je me suis alors demandé pourquoi on devait me jucher à dos de chameau pour me rendre au Palais du calife, me dit ma maîtresse. Je dus vite déchanter : la caravane franchit les portes de la ville et s'engagea sur des routes poussiéreuses. J'étais tellement surprise que j'ai osé écarter le voile qui fermait le palanquin et j'ai demandé à un garde de faire venir le chef de la caravane. »

Celui-ci, tout surpris de voir une femme, esclave de surcroît, oser cette liberté, lui apprit cependant que le calife, dans sa grande bonté, l'avait offerte à l'émir Al-Salih, un grand prince, fils du sultan d'Égypte.

« Il m'a fallu de longs moments, me dit ma maîtresse, pour prendre conscience que je n'allais pas faire partie du harem du calife. Tous mes rêves, tout ce qui m'avait porté et tendu pendant dix ans, s'écroulaient brusquement, sans que je comprenne pourquoi ! Je me mis à pleurer derrière mon voile, seule et désespérée.

« Puis, je me suis secouée. On m'avait donc menti pendant tout ce temps ? Après avoir été vendue à deux reprises, on me rejetait du revers de la main ? Et enfin, qui était donc cet Al-Salih à qui on m'offrait, probablement avec les bijoux, les habits et l'or que transportaient les autres chameaux ? Et si la caravane avait quitté Bagdad, où donc vivait cet émir ? »

Je frémissais en l'entendant me raconter tout cela. J'étais même un peu inquiète. Chagaratt el-Dorr n'aurait jamais osé parler de ses émotions devant toute autre personne que moi. J'en étais fière, mais je me demandais quelquefois confusément si, en tant que dépositaire de ses secrets, je ne pourrais pas un jour le regretter.

Chagaratt el-Dorr interrogea de nouveau le chef de la caravane, qui lui expliqua que l'émir Al-Salih était le fils aîné du sultan d'Égypte, et que son père l'avait nommé gouverneur de la principauté de Kayfa, au nord de Bagdad. « L'émir vit dans la forteresse de Kayfa, précisa le caravanier, sur les bords du Tigre, le grand fleuve, frère majestueux de l'Euphrate. »

Chagaratt el-Dorr se mit de nouveau à rêver : même si elle ne connaîtrait jamais le calife, du moins on l'envoyait auprès d'un émir important, le fils du sultan d'Égypte, le prince le plus puissant de la oumma des fidèles après le calife de Bagdad. Et l'intendant du Palais du calife avait inspecté des dizaines d'esclaves et l'avait choisie, elle, comme cadeau à un émir de grand rang, signalant ainsi que sa beauté transcendait celle de toutes les autres...

Au bout de dix jours de marche, quelquefois sur les rives luxuriantes de l'Euphrate et d'autres fois dans des déserts arides et désolés, la caravane bifurqua vers le Tigre et arriva à la forteresse de Kayfa.

Le premier coup d'œil découragea Chagaratt el-Dorr : la forteresse était construite sur un piton rocheux ; d'un côté, le Tigre coulait, majestueux et lent, au bas de la colline. « Mais de l'autre côté, me dit ma maîtresse, une petite ville s'étendait dans la plaine : quelques maisons modestes, quelques demeures un peu plus cossues : rien à voir avec la beauté et la majesté de Bagdad ou de Bassorah. »

Chagaratt el-Dorr fut amenée dans une demeure où se trouvaient déjà de nombreuses esclaves. Elle se reposa quelques jours, attendant qu'on la convoque devant Al-Salih, mais rien ne se produisait.

Une servante plus âgée, avec qui elle avait commencé à tisser des liens, lui apprit qu'elle ne verrait pas de sitôt Al-Salih : il était parti guerroyer contre des troupes mongoles

qui menaçaient la frontière de la principauté : « Il est très courageux, lui dit la servante, et il n'aime rien de tel que de partir en guerre contre ses ennemis. Or, les Mongols, qui menacent tout le temps notre pays, sont de farouches adversaires, mais il réussit toujours à les mettre en déroute. »

Chagaratt el-Dorr comprit un peu mieux pourquoi on l'offrait à Al-Salih : il défendait sur le flanc nord les terres du calife et celui-ci le remerciait de ses prouesses par des présents qui devaient être fastueux.

L'absence d'Al-Salih dura plusieurs semaines. Chagaratt el-Dorr était libre de circuler à son aise dans la forteresse et dans les jardins et les cours qui l'entouraient. Elle pouvait même sortir dans la ville avoisinante, mais son aspect poussiéreux et la pauvreté qui y régnait l'incitaient à retourner rapidement à la forteresse.

Al-Salih avait de nombreux serviteurs et une garde importante chargée de protéger la forteresse pendant son absence. Chagaratt el-Dorr finit par s'habituer à l'atmosphère qui y régnait, une véritable ambiance de bazar, qui lui permettait d'être plus libre que jamais auparavant, de tisser des liens avec des gens qu'elle venait tout juste de connaître et, surtout, d'aborder ou d'être abordée par des jeunes gens.

Ces derniers étaient nombreux à vouloir lui parler. Elle les écoutait un peu puis s'esquiva de façon gracieuse, afin d'éviter de les froisser. En effet, elle se rendait compte que la conversation des esclaves ou des gardes était insipide et elle soupirait en son for intérieur en pensant à ses cours à Bassorah et à ses discussions enflammées avec certains des plus grands esprits du pays.

« J'étais cependant intriguée par un groupe de quatre jeunes gens, ces esclaves qui semblaient être à peu près de mon âge. Ils se tenaient souvent ensemble et bavardaient

longuement, l'air grave. Tu verras, me dit-elle, avec un petit sourire badin, tu verras, Aïcha, que tu en connais déjà l'un ou l'autre.»

L'un des esclaves l'aborda un jour. Elle eut un très léger recul : le jeune homme avait un œil à moitié fermé, et son regard était toujours oblique, ce qui lui donnait un air vaguement menaçant. Mais Chagaratt el-Dorr oublia vite cette malformation, car ce que lui racontait le jeune homme l'intéressait au plus haut point.

Il lui dit qu'il s'appelait Baybars, qu'il était né dans un pays lointain appelé la Crimée, «un des pays slaves». Il avait été enlevé par un marchand d'esclaves, qui l'avait vendu à un émir subalterne, qui l'avait converti à la vraie foi et l'avait circoncis et vendu à son tour à Al-Salih. Celui-ci avait commencé à le former au métier des armes, afin qu'il devienne mamelouk dans sa garde. Il n'avait pas encore fini son entraînement, qui l'occupait plusieurs heures par jour.

Il lui présenta ensuite ses camarades, tous mamelouks en formation comme lui, tous esclaves raziés dans les montagnes des Balkans. Ils s'appelaient Aybak, Aqtay et Qalaoun. La jeune fille s'attacha rapidement à eux, car leur destin et leurs tribulations lui rappelaient les siens ; ils étaient destinés à combattre et peut-être à mourir pour le fils du sultan d'Égypte, tandis qu'elle devait le servir et lui plaire de son mieux.

«Leurs conversations étaient plus sérieuses que celles des autres gardes, serviteurs ou esclaves, précisa-t-elle. Ils m'interrogeaient longuement sur ma vie à Bagdad et à Bas-sorah ; j'ai vite compris, sous la prudence de leurs paroles, une ambition qui étouffait entre les murs de la citadelle.»

Un jour, un messager arriva tout essoufflé à la forteresse pour annoncer une autre victoire d'Al-Salih sur les

Mongols. L'émir revenait en vainqueur à sa principauté, et ne tarderait pas à regagner ses quartiers.

Ce fut le branle-bas de combat à la citadelle. Toutes les libertés qui avaient surpris Chagaratt el-Dorr à Kayfa, toute la licence qui lui avait permis de sortir dans la campagne et dans la petite ville avoisinante, et surtout de bavarder avec mille inconnus, et notamment avec Baybars et ses camarades qu'elle considérait maintenant comme des amis, tout cet univers si différent de ce qu'elle avait connu jusqu'alors s'évanouit soudain.

Les gardes intimèrent l'ordre aux servantes et aux esclaves de rejoindre les quartiers des femmes; les mame-louks de la garde et ceux en formation regagnèrent leurs casernes.

Trois jours plus tard, Chagaratt el-Dorr entendit un grand brouhaha dans la cour. Elle comprit que le prince venait d'arriver à la forteresse. Mais les jours passaient et elle commençait à s'ennuyer ferme entre les quatre murs de la demeure des femmes, quand, un matin, une matrone vint, tout excitée, lui dire : « Mets ta plus belle robe, coiffe tes cheveux et pare-toi de bijoux étincelants : l'émir Al-Salih a demandé qu'on lui amène le présent que le calife a daigné lui faire et veut te voir! »

MA MAÎTRESSE était soucieuse. Le sultan Al-Salih était en train d'agoniser, et Chagaratt el-Dorr ne voulait pas démoraliser l'armée et le pays : elle cachait donc son état de santé à tous, à l'exception de deux ou trois fidèles serviteurs ; elle l'entourait, dans la plus grande discrétion, des soins dignes de son rang. Était-elle triste ? Je n'arrivais guère à le percevoir.

Cela faisait quelques semaines que la santé du sultan déclinait. Pourtant, au cours de l'été, les spasmes qui lui tordaient les entrailles avaient cessé. Il avait repris alors le commandement de l'armée. Mansourah avait été fortifiée, des renforts arrivaient tous les jours des quatre coins du pays et les mamelouks harcelaient sans cesse les Francs.

Pourtant, la situation continuait d'être angoissante : les Francs consolidaient leur camp de Damiette, ils avaient reçu des renforts et l'on annonçait une offensive imminente contre Mansourah ; on murmurait même dans l'armée que, selon certains espions, les Francs se vantaient de s'emparer bientôt du « sultan des Infidèles » et de l'enfermer dans un cachot.

Un jour que je me promenais dans le camp, des soldats me firent part de rumeurs : des habitants de Damiette qui avaient fui la ville assuraient que les Francs, et notamment le frère de leur roi, qu'ils appelaient le comte d'Artois

— je crois que ce titre équivalait à celui de nos émirs —, répétaient partout qu'Al-Salih était mourant, que leurs espions en étaient certains, et que Mansourah allait tomber facilement dans leurs mains.

Je rapportai ces propos à ma maîtresse. Chagaratt el-Dorr prit immédiatement des mesures.

— Osman, me dit-elle, il faudra dresser chaque jour le pavillon du sultan et sa table. Tu transmettras mes instructions à l'intendant du Palais : il faut que, pour l'armée et le peuple de Mansourah, la situation paraisse tout à fait normale. Et fais venir Suhayl, j'ai besoin de le voir.

Suhayl était un des scribes du Palais et ma maîtresse lui faisait pleinement confiance. Quand il se présenta devant elle, elle lui dicta deux messages : le premier était destiné à l'armée et promettait des récompenses à tous les braves qui ramèneraient un Franc prisonnier, le second, adressé au gouverneur du Caire, lui demandait de rassurer le peuple sur la situation du pays.

Puis elle sortit un décret jadis signé par Al-Salih, le montra à Suhayl et lui dit : « Je veux que tu apposes cette signature-là au bas de ces deux documents. »

Suhayl semblait pétrifié. Chagaratt el-Dorr sourit :

— Oui, Suhayl, lui dit-elle, je veux que tu imites la signature du sultan. Et je sais que tu n'en parleras à personne et que nul ne le saura, hormis Osman.

Suhayl sourit à son tour, reprit le calame, regarda attentivement la signature du souverain mourant et traça lentement son nom au bas des deux parchemins. Une heure plus tard, un pigeon s'envolait de Mansourah vers le sud, vers Le Caire, apportant aux bonnes gens de la capitale l'assurance que le sultan était maître de la situation...

Hélas ! les Francs ne s'en laissaient pas imposer. Chaque jour, des émirs se présentaient au Palais pour faire rapport

au sultan. Chagaratt el-Dorr les recevait, leur annonçait qu'Al-Salih était occupé à une tâche urgente, mais qu'elle s'assurerait de lui transmettre leurs rapports. Et les émirs évoquaient les sorties de plus en plus hardies des Francs, les escarmouches qui les opposaient aux guerriers du sultan, leur encerclement graduel de Mansourah.

Mais les braves soldats du sultan répliquaient à leur tour. La promesse de récompense à ceux qui ramèneraient des prisonniers remplissait les cachots de la ville de guerriers francs qui avaient eu la malencontreuse idée de s'éloigner seuls ou en petits groupes du gros de leurs troupes.

Un jour, un grand brouhaha se fit entendre à l'entrée du Palais. On entendait des éclats de voix, des rires, une rumeur joyeuse. Chagaratt el-Dorr se rendit dans la salle d'audience et ordonna qu'on l'informât de ce qui se passait.

Quelques dizaines d'émirs et de guerriers entrèrent dans la salle, traînant à leur suite un Franc qui semblait ahuri : il était à moitié nu, n'avait pas sa cotte de mailles et sa courte chemise dévoilait ses cuisses, sa croupe et son sexe, qui excitait surtout la plus grande curiosité, car il n'était pas circoncis.

Celui qui le traînait n'était autre que l'atabay Ali, que Chagaratt el-Dorr connaissait déjà. Il s'inclina profondément avant de raconter, au milieu des ricanements et des rires, son aventure.

Il était seul dans un champ, quand il crut apercevoir au loin un mouvement. Il s'approcha lentement et vit le guerrier franc qui s'avancait vers la berge du Nil et commençait à se déshabiller. Puis il s'accroupit tout près de l'eau. Ali comprit que la nature imposait un besoin pressant au Franc. Mais s'il l'attaquait de front, l'autre le verrait venir, aurait le temps de se relever et de s'emparer de son épée.

Ali eut alors une idée. Il se trouvait dans un champ de pastèques. Il en prit une, la trancha en deux, en évida une moitié et se glissa doucement dans le fleuve, en se couvrant la tête de la moitié de la pastèque creusée. Il s'approcha lentement du guerrier franc qui, accroupi le dos au fleuve, ahanait d'une voix bruyante et ne se doutait pas du sort qui l'attendait.

Une pastèque jaillit tout à coup du fleuve, un cimenterre surgit de l'eau et se trouva en une seconde pressé contre le cou du Franc et celui-ci n'eut d'autre choix que de se rendre à Ali, qui revint au camp en traînant son trophée.

L'histoire fut accueillie à nouveau par des rires, des applaudissements. Certains émirs suggérèrent de razzier tous les champs de pastèques des environs pour en faire des casques. Chagaratt el-Dorr finit par ordonner que l'on emmène le prisonnier dans une des geôles de la ville. J'imaginai que, cachée derrière ses voiles, elle avait dû sourire en entendant l'aventure d'Ali.

On jeta au Franc son haut-de-chausses dont il se couvrit immédiatement, avant d'être entraîné dehors.

* *
*

Un jour d'automne — le ciel était bas et une bise froide soufflait du nord —, Chagaratt el-Dorr me fit appeler d'urgence au chevet du sultan. Elle ordonna également qu'on convoquât l'émir Fakhr al-Dîn, commandant de l'armée, qui ne tarda pas à venir.

Le sultan gémissait doucement. Son souffle était ténu. Il nous fit signe d'approcher. Dans un râle presque inaudible, il nous fit jurer d'être fidèles à son fils, Touran Chah, qui

serait le nouveau sultan, de respecter Chagaratt el-Dorr et d'obéir à toutes ses décisions. « C'est elle, dorénavant, qui me remplace et parle en mon nom », murmura-t-il avant de nous renvoyer d'un geste de la main. Chagaratt el-Dorr nous demanda alors de ne pas nous éloigner du Palais.

J'imaginai les émotions de ma maîtresse, quand elle entendit son époux mentionner son successeur sans même daigner évoquer leur fils, Al-Khalil, qui venait d'avoir neuf ans. Mais Chagaratt el-Dorr connaissait les règles de succession : le fils aîné du sultan devait monter sur le trône, et cet aîné n'était pas l'enfant qu'elle avait eu avec Al-Salih. D'ailleurs, tout occupée aux affaires de son mari et du pays, elle l'abandonnait souvent aux mains des servantes.

Le lendemain, un esclave vint en courant nous rappeler auprès de Chagaratt el-Dorr. Le sultan venait de mourir. Un serviteur avait commencé à lui laver le corps.

Chagaratt el-Dorr était calme et donnait des ordres clairs. Était-elle effondrée devant la mort de celui qui l'avait aimée plus que tout au monde et l'avait élevée à un statut à nul autre pareil ? Était-elle même triste ? Allah seul le sait, car, pendant les jours et les semaines qui suivirent, elle n'a rien trahi de ses sentiments.

Elle m'ordonna de m'assurer auprès de l'intendant que le pavillon et la table du sultan soient dressés tous les jours comme d'habitude. Elle demanda que l'on installât Suhayl le scribe dans une maison proche et qu'il fût toujours disponible, vingt-quatre heures par jour.

Après le lavage du corps, elle fit envelopper le sultan dans un linceul blanc. Au cours de la nuit, deux serviteurs le transportèrent dans une felouque sur le Nil, qui devait naviguer jusqu'au Caire. La dépouille devait être inhumée dans le plus grand secret dans l'île de Rodah, au sud du Caire, où se trouvait le casernement des mamelouks.

Dès qu'elle fut assurée du départ de la felouque, Chagaratt el-Dorr me demanda de convoquer l'émir Aqtay. C'était, avec Baybars et deux autres émirs, l'un des chefs mamelouks à qui elle faisait une grande confiance. Je ne comprenais pas pourquoi elle privilégiait ces quatre émirs en particulier. Certaines rumeurs laissaient entendre qu'elle les avait connus dans une forteresse lointaine, avant d'épouser le sultan, et qu'une grande amitié les avait alors liés.

Elle ordonna à Aqtay de prendre une escorte et de galoper sans arrêt jusqu'en Mésopotamie, pour informer l'émir Touran Chah, le fils aîné d'Al-Salih, en garnison dans une forteresse lointaine, de la mort de son père et de lui demander de venir immédiatement au Caire pour occuper le trône.

Après le départ de l'émir mamelouk, elle convoqua Suhayl et lui ordonna de se présenter devant elle tous les matins. Le scribe écrivait alors furieusement, sous la dictée de ma maîtresse, des missives aux principaux émirs mamelouks, aux gouverneurs du Caire et de Damas et au calife de Bagdad, les assurant que la lutte contre les Infidèles allait bon train, que les Francs étaient maintenant prisonniers dans Damiette et qu'ils ne tarderaient pas à être vaincus.

Après quoi Suhayl s'appliquait lentement à signer son parchemin du nom d'Al-Salih. Au bout de quelques semaines, il s'y était tellement habitué qu'il signait avec désinvolture du nom du défunt.

Et tous les jours, des messagers venaient remettre au Palais les réponses aux missives envoyées quelques jours ou quelques semaines plus tôt. On les assurait que le sultan les lirait avec diligence, et Chagaratt el-Dorr lisait ou demandait à Suhayl de lui lire à haute voix les encouragements

du calife, qui félicitait Al-Salih de sa défense acharnée de l'islam contre les Infidèles.

Je n'oublierai jamais ces semaines fébriles. Même enfermée au harem, ou cachée derrière ses voiles dans la salle d'audience quand les chefs de l'armée venaient faire rapport au sultan, Chagaratt el-Dorr déployait alors une énergie indomptable. Elle suivait attentivement tout autant les escarmouches militaires entre Damiette et Mansourah que l'écho des luttes de pouvoir entre émirs mamelouks, au sein de l'armée et surtout au Caire. Elle écrivait alors des missives au ton péremptoire, rappelant aux sujets du sultan que le combat principal, pour l'heure, consistait à bouter dehors les ennemis de la vraie foi.

Le froid s'installait à Mansourah ; chaque soir, on voyait au loin s'allumer des feux dans le camp des Francs. Pourtant, les combats se poursuivaient sans cesse ; quelquefois, nos guerriers ramenaient un autre prisonnier qui allait croupir dans des geôles déjà pleines ; d'autres fois, ils entraient, la mine sombre, transportant la dépouille d'un brave tombé au combat. Et quand un émir, un atabay ou un simple soldat disparaissait pendant plusieurs jours, il fallait se rendre à l'évidence : il était mort, ou peut-être prisonnier des Infidèles.

Le commandant de l'armée, l'émir Fakhr al-Dîn, faisait régulièrement des rapports enthousiastes à Chagaratt el-Dorr. Les Francs, lui disait-il, sont encerclés. Ils sont au bord de la famine. Ils vont devoir se rendre, ou alors être massacrés. Elle l'écoutait en silence, puis ordonnait fermement de renforcer telle position, ou de poster des gardes dans telle autre.

L'optimisme du commandant en chef était, hélas ! prématuré. Un jour du mois de zu'l ka'da, que les prisonniers francs appelaient février, j'étais en train de donner mes

instructions à quelques nouveaux eunuques que le commandant de Damas venait d'envoyer en cadeau à notre défunt maître, quand une servante vint en courant et en hululant à tue-tête : « Je dois voir la maîtresse, je dois voir la maîtresse. »

Je l'entraînai brutalement dans l'appartement privé de Chagaratt el-Dorr. Là, elle lui annonça en hoquetant que les Francs avaient forcé la porte de la ville par surprise et qu'ils avaient commencé à se répandre dans ses rues.

Les Francs à Mansourah ! Nos ennemis étaient donc à quelques centaines de pas du Palais du sultan, et donc de Chagaratt el-Dorr ! Ils allaient nous faire tous prisonniers ! Allah seul sait jusqu'où leur dépravation allait les mener... Allaient-ils nous torturer ? Nous emmener dans leurs pays, loin de la terre d'islam ?

Malgré mon âge et mon expérience, je commençais à paniquer. Chagaratt el-Dorr, quant à elle, s'était redressée dans sa couche. « Où est l'émir Baybars ? » demanda-t-elle. « Dites-lui que je compte sur lui. » Je me précipitai dehors, vers le domicile de l'émir. Il en sortait, entouré de soldats qui brandissaient des cimenterres. Je m'approchai de lui et lui transmis le message de Chagaratt el-Dorr. Sa réponse fut lapidaire : « Tu diras à la princesse de ne pas s'inquiéter. Je m'occupe des Francs. »

Ma maîtresse, qui ne pouvait quitter le Palais, me demanda d'aller voir ce qui se passait dans la ville pour lui faire rapport. J'osai lui dire qu'il faudrait peut-être s'assurer tout d'abord d'une voie de sortie de la ville, si les Francs s'approchaient trop du Palais. Elle me regarda dans les yeux et me dit : « Osman, va et reviens me renseigner ! Ce n'est pas le moment de préparer notre fuite. »

Je descendis dans la rue. Je connaissais maintenant parfaitement la voie principale, ainsi que les ruelles et les

venelles de Mansourah. Je me faufilai entre des maisons, me dirigeant vers l'entrée de la ville, d'où parvenait une clameur indistincte.

Le bruit augmentait de plus en plus ; c'étaient des cris, des appels, des gémissements... Je m'apprêtais à passer d'une venelle à une autre quand je dus me reculer précipitamment dans un renfoncement de porte : à l'autre bout de la ruelle, je voyais un guerrier franc qui s'avavançait avec prudence, portant casque et cotte de maille, une lourde épée en main.

J'étais atterré : les Francs étaient maintenant dans la ville, infiltrés partout... En tâchant de rebrousser chemin, je vis en effet, au détour d'une rue ou de l'autre, d'autres guerriers francs. Certains, déjà assurés de leur victoire, ne prenaient même plus de précaution : ils avaient déployé des étendards qu'ils brandissaient bien haut, frappaient de leurs épées sur leurs boucliers et s'avavançaient de plus en plus à découvert.

Pour ma part, je reculais aussi rapidement que je le pouvais. J'avais hâte d'aller informer Chagaratt el-Dorr et je me promettais d'être, cette fois-ci, plus insistant pour qu'elle fuie la ville.

J'arrivai à un carrefour important, au croisement de la voie principale et d'une large rue. J'inspectais attentivement les environs, car je craignais de traverser cet espace découvert, quand j'entendis au loin un son que je connaissais : un roulement de tambour que j'avais entendu maintes fois, quand les mamelouks s'entraînaient à leurs manœuvres.

Je vis bientôt déboucher dans la place un bataillon serré de mamelouks. À leur tête se trouvait l'émir Baybars, seul, plusieurs pas en avant de ses hommes, comme pour narguer les adversaires et leur lancer un défi.

Bientôt, des rues avoisinantes, des groupes de Francs sortirent, se rassemblèrent et se lancèrent à l'assaut des mamelouks. Une mêlée furieuse s'ensuivit, qui dura un temps qui me parut infini, pendant que je me cachais derrière le mur branlant d'une maison en ruine.

Les mamelouks finirent par repousser les Francs, dont les rangs se disloquèrent et qui s'éparpillèrent dans les ruelles avoisinantes. Les mamelouks commençaient à peine à pousser des cris de victoire lorsqu'on entendit, au-dessus du tintamarre de la bataille, un bruit curieux.

C'était un mélange de youyous stridents et de métal qui s'entrechoquait. Je levai les yeux pour découvrir d'où venait ce vacarme. Ce que je vis me cloua sur place.

Les moucharabiehs des maisons qui entouraient la place et donnaient sur les rues avoisinantes s'entrouvraient les unes après les autres; des femmes s'y penchaient, et, par Allah!, certaines avaient la tête découverte. Elles lançaient des youyous et criaient des invectives aux Francs en-dessous d'elles. Puis, l'une, puis une autre, puis toutes les femmes se mirent à lancer des ustensiles sur les soldats ennemis : des marmites, de lourds pilons et de massifs mortiers, de petits meubles en cuivre; et quand un objet particulièrement lourd tombait sur la tête d'un Franc, on entendait un cri terrible, l'homme s'écroulait sur la terre battue ou se traînait en gémissant pour s'éloigner de cette pluie mortelle qui tombait des maisons.

Elles balancèrent également dans les rues de gros paniers, des planches de bois. Les chevaux de la cavalerie ennemie trébuchaient sur ces obstacles improvisés, jetant à terre leurs cavaliers.

Les femmes semblèrent bientôt à court de munitions. J'en conclus qu'elles avaient lancé dans la rue tout ce qui avait pu leur tomber sous la main. Peut-être, cet acte de

courage accompli, allaient-elles se retirer dans leurs intérieurs et fermer leurs moucharabiehs.

À ma grande surprise, elles reparurent au bout de quelques minutes et se mirent à déverser de l'eau chaude sur toute ombre qui bougeait dans la rue. J'en reçus moi-même quelques gouttes et je me dis que les ennemis qui en étaient aspergés devaient maudire cette morsure brûlante qui leur tombait du ciel.

J'étais partagé entre l'admiration et la stupéfaction. Ces femmes témoignaient d'un courage étonnant et, ma foi, aidaient sûrement nos guerriers dans leur combat contre les Infidèles... Mais elles se montraient à visage découvert! Certaines n'avaient même pas mis leurs voiles et on pouvait voir leurs cheveux, leurs bouches! D'autres, dans l'excitation du combat, se penchaient en dehors du moucharabieh et, à un moment ou à l'autre, on entrevoyait leurs cous, leurs bras, un éclair de peau ivoire...

Jamais, au grand jamais, nos femmes n'avaient osé se dévergondier ainsi! De toute ma vie je n'avais vu une seule femme se découvrir le visage en public! Quant à dévoiler ses cheveux, montrer ses avant-bras... Un bref moment, j'admire une silhouette mouvante et je me dis que nos femmes étaient bien séduisantes. Par la suite, je me secouai : ce n'était pas le moment de rêvasser. Allaient-elles enfin se retirer dans leurs intérieurs, fermer leurs moucharabiehs et retrouver un minimum de décence en se couvrant la tête et le visage?

Eh bien, non! Elles poursuivaient le combat, à leur manière. Un bref moment, je me dis que ces femmes, semblables à celles que je surveillais moi-même au harem, que j'emprisonnais entre quatre murs, se montraient aussi courageuses, aussi déterminées, aussi solidaires dans leur action que les hommes...

Le bataillon de Baybars ayant fini par repousser les Francs de la place principale, je réussis enfin à me faufiler jusqu'au Palais où Chagaratt el-Dorr m'attendait anxieusement. Je lui racontai l'arrivée de Baybars et de ses mamelouks, leur élan victorieux contre les Francs. Ma maîtresse souriait : « Je savais bien que Baybars allait les vaincre ! »

Elle fronça les sourcils : « Mais où est donc l'émir Fakhr al-Dîn ? » D'autres émirs vinrent au rapport et lui apprirent une triste nouvelle. Le commandant de l'armée était dans un hammam quand les Infidèles avaient attaqué la ville. Il avait vite revêtu un habit, s'était précipité dans la rue, tout ruisselant d'eau, sans se couvrir de son armure et de sa cotte de mailles et s'était heurté à un solide peloton de Francs. Il avait été vite tué, et l'on venait de ramener sa dépouille au Palais.

Chagaratt el-Dorr prit un air grave. Le seul émir en qui son mari avait eu suffisamment confiance pour lui transmettre ses dernières volontés venait ainsi de disparaître. Maintenant, elle était toute seule pour tenir les rênes du pays, au moins jusqu'à l'arrivée de Touran Chah, le fils d'Al-Salih d'un précédent mariage, qui devait occuper le trône.

Elle ordonna que la dépouille du commandant en chef soit envoyée au Caire, où des funérailles grandioses lui seraient réservées. Elle reporta de nouveau toute son attention sur la bataille dans la ville. « Baybars va les bouter dehors », répétait-elle aux conseillers qui s'étaient d'abord terrés dans leurs maisons, mais qui venaient maintenant au Palais pour avoir des informations.

Chagaratt el-Dorr se trompait. Baybars et ses mamelouks avaient bien réussi à briser l'élan des Francs et à arrêter leur progression dans Mansourah, mais nos enne-

mis s'étaient regroupés et retranchés dans un quartier de la ville et nos troupes n'étaient plus capables de les en déloger.

Pourtant, dès cette première journée, une nouvelle nous avait particulièrement réjouis : un peloton de mame-louks avait surpris un chevalier franc richement vêtu et l'avait proprement occis après un court combat. On apprit alors qu'il s'agissait de Robert d'Artois, le frère du roi Louis, celui-là même qui fanfaronnait et se vantait de jeter Al-Salih en geôle.

Tous les jours, quelques hardis soldats du bataillon de Baybars tentaient de pénétrer dans une ruelle occupée par l'ennemi et voyaient surgir devant eux, et quelquefois même derrière eux, des Francs qui les assaillaient, en blessaient plusieurs et en tuaient quelques-uns. D'autres fois, c'était un Franc téméraire qui osait s'aventurer dans le territoire que nous contrôlions et qui était rapidement mis hors de combat.

Une espèce de trêve malaisée s'était installée. Aux premiers jours, les femmes avaient continué à ouvrir leurs moucharabiehs, à pousser des youyous et à encourager nos soldats par leurs cris. Cependant, peu à peu, les moucharabiehs s'étaient refermés, les femmes étaient redevenues silencieuses, leurs maris avaient repris le contrôle de leurs foyers et la tradition séculaire avait été rétablie.

Chagaratt el-Dorr dirigeait tout à partir de son Palais. Elle avait convoqué le Grand Conseil pour féliciter publiquement Baybars. Elle avait demandé des précisions sur les suites de la bataille. Les émirs lui confirmèrent qu'il était difficile de prendre les Francs d'assaut. Cependant, la ville était maintenant entourée de partout par notre armée, les Francs de Damiette ne pouvaient plus envoyer de renforts à leurs coreligionnaires, et Mansourah était devenue, pour

ceux qui avaient cru s'en emparer en quelques heures, une nasse mortelle.

Les émirs avaient raison, mais leurs prédictions tardaient à se réaliser. Les Francs étaient plus coriaces que ce que nos troupes avaient imaginé. La bataille durait déjà depuis quelques semaines lorsqu'on apprit que Touran Chah, le fils d'Al-Salih, accompagné d'un fort contingent de cinquante cavaliers, était arrivé au Caire, après avoir galopé à bride abattue de son campement en Mésopotamie jusqu'à la capitale égyptienne. C'était Aqtay, l'émir mamlouk envoyé par Chagaratt el-Dorr pour le prévenir de la mort de son père, qui l'avait éperonné constamment pour qu'il se dépêche de réclamer son trône.

On annonça alors partout la mort d'Al-Salih et son jeune fils fut couronné. Il vint ensuite à Mansourah pour diriger la campagne contre les Francs, et écarta Chagaratt el-Dorr de toute responsabilité.

Les quelques semaines qu'il passa au Palais furent terribles pour Chagaratt el-Dorr, qu'il haïssait parce qu'elle avait remplacé sa mère dans le cœur et la couche d'Al-Salih, et pour l'armée, qu'il abandonnait. Il ne cessait de festoyer, malgré les combats incessants dans la ville et autour de Damiette. Il nomma chancelier un de ses esclaves et fit, du chef de ses eunuques, l'intendant du Palais.

Surtout, il écarta les émirs mamlouks qui, pourtant, avaient battu les Francs, et nomma à leur place certains de ses compagnons de débauche pour diriger les troupes. Il avait une hargne particulière contre Baybars et Aqtay. Peut-être avait-il deviné les liens qui les attachaient à Chagaratt el-Dorr et leur fidélité à la princesse ?

Chagaratt el-Dorr était peut-être la plus affectée de nous tous. Le nouveau sultan l'avait reléguée dans son

harem, où je l'entendais souvent soupirer. Elle n'assistait plus aux réunions du Conseil, qu'elle présidait pourtant quelques jours auparavant. Elle convoquait donc Baybars, lui demandait des nouvelles des combats, se désolait de savoir que les Francs étaient encore fortement retranchés dans Damiette et dans certains coins de Mansourah.

Baybars l'informait du mécontentement grandissant des émirs, et lui disait qu'à cause de l'incapacité du nouveau sultan, les Francs avaient repris confiance. Leur roi Louis, qui était terré dans une maison de la ville, avait réussi à quitter Mansourah une nuit de grande obscurité, avait rejoint Damiette, commandait de nouveau ses troupes et tentait, par de nouveaux assauts, de briser l'encercllement de Mansourah par notre armée, afin de libérer les siens qui y étaient enfermés.

Mais nos soldats, malgré l'incurie du nouveau sultan, résistaient vaillamment. Du pays arrivait un flot incessant de volontaires qui voulaient donner leur vie pour défendre la vraie foi. Chagaratt el-Dorr, que Baybars et moi-même tenions régulièrement au courant, commençait à reprendre confiance et encourageait en sous-main l'armée et, surtout, les émirs mamelouks, à ignorer Touran Chah et à se préoccuper essentiellement de battre les Infidèles. Ce à quoi Baybars répondait : « Oui, battre les Infidèles maintenant... Quant à Touran Chah, il ne perd rien pour attendre! »

Louis était maintenant refoulé avec ses dernières troupes autour de Damiette. Le roi des Francs, avait-on appris, s'était retranché dans une maison d'un petit village. Il avait tenté de négocier avec Touran Chah : si on libérait ses preux chevaliers emprisonnés et qu'on permettait à son armée de quitter saine et sauve l'Égypte, il remettrait

en contrepartie Jérusalem au sultan. Il reprenait ainsi à son compte l'offre qu'Al-Salih lui avait déjà faite quelques mois plus tôt et qu'il avait repoussée. Touran Chah refusa à son tour dédaigneusement l'offre du souverain aux abois et attendait, au milieu de ses beuveries, que les Francs se rendent.

Un jour de printemps, un messager franc vint à Mansourah : le roi Louis demandait l'aman à Touran Chah. Il acceptait de se rendre au sultan, à condition que ses derniers preux soient épargnés. Touran Chah exultait : il voulait se donner tout le mérite de notre éclatante victoire, mais les émirs mamelouks, appuyés en sous-main par Chagaratt el-Dorr, lui intimèrent d'accepter les conditions de Louis et de traiter avec dignité le roi vaincu.

Chagaratt el-Dorr, toujours enfermée au harem, me demanda d'assister à la reddition de Louis. Un beau matin, au milieu d'une foule en liesse qui se pressait dans la place principale de Mansourah, je vis arriver le chef des Francs.

Louis était entouré d'émirs mamelouks, qui l'avaient enchaîné. Il était suivi de deux de ses frères et de nombreux émirs francs, enchaînés eux aussi. On lui avait enlevé, malgré ses protestations, la chemise qu'il portait et sur laquelle était brodée une croix. La population et l'armée n'auraient pas accepté de voir le symbole des Infidèles dans les rues de Mansourah.

Louis marchait avec dignité, la tête haute. Il fut installé dans une maison bourgeoise de la ville. Touran Chah célébrait notre victoire en festoyant avec ses amis débauchés et Chagaratt el-Dorr avait repris les affaires en main. Elle insistait pour qu'on traitât le chef des Infidèles avec respect.

Après quelques jours, elle le fit venir au Palais pour qu'on l'interrogât. Cachée derrière un rideau dans la

Grande Salle des audiences, elle regardait avec curiosité l'homme qui, debout au milieu de la salle, répondait aux questions des émirs mamelouks.

Il s'exprimait dans sa langue, que nul d'entre nous ne comprenait. On avait alors fait venir un Syrien installé à Damiette. Avant de venir vivre en Égypte, il avait fréquenté les Francs qui occupaient Jérusalem et avait ainsi appris leur langue.

C'était un moine qui appartenait à la secte honnie des chrétiens de Syrie. Il était habillé d'une longue robe qui lui tombait jusqu'aux sandales et qui était serrée à la taille par une corde. Sa tête était couverte d'une espèce de capuchon fait du même tissu que sa robe.

Pendant qu'il traduisait dans un jargon incompréhensible les questions qu'on posait au roi, puis nous disait sa réponse, je le regardais avec un vague sentiment d'étonnement. Son aspect me rappelait quelque chose ou quelqu'un... Je cessai d'écouter l'interrogatoire pendant que ma pensée dérivait lentement...

Peu à peu, mes souvenirs se précisèrent. Oui, j'avais vu une silhouette semblable, il y a longtemps, si longtemps... Oui, j'avais vu un homme habillé d'une robe, avec une corde entortillée autour de la taille et la tête encapuchonnée....

C'était quand donc...? Ah oui! J'étais alors un tout jeune eunuque et je venais d'arriver en Égypte. Un homme en robe s'était présenté devant le sultan Al-Kamil, le père d'Al-Salih, qui régnait alors. Quand on lui avait demandé d'où il venait et qui il était, il avait répondu, d'une voix claire, vibrante, que je n'oublie pas, plus de trente ans plus tard : « Je m'appelle Francesco, je veux être votre ami, et je viens d'une ville italienne, située non loin de la grande ville de Rome, et qui s'appelle Assise. »

MA MAÎTRESSE n'a jamais oublié sa première rencontre avec Al-Salih, dans la forteresse mésopotamienne de Kayfa.

Elle s'était habillée avec soin, choisissant des couleurs qui soulignaient son teint lumineux et, malgré les pressions de la matrone qui avait reçu le message de l'émir convoquant l'esclave et qui craignait de le faire attendre, elle s'était longuement coiffée, avait aspergé sa chevelure d'un laque qui la faisait étinceler, l'avait entrelacée de rubans et de fleurs, puis avait suivi le messager vers le salon où l'attendait son nouveau maître.

En entrant dans le harem, elle remarqua tout de suite les regards curieux qui la suivaient. Elle apprit par la suite que le bruit s'était répandu que le calife de Bagdad avait offert une nouvelle esclave à Al-Salih, et les quatre épouses de ce dernier ainsi que ses nombreuses concubines étaient impatientes de voir la nouvelle venue. Elles s'attroupèrent dans un coin du vaste salon, pour mieux jauger la réception qu'Al-Salih allait lui faire.

En arrivant devant le fils du sultan d'Égypte, ma maîtresse fut sidérée : « Tu vois, Aïcha, me dit-elle, je ne savais pas qu'il était si... basané ; personne ne m'avait informée que sa mère était Soudanaise. »

Mais Chagaratt el-Dorr oublia vite le teint foncé d'Al-Salih : l'émir la dévorait des yeux. Dès qu'elle avait paru devant lui, il s'était redressé sur ses coussins, son regard s'était aiguisé, il la fixait avec une intensité palpable.

« Tu sais, Aïcha, comment nous les femmes, nous sommes sensibles à ces... choses-là, à ces moments, comment dire ? si étonnants, mais aussi, avouons-le, si... plaisants et réconfortants. D'ailleurs, je n'étais pas la seule à avoir remarqué son attitude. Ses femmes, ses concubines, toutes avaient remarqué l'éclair qui passait dans ses yeux. » Elle se tut un moment, puis ajouta, le visage impassible : « C'est d'ailleurs depuis cette première minute qu'elles m'ont toutes détestée et qu'elles me détestent encore, comme tu le sais. »

Il ne m'avait pas fallu longtemps, après mon arrivée au harem du Caire, pour sentir l'animosité de toutes les femmes à l'égard de Chagaratt el-Dorr. Les murmures dans son dos, le bavardage incessant sur ses défauts — « elle pense vraiment qu'elle est la plus belle ? elle ne remarque donc pas ses chevilles, épaisses comme celles d'une vache ? et ses seins, ma chère, ses seins... » —, les ricanements quand Al-Salih la rejoignait dans sa chambre créaient une atmosphère qui aurait accablé toute autre femme que Chagaratt el-Dorr.

Je ne sais comment ma maîtresse avait réagi à cette sourde hostilité, au début, dans la forteresse sur les rives du Tigre, et plus tard, à son arrivée au Caire : je n'étais pas là. Mais depuis que je vivais au harem, j'admirais son dédain tranquille à l'égard de ses concurrentes : elle était bien trop occupée à s'intéresser aux choses du pays, et surtout, elle était assurée de l'appui inconditionnel d'Al-Salih. Les femmes du harem le savaient et n'auraient jamais osé

l'affronter de face, car Osman veillait au grain et n'aurait pas toléré une impertinence publique de leur part.

Al-Salih avait aimé Chagaratt el-Dorr au premier coup d'œil. Il recevait régulièrement de jeunes esclaves en présent, offertes par d'autres princes ou par de riches sujets. Il jugeait leur beauté dès qu'elles paraissaient devant lui et décidait si elles deviendraient des servantes ou joindraient le rang de ses concubines. Avec ma maîtresse, il n'hésita pas une minute : elle ferait partie de ses concubines.

Le soir même, il l'invita dans son lit. Ma maîtresse n'avait encore jamais connu d'hommes, mais elle savait qu'il fallait leur plaire et se soumettre à leurs désirs. Elle a dû trouver les gestes qu'il fallait, car Al-Salih l'invita dans sa couche le lendemain, et le surlendemain, et les jours suivants, au milieu de la rumeur grandissante des autres femmes.

Chagaratt el-Dorr a rarement évoqué devant moi ses moments d'intimité avec Al-Salih, sauf, parfois, au détour d'une boutade. Un jour qu'elle était d'humeur particulièrement riante, elle me dit : « Sais-tu, Aïcha, quelle est l'arme invincible pour... allumer un homme ? » Je dis que je n'en savais rien, puisque j'étais vierge — à l'époque, je n'avais pas encore connu Badr. Elle éclata d'un de ses rares rires spontanés et me dit : « Les pétales de roses, Aïcha. » Comme ma mimique témoignait de façon éloquente de mon étonnement, elle m'expliqua longuement, dans un chuchotement plein de sourires, ce qu'elle entendait par là.

Au bout de quelques semaines après sa première rencontre avec Al-Salih, elle eut une idée : elle demanda qu'on lui apportât des pétales de roses. Quand Al-Salih lui fit savoir qu'il allait la rejoindre, elle se dépêcha de se dévêtir et couvrit ses mamelons, son ventre, son pubis, de pétales pourpres.

Al-Salih, devant ce rosier vivant, commença à enlever délicatement les pétales avec ses mains, puis, de plus en plus frénétiquement, avec sa bouche, avant d'enlacer Chagaratt el-Dorr.

Ma maîtresse avait ensuite varié à l'infini ses trouvailles. Elle couvrait d'autres parties de son corps de pétales, elle multipliait leurs couleurs, elle choisissait quelquefois d'autres fleurs que les roses et elle invitait Al-Salih à humer leurs différents parfums. Le prince, émerveillé, se promenait longuement dans ce jardin vivant, les narines frémissantes, les mains ardentes, les lèvres avides, avant de s'abandonner à son tour aux caresses de sa concubine.

Il aimait tellement cette ingéniosité toujours renouvelée de Chagaratt el-Dorr que, pendant de nombreux mois, il lui envoyait des eunuques lui demander si elle avait réuni un beau bouquet de fleurs. Elle lui faisait répondre que les fleurs qu'elle avait cueillies dans le jardin du harem ce jour-là étaient particulièrement odoriférantes, et les deux se retrouvaient quelques minutes plus tard dans le lit du prince.

Quelques semaines après leur première rencontre, Al-Salih décida du nouveau nom de sa concubine : dorénavant, elle s'appellerait Chagaratt el-Dorr, l'Arbre de Perles. On ricana beaucoup, dans le harem, sur ce que pouvaient bien être ces perles...

Al-Salih découvrit bientôt d'autres qualités à la jeune femme offerte par le calife de Bagdad : non seulement savait-elle varier à l'infini les plaisirs de l'amour, elle n'hésitait pas à aborder hardiment avec lui d'autres questions, sur l'état de la oumma, la menace des Mongols, l'impuissance croissante du Prince des Croyants à protéger la communauté des fidèles et à la garder unie.

Au début, Al-Salih s'était senti surpris et insulté de voir une femme évoquer avec lui des questions sérieuses. Mais il n'avait pas tardé à l'écouter et à apprécier ses avis. Il l'admirait tous les jours un peu plus et son amour pour la jeune femme devenait obsédant.

Il décida alors de l'épouser : ce fut, dans le harem, un grand coup de tonnerre.

Il avait déjà quatre épouses. Afin d'épouser Chagaratt el-Dorr, il devait en répudier une. Il choisit la moins jolie des quatre ; c'était la fille d'un prince voisin et son mariage avec Al-Salih, quelques années plus tôt, avait neutralisé les ambitions de son père. Ce dernier ayant été ensuite battu par les Mongols, Al-Salih ne craignait pas sa colère ; il répudia donc cette épouse et la renvoya à son père.

Les trois autres épouses et les concubines étaient furieuses. Jamais, au grand jamais, n'avait-on vu un émir épouser aussi rapidement une de ses concubines. Cette Chagaratt el-Dorr était une intrigante ! Elle était dangereuse ! Elle avait jeté un sort à Al-Salih ! Il était victime de ses manœuvres ! Ah ! les hommes !

Ces chuchotements ne dépassaient pas le cercle étroit des petits groupes qui se formaient tout le temps parmi les femmes, recluses toute la journée. Mais si un eunuque s'approchait d'elles, si Chagaratt el-Dorr n'était pas loin ou si on annonçait la venue de l'émir au harem, le silence se faisait immédiatement.

De temps en temps, l'émir invitait dans son lit une concubine dont il avait aimé une pose languissante ou un minois aguicheur. Chagaratt el-Dorr ne témoignait aucun agacement et, le lendemain, faisait livrer à son époux un message sans équivoque sous forme d'un bouquet de fleurs particulièrement beau.

Je ne sais si ces bouquets de fleurs, et surtout les délices qu'ils annonçaient, suffirent bientôt à Al-Salih, toujours est-il qu'il convoqua de moins en moins souvent ses autres épouses et ses concubines dans sa couche, et finit par n'y inviter que Chagaratt el-Dorr, multipliant ainsi les chuchotements dans le harem, et ensuite dans toute la principauté : comment un homme, et surtout un prince si puissant, pouvait-il se contenter d'une seule femme ?

Les mois passèrent. Al-Salih s'attachait de plus en plus à Chagaratt el-Dorr, à un point tel qu'il négligeait totalement ses trois autres épouses. Le harem, et à sa suite la cour du prince, les commandants de l'armée, tout le monde, à Kayfa et dans la principauté, s'émerveillait de cette emprise d'une femme sur le fils aîné du sultan d'Égypte ; la majeure partie des gens ricanaient devant cette faiblesse du prince, tandis que les proches conseillers, tout d'abord sceptiques et réprobateurs, en arrivaient peu à peu à apprécier le jugement et la perspicacité de cette toute jeune femme. Mais nul n'aurait osé en parler au prince, soit pour approuver la jeune femme ou pour contester ses vues, car il était violent et ses colères étaient terribles.

Les événements allaient vite faire taire les rumeurs et les commérages. On venait en effet d'apprendre d'un messager accouru du Caire à bride abattue que le père d'Al-Salih, le sultan Al-Kamil, venait de mourir. Le demi-frère du prince, qui s'appelait Al-Adil, était monté sur le trône. Pourtant, Al-Salih était l'aîné, mais son père, qui le détestait à cause de sa violence, avait nommé le cadet pour lui succéder.

Al-Salih entra dans une colère si furieuse que tous, dans le harem et dans la forteresse, se terraient ou, s'ils le servaient, s'approchaient de lui en tremblant et les yeux baissés. Ce fut Chagaratt el-Dorr qui parvint à calmer son

époux. « Au lieu de tonner ici contre cette injustice, lui dit-elle, tu n'as qu'à te rendre au Caire pour exiger ce qui t'est dû par droit d'ânesse. »

Al-Salih se rallia, comme il le faisait de plus en plus souvent, à l'avis de son épouse. Quelques semaines plus tard, il quittait Kayfa, accompagné de Chagaratt el-Dorr et entouré de plusieurs bataillons. Il laissait le commandement de la forteresse et la défense de la principauté à son fils, Touran Chah, un tout jeune homme, qu'il avait eu d'une de ses premières épouses.

Ses conseillers lui avaient recommandé de laisser sur place le harem, pour éviter aux femmes les dangers de la route, et de les faire venir au Caire une fois qu'il s'y serait rendu. Il accepta de laisser ses épouses, ses concubines, ses esclaves et ses eunuques à Kayfa, sauf son Arbre de Perles. Chagaratt el-Dorr voyagerait dans un palanquin richement orné, qui suivrait directement l'escadron encadrant Al-Salih, commandé par Baybars.

Ma maîtresse, qui faisait pleinement confiance au mamelouk de Crimée qu'elle avait rencontré à son arrivée dans la forteresse, avait convaincu son mari de la valeur et de la fidélité de Baybars. Au début, Al-Salih avait eu quelques réticences : le regard torve de Baybars l'inquiétait. Comme beaucoup d'autres, il croyait y déceler le signe d'un esprit tortueux ou d'un djinn hostile. Mais il avait fini par apprécier le mamelouk et en avait fait le commandant de sa garde rapprochée, qui comprenait aussi les trois autres mamelouks, Aybak, Aqtay et Qalaoun, amis de Baybars et qui avaient achevé, comme lui, leur formation militaire.

Chaque fois que Chagaratt el-Dorr évoque devant moi l'année et demie qui a séparé son départ de Kayfa de son arrivée au Caire, elle se crispe, son visage se ferme et sa voix devient brève.

Au début, l'expédition d'Al-Salih fut facile. En chemin vers Le Caire, le prince voulait tout d'abord s'arrêter à Damas pour s'assurer du soutien des émirs syriens dans sa lutte contre son demi-frère. Cependant, les choses allaient bientôt prendre un tour inattendu et terrible.

Après quelques jours de chevauchée tranquille, Al-Salih et ses troupes furent attaqués de tous côtés par des émirs renégats, qui régnaient en potentats dans de minuscules fiefs de la Mésopotamie et qui avaient été réduits à l'obéissance par le prince après son arrivée à Kayfa.

Sous le coup de la surprise et malgré le courage de Baybars et de ses compagnons mamelouks, les combattants d'Al-Salih commencèrent à se disperser. Voyant le danger et craignant de voir Al-Salih tué et Chagaratt el-Dorr prise en otage, Baybars les entraîna, ainsi qu'un fort contingent de troupes, dans une petite ville voisine appelée Sindjar.

Les troupes ennemies entourèrent la ville pour en faire le siège. Au bout de quelques jours, la situation paraissait désespérée : les vivres diminuaient à vue d'œil et les troupes de Baybars commençaient à murmurer.

Ce fut alors que Chagaratt el-Dorr eut une idée de génie, la première de cent autres qui allaient aider Al-Salih à surmonter toutes les embûches sur sa route. Elle commença tout d'abord par le secouer en lui disant qu'il devait reprendre l'initiative.

En me racontant cet épisode, Chagaratt el-Dorr se mit à rire : « Mais nous sommes enfermés dans ce trou, m'a dit Al-Salih ; je lui ai alors rétorqué qu'il n'en tenait qu'à nous d'en sortir. Tu ne sais sûrement pas, Aïcha, que c'est grâce à un cadî imberbe que nous avons été sauvés. »

Et elle me décrivit en détail le stratagème qu'elle avait imaginé : il suffisait d'ameuter certains alliés d'Al-Salih, en

leur promettant de fastueuses récompenses s'ils venaient avec leurs troupes combattre les assiégeants de Sindjar.

Mais pour les amener, il fallait d'abord les rejoindre. Chagaratt el-Dorr fit venir le Grand Cadi de la ville, un homme à la longue chevelure et à la barbe imposante. On le chargea de traverser le cordon des troupes ennemies et d'aller porter le message aux alliés du prince. Et pour lui permettre de passer inaperçu, il fallait le déguiser en un humble habitant du bourg. Pour cela, il fallait lui couper les cheveux et raser sa barbe.

Le Grand Cadi s'était redressé, indigné : se raser la barbe ? Jamais, au grand jamais... Sa barbe était garante de sa foi et de sa piété, et il n'était pas question de...

Il fut interrompu dans ses protestations quand Al-Salih se tourna vers lui : le regard du prince le figea. Et une heure plus tard, le Grand Cadi était totalement chauve, imberbe comme au jour de sa naissance et vêtu d'un simple habit.

Au milieu de la nuit, on le descendit, accroché à une corde, le long des murailles de la ville. Il réussit à se faufiler à travers le camp ennemi et quelques jours plus tard, on entendit un grand bruit : un furieux combat se déroulait dans la plaine qui entourait Sindjar, les émirs renégats prirent la fuite, et les alliés d'Al-Salih entrèrent victorieux dans la ville, avec à leurs côtés le Grand Cadi dont la barbe bleussait déjà.

Al-Salih et ses troupes reprirent leur marche. Après mille péripéties, ils arrivèrent à Damas, où ils reçurent un accueil triomphal. Al-Salih s'installa avec sa suite dans un grand palais proche de la mosquée des Omeyyades ; il installa son Arbre de Perles dans un appartement tout proche du sien.

Al Salih s'activait à fortifier ses arrières en Syrie avant de se lancer à l'assaut de l'Égypte pour en chasser son demi-

frère quand le destin lui joua un tour encore plus cruel que lorsqu'il se trouva contraint de se réfugier à Sindjar.

Certains des émirs qui l'avaient accueilli en grande pompe à son arrivée à Damas se tournèrent bientôt contre lui. « Vois-tu, Aïcha, me dit ma maîtresse, partout dans la oumma le désordre régnait ; chaque prince voulait agrandir son territoire, chaque émir voulait se constituer un fief, les Mongols menaçaient nos frontières, les bandits constituaient des milices armées dans nos campagnes, et le calife à Bagdad, qui devait gouverner la communauté des Croyants au nom d'Allah, se terrait dans son Palais. »

Les émirs de Damas soudoyèrent donc certains compagnons d'Al-Salih. Le prince, alerté, voulut quitter Damas, mais avant de pouvoir s'enfuir, il fut arrêté par un émir félon.

Al-Salih fut enchaîné et amené, en la seule compagnie de Chagaratt el-Dorr et de Baybars, dans la forteresse de Karak, dans le désert syrien à l'occident du Jourdain, non loin de la frontière avec l'Égypte, cette frontière qu'il rêvait depuis plusieurs mois de franchir en triomphateur, avant de s'installer dans la Citadelle du Caire comme sultan d'Égypte, et de devenir ainsi le deuxième prince de la oumma après le Calife.

Les sept mois qu'elle passa à Karak furent, sans le moindre doute, les plus terribles de toute la vie de Chagaratt el-Dorr.

La citadelle-prison était sinistre. Elle était construite sur un piton rocheux au milieu d'un désert sans fin, et les geôliers constituaient la seule présence humaine autour du prince emprisonné.

Les journées étaient longues pour Al-Salih, qui se laissait aller à la mélancolie et au découragement. Chagaratt el-Dorr devait régulièrement le reconforter, lui rappeler les

retournements de fortune après ses anciens revers, l'assurer que l'avenir n'était pas bouché.

Un jour, elle lui annonça une nouvelle qui le tira de sa morosité : elle était enceinte ! Le prince et son épouse y virent un bon augure pour l'avenir.

Malgré les désagréments de la grossesse, Chagaratt el-Dorr ne se contentait pas d'encourager Al-Salih, elle agissait en sous-main, encore une fois, pour obtenir sa libération. Avec l'aide fidèle de Baybars, elle réussit à soudoyer certains gardiens. Elle leur confiait des missives qu'elle faisait signer à son époux et qui étaient destinées à de nombreux émirs syriens à qui Al-Salih promettait monts et merveilles s'ils se rangeaient de son côté.

Al-Salih, ou plutôt Chagaratt el-Dorr, réussit à attirer dans ses rets un émir puissant qui régnait alors à Damas. Il fit libérer le prisonnier de Karak, vint lui jurer allégeance, avant de l'accompagner en grande pompe à Jérusalem, où les deux hommes prièrent ensemble dans la grande mosquée d'Al-Aqsa.

Jérusalem n'était qu'à une quinzaine de jours de chevauchée du Caire, mais les difficultés à franchir étaient encore énormes. Al-Adil, le demi-frère d'Al-Salih, apprenant que celui-ci se vantait partout qu'il allait le détrôner, commença à mobiliser ses troupes.

Le cadet d'Al-Salih était un jeune homme corrompu. Il avait dilapidé le trésor public, installé partout dans les postes de commande ses compagnons de débauche et exaspéré la population. Certains de ses émirs mamelouks, apprenant l'arrivée prochaine de son frère aîné, le déposèrent et l'emprisonnèrent dans la Citadelle du Caire. Puis, ils firent savoir à Al-Salih qu'il était le bienvenu au Caire pour monter sur le trône de son père.

Al-Salih exultait. Je savais qu'il était presque toujours sombre, taciturne et hautain, mais Chagaratt el-Dorr me dit à plusieurs reprises qu'en pénétrant en Égypte il était souriant et se montrait même affable avec ceux qui venaient le féliciter.

La population des bourgs venait l'accueillir et l'ovationner sur les chemins que sa caravane traversait. À côté de lui, enfermée dans son palanquin et incommodée par sa grossesse qui touchait presque à sa fin, Chagaratt el-Dorr se réjouissait à son tour de cette allégresse populaire : elle avait atteint son but, elle avait amené le prince qui l'adulait jusqu'au trône du plus grand pays de la oumma. Elle-même occupait auprès de lui un rôle essentiel et surprenant.

Elle m'a souvent dit que son destin l'avait comblée. Elle avait longtemps rêvé de vivre à Bagdad, près du calife, tout près même, dans son harem, parmi ses concubines. « M'aurait-il aimé comme le sultan m'aime ? » murmurait-elle, et je savais alors qu'elle se parlait autant à elle-même qu'à moi. « M'aurait-il écouté comme mon époux m'écoute ? Ou m'aurait-il repoussé avec dédain, en m'intimant de m'enfermer dans le harem et de me taire, comme toutes les autres femmes ? »

Après avoir traversé le delta égyptien, dont l'extraordinaire parure de verdure émerveilla Chagaratt el-Dorr, et après avoir franchi sur des felouques le Nil, qui lui sembla plus majestueux encore que l'Euphrate ou le Tigre, la caravane d'Al-Salih pénétra un matin au Caire par Bab el-Nasr, la Porte de la Victoire. La réception que la capitale du pays lui réserva fut grandiose. Les hérauts circulaient partout, battant du tambour et convoquant la population sur la voie qui menait à la Citadelle de la Montagne.

Les moucharabiehs restaient fermés, mais on entendait derrière eux les youyous et les cris de joie des femmes.

Sur toutes les artères, on chantait et on dansait au son du tambourin, en balançant en l'air de grands bâtons noueux.

En arrivant sur la place Rumayla, la place principale de la ville, la caravane s'arrêta afin que le nouveau sultan salue le bon peuple. Les clameurs étaient assourdissantes et Chagaratt el-Dorr écarta légèrement les rideaux du palanquin pour mieux voir les foules de ce peuple qu'elle ne connaissait pas encore, et qui allait devenir le sien.

Partout autour de la place on avait installé des cuves remplies de sirop d'orgeat et les bonnes gens se désaltéraient en remplissant leurs brocs et leurs gobelets de la boisson fraîche et odoriférante.

La caravane pénétra enfin dans la Citadelle. Au Palais, Chagaratt el-Dorr fut accueillie par Osman, l'eunuque en chef. « Cette première rencontre fut bonne, respectueuse de sa part mais cordiale, me dit-elle. Il était déjà ce qu'il est aujourd'hui : ferme, mais efficace. Je n'ai jamais eu à regretter de lui faire confiance. »

Quelques semaines plus tard, Chagaratt el-Dorr accoucha d'un fils, Khalil. Al-Salih, qui s'initiait encore aux affaires de l'Égypte et aux arcanes de la cour dont il venait d'hériter, vint la voir brièvement, mais ne s'occupait guère de son fils et Chagaratt el-Dorr, que les courtisans appelaient désormais Om-Khalil, le confia à des nourrices.

Une des premières mesures prises par Al-Salih fut de faire égorger son demi-frère, Al-Adil, enfermé dans la Citadelle. Il décida ensuite de faire venir son harem au Caire. Au bout de quelques semaines, les trois autres épouses et les dizaines de concubines du sultan arrivèrent au Palais, accompagnées d'une myriade de servantes. Elles avaient appris la naissance de Khalil et craignaient que ce fils, qu'elle venait de lui donner, ne raffermisse encore plus l'influence de Chagaratt el-Dorr sur le nouveau sultan.

Elles ne se trompaient guère.

Ce n'était pas tant la naissance de Khalil qui détermina l'extraordinaire décision qu'il prit alors : il avait déjà des enfants de ses autres épouses. Mais l'année et demie qui l'avait amené de Kayfa au Caire l'avait rapproché plus que jamais de Chagaratt el-Dorr, et ce n'était pas seulement à cause des jardins fleuris qu'elle lui offrait régulièrement à explorer. Al-Salih, tout sombre et colérique qu'il fût, était un prince intelligent et fin. Il avait déjà pu apprécier l'acuité et la justesse du jugement de son épouse préférée, mais il en avait surtout été témoin pendant son aventure syrienne, et il était éperdument reconnaissant à Chagaratt el-Dorr de l'avoir tiré de plusieurs mauvais pas.

Quelques mois après son accession au trône d'Égypte, le sultan convoqua toute sa cour, ainsi que toutes les notabilités égyptiennes, à une audience solennelle. Avait-il informé d'avance Chagaratt el-Dorr de la décision qu'il s'appropriait à faire connaître à ses sujets ? Elle ne me l'a jamais confirmé, mais j'en suis presque convaincue.

En effet, après mon arrivée au harem, les servantes m'ont souvent raconté cet événement, insistant sur la tenue que Chagaratt el-Dorr avait choisie pour elle ce jour-là.

Dès le matin de l'audience, elle se vêtit d'une splendide robe de brocart sur laquelle on avait brodé des motifs d'arbres et d'animaux. Elle se coiffa longuement et se couvrit la tête d'un diadème de perles attaché à sa chevelure par un ruban dont les deux côtés portaient à leurs extrémités de magnifiques diamants. Elle mit également un collier de perles, voulant peut-être ainsi souligner son appréciation du nom qu'Al-Salih lui avait choisi. Enfin, elle se parfuma au musc et à la rose.

Quand le Grand Conseil, toute la cour et les notables se réunirent pour entendre « l'annonce importante » que le

sultan s'apprêtait à faire, la curiosité était à son comble. La stupéfaction grandit, quand on vit Al-Salih assis sur des coussins avec, à ses côtés, une Chagaratt el-Dorr rayonnante et qui avait découvert en partie son visage.

Le sultan annonça qu'il avait décidé de ne garder qu'une seule épouse; il répudiait donc ses trois autres femmes, et seule Chagaratt el-Dorr resterait à ses côtés.

La nouvelle de cette mesure inouïe se répandit comme une traînée de poudre partout en Égypte, franchit ses frontières et arriva à Bagdad après avoir ébahi les bonnes gens de Damas.

Partout dans la oumma, on se questionnait sur l'état d'esprit d'Al-Salih. On interrogea des érudits : ils ne retrouvèrent, ni dans leurs manuscrits ni dans les anciens parchemins, aucun autre exemple d'un prince qui aurait sciemment rejeté les délices d'avoir quatre épouses à ses côtés, pour le satisfaire et le reconforter.

On n'avait jamais entendu parler d'un émir ou, à Dieu ne plaise, d'un sultan qui se serait contenté d'une seule épouse.

Les hypothèses allaient bon train : pour certains, Al-Salih était fou. Pour d'autres, cette rusée de Chagaratt el-Dorr lui avait jeté un sort, et chitane, le diable incarné, s'était emparé de la tête et du cœur du sultan.

Al-Salih a-t-il eu vent de ce déferlement de critiques? Je n'en suis pas certaine. Pour ce qui est de Chagaratt el-Dorr, elle avait su, par certains propos obliques de servantes et d'eunuques et, surtout, elle avait deviné ce que cette décision de son époux pouvait avoir de provocant. Elle se contenta de resserrer encore plus ses liens avec Al-Salih.

Nul, parmi ceux qui s'étonnaient du choix du sultan et qui estimaient que Chagaratt el-Dorr avait réussi à briser une tradition séculaire, nul ne pouvait se douter

que cet événement étonnant n'était que le prélude à une autre entorse, un pied de nez si radical aux traditions les plus ancrées dans la oumma et dans ses croyances, qu'il allait faire frémir tous les fidèles et provoquer la réaction immédiate et furieuse du Calife, le Protecteur de la Foi.

Le destin de ma maîtresse réservait encore bien des surprises.

NOUS ÉTIIONS revenus au Caire, dans la Citadelle de la Montagne.

Après avoir longuement interrogé Louis, le roi des Francs, Chagaratt el-Dorr avait jugé inutile de rester à Mansourah, à cause de la présence à la tête de l'armée de Touran Chah, le nouveau sultan. Il la méprisait ouvertement et refusait de l'entendre.

Il voulait humilier le chef des Infidèles, mais Chagaratt el-Dorr avait donné des instructions aux émirs mamlouks : il ne fallait pas abaisser l'ennemi vaincu. Baybars, Aqtay et les autres émirs lui avaient juré qu'ils veilleraient à ce qu'aucun mal ne lui soit fait, et qu'il serait traité avec respect et honneur dans la grande maison de Mansourah où il était emprisonné.

Mais son retour au Caire ne signifiait pas que ma maîtresse se désintéressât des nouvelles du front. Tous les jours, elle me pressait : « Osman, va donc t'assurer qu'il n'y a pas de messenger venu de Mansourah. Ah ! et puis, vérifie donc si les pigeons voyageurs ne nous auraient pas amené une missive. »

Hélas ! Les nouvelles n'étaient guère bonnes. Le sultan Touran Chah continuait à s'adonner aux beuveries et à commettre les pires turpitudes. Il en voulait particulièrement aux trois émirs mamlouks les plus fidèles à

Chagaratt el-Dorr : Baybars, qui avait remporté la victoire de Mansourah contre Louis, Aqtay, qu'elle avait envoyé d'urgence en Mésopotamie pour l'inviter à revenir occuper le trône de son père, et Aybak, qu'elle avait connu et apprécié, comme les deux autres, quand elle avait rencontré Al-Salih dans la forteresse de Kayfa, près du Tigre, le grand fleuve de Mésopotamie.

La colère de Chagaratt el-Dorr augmentait contre l'incapacité de Touran Chah. Pendant qu'il s'amusait à Mansourah, les Francs, même privés de leur roi, tenaient encore fermement Damiette. Elle pressait les émirs d'assiéger et d'emporter la ville, avant que des renforts n'arrivent et que le vent ne tourne en faveur des Infidèles, mais Touran Chah ne semblait guère pressé d'achever l'œuvre de son père, et surtout de la veuve de ce dernier.

J'obéissais à Chagaratt el-Dorr et je m'assurais que ses ordres fussent transmis le plus rapidement possible. Cependant, pendant ces quelques semaines qui précédèrent la débâcle complète de nos ennemis, je ne cessais de penser aux quelques derniers jours que j'avais passés à Mansourah, avant de retourner au Caire avec ma maîtresse.

L'image de ce moine qui avait servi d'interprète entre Louis et Chagaratt el-Dorr m'obsédait. Non pas tant à cause de ce Syrien qui connaissait la langue des Francs, mais plutôt à cause de ce souvenir qui avait soudainement affleuré à ma mémoire et qui avait ressuscité la rencontre entre le sultan Al-Kamil, le père d'Al-Salih, et ce moine extraordinaire d'audace qui s'appelait Francesco d'Assise, à laquelle, jeune eunuque timide, j'avais assisté.

J'étais arrivé au harem du sultan Al-Kamil quelques mois plus tôt et je me familiarisais tranquillement avec mes nouvelles tâches sous la responsabilité du grand eunuque de l'époque, quand nous apprîmes le débarquement des

Francs tout près de Damiette, très exactement comme ils le feraient trente ans plus tard, sous le commandement de Louis. Et, comme aujourd'hui avec Louis, ils firent alors le siège de Damiette et jurèrent de marcher sur Le Caire.

Mon maître d'alors, le sultan Al-Kamil, décida de prendre la direction de la résistance aux Infidèles, quitta son Palais de la Citadelle et dressa son camp non loin de Damiette. Il emmena avec lui certaines de ses concubines, et je l'accompagnai avec quelques autres eunuques pour servir son harem.

La bataille fit rage pendant de nombreuses semaines. Un jour, pendant que je déambulais dans le camp, j'entendis un grand brouhaha, et je vis de nombreux soldats se diriger vers la tente du sultan. Curieux, je m'approchai pour voir la cause de cette vive agitation.

Les soldats traînaient derrière eux deux hommes comme je n'en avais encore jamais vu : ils étaient vêtus bizarrement de longues robes droites élimées et rapiécées, retenues à la taille par une corde, ils avaient de petites barbes et leurs têtes étaient en partie rasées, comme celles des esclaves, et couvertes d'une capuche.

Nos soldats les avaient enchaînés et, les tirant et les poussant, les faisaient trébucher ; ils tombaient quelquefois et on les relevait avec brutalité. De tous les coins du vaste camp affluaient les curieux.

Le cortège parvint enfin devant la tente d'Al-Kamil. Le sultan était alors en compagnie d'une de ses concubines, dans une maison toute proche qui abritait son harem. On demanda à l'eunuque en chef de l'alerter et le sultan parut et s'assit sur des coussins jetés partout sur un beau tapis. Les soldats s'inclinèrent profondément devant lui, le silence se rétablit et l'officier qui les commandait lui expliqua la situation.

Ils étaient en patrouille dans la vaste plaine qui séparait notre armée de celle des Infidèles. Ils virent, avançant lentement dans les champs, ces deux hommes. Pour eux, pas de doute : c'étaient des espions ennemis. Ils s'en saisirent et le commandant de la patrouille tira son cimeterre et s'apprêtait à leur trancher la tête quand l'un des deux, celui qui semblait être le chef, se mit à crier : « Sultano Al-Kamil! Sultano Al-Kamil! »

Nos soldats comprirent le nom du sultan et, par précaution, suspendirent l'exécution des espions et décidèrent de les lui amener. Al-Kamil réprimanda sèchement le chef de la patrouille et lui dit : « Ne comprends-tu donc pas qu'ils viennent peut-être en plénipotentiaires? Nos ennemis veulent sans doute négocier avec nous. »

Al-Kamil fit venir un interprète. Il demanda aux deux hommes de se présenter. Le premier des deux prit la parole : « Je m'appelle Francesco, je viens d'Assise, près de la grande ville de Rome, et voici frère Illuminé, qui a accepté de m'accompagner pour te rencontrer. »

Ces propos nous surprirent tous : nous connaissions vaguement Rome, la capitale des Infidèles, celle d'où émanaient sûrement les ordres d'envahir notre pays et d'asservir les musulmans. Mais personne n'avait entendu parler d'un lieu appelé Assise.

Le sultan fit taire les murmures. Sa mine indiquait tout l'intérêt qu'éveillait en lui cette démarche : « Et que viens-tu faire ici, Francesco d'Assise? As-tu un message à nous transmettre de la part des chefs des Francs? Es-tu leur ambassadeur? »

L'homme était petit et frêle. Il avait un teint jaunâtre et ses rares cheveux grisonnaient. Sa barbe était blanche et ses épaules voûtées. Il n'avait certes pas le physique d'un ambassadeur, mais son regard était brûlant et la réponse

qu'il donna à la question du sultan nous stupéfia tous : « Je suis certes un ambassadeur, dit-il, l'ambassadeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je viens ici pour le salut de ton âme et pour le salut des âmes de tes compagnons. Je sais que tu es l'adversaire des chrétiens. Mais si tu acceptes de m'écouter, je t'expliquerai le message de Notre-Seigneur, et je te montrerai à quel point il est grand et peut nous mener à Dieu. »

La réponse de Francesco déclencha un mouvement dans la foule. Les émirs présents firent le geste de tirer leurs cimenterres. Al-Kamil fit cesser l'agitation d'un geste de la main.

L'homme poursuivit : « Nous sommes tous enfants du même Dieu. Je suis moine, j'ai donc consacré ma vie à adorer Dieu et à le prier, et je suis venu chez mes frères musulmans pour leur faire connaître le Christ. Et si vous vous convertissiez à notre foi, la paix finirait par régner entre nos peuples et la Mer des Romains, que vous appelez pour votre part la Mer des Syriens, deviendrait un pont de concorde, au lieu d'être un fossé de haine et une voie de guerre. »

J'observais avec stupéfaction notre sultan. Au lieu de le mettre en colère, la réponse arrogante de ce Franc semblait l'intriguer et même, ma foi, l'amuser. Il lui répondit : « Je n'ai pas besoin de toi, Francesco d'Assise, pour comprendre ce qui nous sépare. Notre prophète nous a bien enseigné qu'Issa, l'Esprit de Dieu, fils de Marie, était bien un grand prophète, mais Mohamed, que la paix et le salut d'Allah soient sur lui, est le plus grand de tous, le sceau des prophètes. Pour moi, je n'ai pas de temps à perdre, et mes savants sont là pour m'expliquer, si je le voulais, la beauté de notre foi et la grandeur d'Allah. »

Francesco ne se laissa pas démonter par cette rebuffade. Il répliqua qu'il était, quant à lui, tout à fait disposé à débattre avec les savants du sultan des mérites comparés de la foi des musulmans et de la foi des Francs. « Et si je ne vous convaincs pas, ajouta-t-il, eh bien ! frère Illuminé et moi sommes prêts à offrir notre vie. Vous pourrez alors, à votre guise, nous trancher la tête ou nous jeter dans un brasier. »

Al-Kamil continuait à écouter le moine franc avec amusement. Il demanda à ses serviteurs d'aller quérir les érudits et les savants qui accompagnaient l'armée.

Nous vîmes bientôt arriver une procession de sages, des cheikhs aux barbes fleuries, des érudits suivis par des serviteurs portant des rouleaux de manuscrits et des copies du Livre saint. La plupart fronçaient les sourcils, manifestement contrariés par l'invitation du sultan. Je compris à leurs mines irritées qu'ils se demandaient pourquoi on voulait les amener à discuter avec un Infidèle, un personnage bizarre et manifestement fou.

Les quelques heures qui suivirent furent parmi les plus curieuses de toute ma vie. Nos savants prirent tout d'abord la parole. Ils expliquèrent longuement les beautés de notre foi, la grandeur de notre prophète, l'incomparable majesté de la parole d'Allah dans son Livre saint. L'interprète trébuchait souvent sur les mots de notre foi, dont il ne semblait pas toujours trouver l'équivalent dans la langue des Francs.

Quand ils eurent fini, le sultan, s'adressant à Francesco, lui demanda de prendre la parole à son tour. La tâche de l'interprète sembla encore plus difficile quand il lui fallut dire les mots de l'Infidèle dans notre langue. Un soupçon m'effleura l'esprit : hésitait-il parce qu'il ne

savait pas traduire certains mots, ou avait-il peur devant la hardiesse de certains des propos du moine ?

En effet, Francesco nous fit un exposé long et passionné sur ses propres croyances. Il raconta longuement la vie d'Issa, sa naissance et ses tribulations, son message de concorde, sa mort infâme à Jérusalem. En conclusion, il proféra avec force un anathème majeur : Issa, nous dit-il, n'était pas seulement le fils de Marie, il était également fils de Dieu. À ces mots, nos savants se levèrent en bloc : cet homme, dirent-ils au sultan, veut nous faire apostasier. Il est dangereux. Il faut l'exécuter immédiatement, lui et l'espèce d'ahuri qui l'accompagne.

Le sultan les remercia et leur dit qu'il prendrait leur recommandation en délibéré. Outragés, ils quittèrent la scène. Le sultan ne fit rien pour les retenir.

Al-Malik dit à Francesco et à son compagnon qu'ils devaient être fatigués. « Vous allez maintenant vous reposer, et nous vous retrouverons demain. » Et il donna des ordres pour qu'on leur dresse une tente confortable.

Le lendemain, le sultan demanda de ramener Francesco et Illuminé devant lui. Partout dans notre camp, on s'esclaffait : notre sultan avait-il perdu la tête ? Ne savait-il pas que les Francs s'apprêtaient à lancer l'assaut contre nous ? L'heure était grave, et il perdait son temps avec un homme qui, au mieux, était dérangé, et au pire — ce qui était bien plus probable — était un espion ?

Nul n'osait cependant rien dire ou manifester le moindre sentiment devant le sultan. Et, pendant que les heures s'égrenaient, d'autres rumeurs commencèrent à circuler. Notre sultan avait fait des ouvertures aux Francs : il leur donnerait Jérusalem s'ils acceptaient d'évacuer l'Égypte. Peut-être qu'au fond ce Francesco venait effectivement lui donner la réponse de ses chefs. Peut-être que

notre sultan était plus perspicace que nous tous, peut-être avait-il percé à jour la comédie de ce Francesco, ce qui expliquerait sa patience et sa mansuétude à son égard.

Pour ma part, j'assistais avec fascination aux discussions entre le moine et le sultan. Les érudits, les savants et les juristes refusaient ostensiblement de se montrer, mais il y avait toujours une foule compacte autour des deux hommes : soldats, émirs, serviteurs...

Francesco raconta en détail la vie du prophète Issa. Al-Kamil l'écoutait poliment, posa quelques questions, puis mentionna à son tour les prodiges accomplis par Mohamed, que la paix et le salut d'Allah soient sur lui.

Ils se rencontrèrent ainsi pendant plusieurs jours. Je me rendis compte bientôt que ce qui avait été au début une discussion devenait rapidement une joute, joute serrée, mais joute courtoise tout de même entre les deux hommes.

Ni Francesco ni le sultan ne proférèrent jamais des insultes ou des insinuations injurieuses sur la religion de leur adversaire. Ils se contentaient, par des questions intelligentes, de pousser leur vis-à-vis dans ses retranchements, sans jamais vraiment y réussir. Et ce qui me semblait le plus remarquable, c'est que jamais ils ne se départirent tous les deux d'une grande courtoisie, même si, à plusieurs reprises, leurs discussions devenaient vives et animées.

Si animées qu'un jour, Francesco, répétant de nouveau une proposition qu'il avait faite lors de sa première rencontre avec le sultan, s'adressa à lui avec une intensité encore plus grande que d'habitude : « Mes paroles ne semblent pas te convaincre, ô grand roi. Peut-être mes actes le feront. Je suis ici pour te prouver que la foi en Jésus le Christ, mon Seigneur et mon Dieu, est non seulement belle, mais aussi juste. Je te propose donc d'allumer ici un grand bûcher. Frère Illuminé et moi allons nous y précipiter. Si nous

en sortons indemnes, ce sera la preuve irréfutable de la justesse de notre foi, et vous ne pourrez donc qu'y adhérer, ton peuple et toi.» Et, disant cela, son regard brûlait d'un feu incandescent.

Nous ricanions entre nous. Ils voulaient donc être réduits en cendres, ce fou un peu frêle et son humble compagnon ?

Le sultan eut un geste de colère. Il se contint et informa le moine qu'il n'avait pas besoin d'aller à de telles extrémités.

Au bout de six jours, les débats ralentirent. Al-Kamil et Francesco semblaient être au bout de leurs arguments. Leur conversation finissait par tourner en rond. Au soir du sixième jour, le sultan fit une offre aux deux moines : « Convertissez-vous à notre foi, proclamez votre allégeance à notre prophète, et je vous promets une vie digne parmi nous, où vous ne manquerez de rien. »

Francesco refusa l'offre généreuse de notre maître et l'incita, encore une fois, à embrasser les croyances des Nazaréens, les disciples du prophète Issa. Al-Kamil à son tour déclina une fois de plus l'invitation pressante du moine et lui dit : « Demain donc, vous retournerez dans votre camp, et je m'assurerai que mes soldats garantissent votre retour sains et saufs. D'ici là, pour vous remercier de votre visite chez nous, nous romprons ensemble le pain de la concorde. »

Un repas somptueux réunit le sultan, un grand nombre d'émirs et les deux moines, autour d'une belle table, recouverte de plats d'or et d'argent. « En partant, vous pourrez en emporter autant que vous voudrez, dit le sultan, ce sont des cadeaux qui vous rappelleront notre rencontre. » Francesco refusa, disant que ses vœux religieux lui interdisaient d'accepter tout don d'argent ou toute propriété. Il

acceptait cependant volontiers de manger avec le sultan. Les deux hommes échangèrent encore quelques phrases, tombant tous deux d'accord que leurs deux camps devaient essayer de trouver un terrain d'entente, au lieu de se faire des guerres sans fin. Ce furent les derniers propos qu'ils échangèrent.

Le lendemain, les deux moines quittèrent le camp, encadrés par un fort escadron de soldats qui les amena au bord du Nil, où une petite barque attendait pour le leur faire franchir. Nos ennemis campaient en effet de l'autre côté du fleuve.

Cette aventure étonnante m'avait longtemps hanté. Je rêvais quelquefois à ce que le sultan Al-Kamil et ce moine franc si étrange avaient conclu : il nous faut, avaient-ils convenu d'un commun accord, explorer les voies de la concorde au lieu de celles de la haine. Au début, j'avais espéré que cela se traduirait dans les faits. Mais la nouvelle invasion de notre pays par les chrétiens m'avait exaspéré et m'avait fait oublier ce souvenir lointain, jusqu'à ce que je voie l'interprète syrien, dont la robe de laine élimée me rappela celles que portaient Francesco et Illuminé.

Hélas ! mes rêveries et la résurrection dans mon esprit de ce passé lointain allaient se fracasser contre la réalité des événements présents. Depuis notre retour au Caire, les nouvelles venues du front ne cessaient d'empirer. Ma maîtresse déplorait de plus en plus vivement, à l'arrivée d'un nouveau messager ou à la réception des missives livrées par les pigeons voyageurs, le pourrissement de la situation autour de Damiette.

Touran Chah, le fils du courageux Al-Salih et le petit-fils du sage Al-Malik, se complaisait dans la débauche. Non seulement il ne poussait pas le siège de Damiette où étaient encore retranchés des centaines de Francs, non

seulement il passait ses journées à décorer ses amis et à offrir des robes d'honneur à ses plus abjects esclaves, il commençait — dans les rares moments où il se préoccupait de la défense de l'islam — à harceler les émirs les plus actifs et les plus courageux, les accusant de ne pas lui obéir et les menaçant de la prison ou de l'échafaud.

Je crois que ce fut cette dernière menace qui détermina Chagaratt el-Dorr à agir. Je la vis, pendant quelques jours, le visage de marbre, la mine sombre. Elle ne s'occupait plus de ses robes, n'invitait plus sa servante Aïcha à la coiffer longuement, mangeait peu. Je ne l'avais jamais vue si grave, enfermée dans le silence. Je savais qu'elle réfléchissait intensément, j'éloignais d'elle les esclaves, les eunuques et les autres femmes, pour lui assurer le calme nécessaire à sa réflexion. Je presentais d'importantes décisions. Je ne me doutais guère qu'elles allaient me lancer dans une des semaines les plus dramatiques de toute ma vie.

Un matin, Chagaratt el-Dorr me convoqua. Elle me demanda de m'assurer que personne ne se trouvait dans les salles voisines, avant de tirer le rideau qui fermait son salon privé.

— Osman, me dit-elle, tu sais à quel point je te fais confiance. Je voudrais te confier une mission importante.

Me confier une mission ? Ma seule mission jusqu'à maintenant était de la servir et, surtout, de m'assurer qu'aucun homme, en dehors de son époux le sultan, ne la verrait dévoilée. Cachant ma surprise, je répondis :

— Oui, maîtresse, je suis à tes ordres et je m'acquitterai de mon mieux de tout ce que tu m'ordonneras de faire.

— Je n'en doutais pas, dit-elle avec un bref sourire, avant de retrouver son visage grave. C'est une mission essentielle et qui pourrait devenir dangereuse. Si jamais

tu tombais entre des mains... ennemies, je nierais t'avoir jamais rien dit.

Tomber entre des mains ennemies? Voulait-elle m'envoyer chez les Francs? Je n'eus pas le temps d'approfondir ce mystère, car elle poursuivait, d'une voix encore plus basse :

— Tu vas partir, dès demain à l'aube, pour Mansourah. Tu prendras tous les moyens nécessaires pour y arriver le plus rapidement possible. Quand tu seras là, tu iras rencontrer l'émir Baybars.

J'étais soulagé : je n'allais pas traverser les lignes ennemies.

— Et tu lui diras ceci : Chagaratt el-Dorr pense que la situation ne peut continuer ainsi indéfiniment.

— Oui, maîtresse.

— Tu ajouteras que ...

Elle se tut longtemps. Je presentais quelque chose de terrible. Elle reprit :

— Tu ajouteras de ma part que, tant que Touran Chah sera sultan, l'Égypte et les musulmans vont courir de grands dangers.

J'étais effaré. Que voulait-elle dire? Elle reprit d'une voix qui frémissait, chargée de colère :

— L'Égypte va courir de grands dangers et les musulmans vont être la proie des Infidèles. Nous ne pouvons plus tolérer cette situation.

J'étais silencieux. Elle s'en rendit compte. Elle reprit, d'une voix froide qui me glaça les sangs :

— Tu m'entends bien, Osman, n'est-ce pas? Tu vas dire tout cela à Baybars, n'est-ce pas?

Je balbutiai :

— Oui, maîtresse.

— Fort bien. Tu ajouteras que Chagaratt el-Dorr estime donc que Touran Chah...

Elle hésita, sa voix semblait se casser, mais elle reprit d'un ton ferme :

— ... que Touran Chah ne doit plus être sultan.

Elle me regarda dans les yeux :

— Et tu ajouteras qu'il ne faut pas lui permettre de fuir ou de quitter l'Égypte.

Je n'osais plus respirer. Je finis par demander :

— C'est tout, maîtresse ?

Elle avait perçu mon désarroi. Elle se détendit soudain, eut un petit rire et me dit :

— Oui, Osman, c'est tout. L'émir Baybars comprendra. Va, maintenant, et tu quitteras donc la Citadelle demain à l'aube.

Je passai une nuit agitée. Je comprenais maintenant son allusion à des « mains ennemies » entre lesquelles je pourrais, pour mon malheur, tomber. C'étaient les mains de Touran Chah et de ses sbires, qui sauraient vite arracher son secret au misérable eunuque qui, au lieu de surveiller les femmes au Caire, se trouvait mystérieusement à Mansourah. Ils n'hésiteraient certes pas à me torturer, mais je devais obéir à ma maîtresse.

Le lendemain, je quittai Le Caire. J'arrivai, trois jours plus tard, à Mansourah, où je tâchai de me perdre dans la foule. Je frappai à la porte de l'émir et demandai à le voir. Son intendant me fit entrer dans le petit palais qu'il occupait et Baybars me regarda avec étonnement et une pointe de mépris : comment un eunuque osait-il s'adresser à l'un des commandants les plus puissants de l'armée du sultan ? Il savait pourtant que je servais Chagaratt el-Dorr et se doutait que j'avais un message pour lui.

Je lui transmis le message de Chagaratt el-Dorr. Il se tut un long moment, la mine concentrée. Puis il se tourna vers moi :

— Tu vas me répéter, mot pour mot, ce que ta maîtresse t'a dit. Mot pour mot. Et gare à toi si tu te trompes !

Je repris la phrase fatidique, que je me répétais sans cesse depuis que je l'avais entendue dans le harem du Palais de la Citadelle.

— Elle m'a dit de vous dire : Chagaratt el-Dorr estime que Touran Chah ne doit plus être sultan, et qu'il ne faut pas lui permettre de fuir ou de quitter l'Égypte. Et elle a ajouté : l'émir Baybars comprendra.

L'émir me renvoya. J'hésitais : devais-je retourner tout de suite au Caire, ou attendre les suites de mon message ? Les événements décidèrent pour moi.

Dans l'heure qui suivit ma rencontre avec l'émir, une grande agitation entourait le Palais de Baybars. Des serviteurs en étaient sortis pour se diriger aux quatre coins de la ville et, bientôt, les émirs mamelouks vinrent l'un après l'autre chez Baybars : il y avait Aqtay, Aybak et Qalaoun, ainsi que de nombreux autres officiers mamelouks. Cela ressemblait bien à un conseil de guerre. Je me cachai discrètement dans une ruelle avoisinante, jusqu'à ce que je les voie sortir, au milieu de la nuit, pour retourner dans leurs palais.

Le lendemain, le camp bruissait de rumeurs. Les émirs mamelouks voulaient célébrer la victoire contre les Francs de manière solennelle, et le sultan Touran Chah, surpris mais heureux de les voir dans cet état d'esprit, les avait invités à un grand repas qui aurait lieu deux jours plus tard.

Les esclaves et les serviteurs travaillèrent avec acharnement : ils nettoyèrent une vaste prairie sur les bords du Nil,

y dressèrent une espèce de tour et amenèrent de nombreux et beaux tapis qu'ils étalèrent sur l'herbe.

D'autres serviteurs cuisinaient sans relâche. On avait abattu deux veaux et plusieurs agneaux, qui grillaient doucement sur les braises de grands feux ; des esclaves battaient la campagne avoisinante pour trouver les fruits les plus beaux, les légumes les plus verts, tandis que les femmes esclaves, enfermées dans les cuisines des palais, malaxaient inlassablement la pâte dont elles allaient faire des gâteaux parfumés à l'eau de rose.

Le jour de la fête arriva enfin. Les émirs et leurs suites vinrent en grand nombre et se prosternèrent devant Touran Chah, accoudé sur des coussins jetés sur les tapis devant la tour. Il avait déjà commencé à boire du vin, au grand scandale des fidèles que révoltait cette désobéissance à la loi d'Allah. Il offrait des coupes à son intendant du Palais, un eunuque, et à son chancelier, un esclave abyssin dont le rôle principal était de lui amener des femmes, toujours plus de femmes. Les trois riaient et juraient à haute voix.

Tous ceux qui, dans le camp, n'avaient pas une tâche impérative à accomplir s'étaient réunis aux abords de la prairie, pour voir de loin les chefs des musulmans festoyer. J'étais parmi eux et je me demandais comment cette fête, à laquelle les émirs mamelouks semblaient participer de bon cœur, s'accordait avec le message de Chagaratt el-Dorr que j'avais livré à Baybars.

Je ne tardai pas à comprendre. Le sultan semblait de plus en plus sous l'emprise du vin. Il avait de la difficulté à se lever, même si le festin touchait à sa fin et si quelques invités voulaient le saluer pour retourner dans leurs palais ou dans leurs campements.

Le soleil était encore haut dans le ciel quand je vis Baybars, entouré d'Aqtay, d'Aybak, de Qalaoun et des

autres émirs mamelouks qui s'étaient réunis la nuit chez lui, s'approcher du sultan. Baybars se pencha vers Touran Chah comme pour le saluer, tandis que les autres émirs formaient autour d'eux un cercle pour empêcher quiconque de s'approcher.

Baybars, en un mouvement foudroyant, tira son cimenterre et en frappa le sultan. Le cimenterre s'abattit sur l'épaule de Touran Chah et entama profondément ses chairs. Le sultan, soudain dégrisé, poussa un cri et, d'un mouvement agile, se précipita dans la tour derrière lui et en ferma la porte.

Quelques commandants fidèles au sultan voulurent intervenir mais, au bout de quelques minutes d'une mêlée furieuse, Baybars et ses amis les repoussèrent. Puis Baybars se pencha sur les feux mourants, saisit un tison par le bout non consumé et le jeta sur le pavillon. Ses amis l'imitèrent, et bientôt l'édifice de bois s'embrasa.

Ce fut partout la panique : les émirs fidèles à Baybars se réjouissaient, tandis que les simples soldats, les serviteurs, les esclaves, tous ceux que cette scène terrorisait, couraient partout, quittant le lieu de l'attentat pour disparaître dans les confins du camp.

Je vis alors une silhouette sortir par la porte arrière du pavillon. C'était Touran Chah, le visage noirci, qui, malgré sa blessure, courait vers le fleuve tout proche. Baybars et ses amis sortirent vite leurs arcs et le criblèrent de flèches, avant de s'élancer derrière lui. Le sultan, dans un ultime effort, voulut se jeter dans une chaloupe qui était amarrée là, mais l'émir Aqtay, l'ami de Baybars, d'un coup violent de son cimenterre, l'abattit sur la berge.

Les conjurés quittèrent à leur tour la scène et Touran Chah, la tête à moitié décollée du corps, gisait dans l'herbe, nul n'osant s'approcher de son cadavre.

J'en avais assez vu. Je quittai à mon tour le camp et retournai au plus vite au Caire. Je racontai tout à ma maîtresse. Quand je lui confirmai la mort du fils de son époux, je vis une flamme passer dans ses yeux.

Quelques jours plus tard, l'émir Baybars arrivait à son tour au Caire, accompagné de nombreux autres émirs mamelouks. Il demanda une audience à Chagaratt el-Dorr. Celle-ci l'invita à la rencontrer. L'émir se prosterna longuement devant elle et lui dit :

« Ô grande princesse, Om-Khalil, Arbre de Perles, épouse de feu le sultan Al-Salih, je viens de la part des membres du Conseil, des émirs mamelouks et de tous les sages du pays d'Égypte pour te faire part de leur décision : tu seras dorénavant sultane, chef et maîtresse suprême des musulmans d'Égypte et de Syrie. »

MA MAÎTRESSE commence à s'impatienter. Aujourd'hui encore, elle m'a tancée : « Aïcha, je t'avais demandé ma robe grenat, et non pas la mauve. »

Cela fait plusieurs jours qu'elle me fait des remarques. Elle reprend : « Non seulement tu m'apportes la même robe que j'ai portée hier, tu oublies en plus de m'apporter mon coffret de bijoux. » Elle se tait un moment, puis reprend, sur un ton de froideur et même de colère qu'elle n'a presque jamais eu avec moi : « Où donc as-tu la tête ? Qu'est-ce donc qui te distrait à ce point ? »

Je retourne vite dans son boudoir, je lui rapporte la robe qu'elle veut mettre, je n'oublie pas la cassette à bijoux et quand, satisfaite, elle s'abandonne aux mains des autres servantes qui vont l'habiller et la coiffer, je me retire dans ma chambrette.

Je suis désespérée : ma maîtresse a raison. Je n'ai plus ma tête à moi, je suis tout le temps distraite, et mes services, que je me glorifiais de lui rendre avec la plus grande précision, et même avec fierté et joie, en pâtissent de plus en plus.

Ma tête n'est plus à moi, parce que mes pensées, depuis plusieurs semaines, sont accaparées par Badr. Ma maîtresse me demande une robe, et je rêve déjà à la rencontre que

j'aurais le soir, avec Badr. Ma maîtresse s'impatiente, et moi je suis ailleurs, dans les bras de Badr.

Dans les bras de Badr? Je suis plutôt dans un ouragan, un ouragan de joie, de plaisirs, d'inquiétude, même de peur, un tourbillon qui ne cesse ni le jour ni la nuit, et dans lequel la voix de ma maîtresse, les ordres de ma maîtresse me parviennent comme assourdis, comme filtrés par la tornade d'émotions qui me déchire, me ravit et me trouble.

J'aime Badr. Je veux Badr. Je souhaite me réfugier auprès de Badr, vivre avec Badr, me laisser aller sans inquiétude, sans crainte d'être découverte, dans le vertige où me plongent ses lèvres, ses baisers, sa lente et patiente exploration de mon corps.

J'ai vu Badr pour la première fois il y a quelques mois. Il n'est pas eunuque, il ne peut donc pénétrer au harem, mais il est serviteur au Palais, et Osman l'a pris sous son aile. Il lui demande souvent de porter aux dignitaires les messages que ma maîtresse veut leur faire parvenir. Badr n'est jamais très loin du harem. Il m'a dit que ce lieu l'intriguait, d'autant plus que les autres serviteurs du sultan ne cessaient d'en parler en termes coquins. Il s'est donc enhardi à quelques reprises à écarter les rideaux qui séparent nos appartements du reste du Palais pour jeter un coup d'œil aux femmes qui y passaient leur vie. Un jour que je me trouvais dans le Grand Salon, en compagnie de deux ou trois autres servantes, je vis frémir un rideau. Je levai la tête. La première chose que je vis, ce fut une paire d'yeux qui me fixaient avec intensité.

J'en fus toute surprise : depuis que j'étais au harem, les seuls hommes que j'avais vus étaient le sultan, avant sa mort quand il venait retrouver Chagaratt el-Dorr ou une concubine, et les dignitaires que la princesse convoquait dans la grande salle d'audiences où je l'accompagnais. Il

fallait alors que, comme la sultane, je me voile de la tête aux pieds.

Il y avait aussi, bien entendu, les eunuques, sous la houlette d'Osman. Nous devions leur obéir en tout, et ils se montraient souvent brusques et impérieux avec nous. Mais dès qu'ils tournaient le dos, les femmes se moquaient d'eux, les chuchotements se transformaient en rires, les allusions abondaient sur les appendices qu'ils n'avaient plus, sur leurs panses rebondies, sur leurs silhouettes alourdies et efféminées, et sur leurs voix aiguës.

Depuis que j'avais quitté mon village, je n'avais donc jamais vu d'hommes, sauf les dignitaires qui passaient devant nos silhouettes voilées, l'air hautain et le regard lointain. Et je n'avais jamais parlé à un homme, sauf à Osman et aux autres eunuques.

Et voilà qu'un regard fixe, intense, ne me quittait plus. Intimidée, je quittai le Salon, malgré les protestations de mes compagnes qui voulaient continuer à bavarder avec moi.

J'étais intriguée par ce regard. L'ai-je fait inconsciemment ? Toujours est-il que le lendemain, je me suis dit que le Grand Salon était bien confortable, et qu'il me permettait de nouer ou de renouer des liens avec les autres servantes, qui me jalouaient à cause de la faveur que me témoignait Chagaratt el-Dorr.

Je m'y rendis donc. Pendant une heure ou deux, rien ne se produisit. J'étais déçue. À un moment donné, une sorte de prémonition me fit lever la tête : le même rideau venait d'être entrouvert, et les mêmes yeux me dévisageaient de nouveau, avec intensité et une fixité étonnante.

Ce regard ne pouvait mentir : il s'agissait donc bien des yeux d'un homme. Mais quand le rideau s'entrouvrit un peu plus, je constatai que celui qui me regardait avait

une belle barbe. Je ne sais pourquoi, j'en fus soulagée : il ne s'agissait donc pas d'un esclave, ou d'un eunuque que je ne connaissais pas encore.

Les jours suivants, le même manège se répéta : les yeux de l'étranger me fixaient longuement, jusqu'à ce qu'un mouvement de l'extérieur l'amenât à quitter son poste de surveillance. Mais je savais qu'il reviendrait le lendemain ou le surlendemain.

J'étais de plus en plus troublée ; la vision de ces yeux qui ne me quittaient pas m'obsédait. Pendant la journée, je commençai à rêvasser : j'avais vu les yeux de l'étranger, mais je n'avais qu'une vague idée du reste de sa physiologie. Les rares fois où j'avais cru entrevoir son visage, il m'avait semblé qu'il était jeune. Mais je n'en avais pas la certitude.

La curiosité — et, oserais-je le dire?, une vague palpitation au cœur, comme une envie de mieux connaître l'homme qui me dévorait du regard — m'amena, un jour, à me rapprocher nonchalamment de la tenture qui cachait les yeux inquisiteurs. L'homme s'en rendit compte ; il écarta un peu plus le rideau et me sourit.

Je revins les jours suivants dans ce coin du Salon. Quand j'étais accompagnée d'une ou de plusieurs servantes, le rideau restait hermétiquement fermé. Mais si les autres femmes étaient agglutinées ailleurs, il s'entrouvrait un peu, et l'homme me souriait alors en plissant les yeux.

Ce sourire, ces yeux que je voyais maintenant un peu mieux, me faisaient battre le cœur. Je revenais, jour après jour, d'une démarche nonchalante pour ne pas attirer l'attention, dans le même coin du Salon, près du rideau qui m'hypnotisait, surveillant les autres femmes pour m'assurer qu'elles n'avaient rien deviné de mon manège, surveillant surtout les moindres frémissements du tissu,

jusqu'à ce qu'il s'écarte imperceptiblement pour révéler les yeux, le visage, la barbe et le turban de l'homme qui me regardait.

Je commençai à rêver de lui. Je crois que c'est déjà, dès ces premières semaines, que mon service auprès de la princesse s'en trouva affecté. Mais Chagaratt el-Dorr était alors occupée à veiller sur son époux, le sultan Al-Salih, qui était déjà malade, et à recevoir constamment les membres du Conseil et les émirs pour organiser la résistance aux Infidèles qui venaient de s'emparer de Damiette. Elle ne se rendit pas immédiatement compte de mon changement d'attitude.

Un jour que j'étais tout près de la tenture, j'entendis une voix qui murmurait : « Cette nuit, ici, avant la prière de l'aube. » Et le rideau se referma.

Je restai éveillée toute la nuit, me tournant et me retournant dans ma couche. Une heure avant l'appel du muezzin à la prière de l'aube, je quittai la chambrette que je partageais avec une autre servante ; elle grommela dans son sommeil : « Où vas-tu ? » Je lui répondis que j'avais un urgent besoin d'uriner. Elle recommença à ronfler.

Le Grand Salon était vide et silencieux. Je m'approchai de l'endroit où s'entrouvrait le rideau qui occupait dorénavant toutes mes pensées. J'entendis une voix basse qui murmurait : « Merci. Merci d'être venue. Comment t'appelles-tu ? »

Le cœur me battait fort. Je n'osais parler. Au bout de quelques instants, la même voix reprit : « N'aie pas peur. Personne ne circule maintenant dans le Palais. Les gens dorment jusqu'à l'appel à la prière. Comment t'appelles-tu ? »

Je restais silencieuse. La même voix reprit, patiemment : « Je m'appelle Badr. Et toi ? » Je finis par murmurer : « Aïcha. » Il y eut un bref silence. La voix reprit, avec une

sorte de vibration que je perçus, même si Badr — j'osais me dire son nom ! — même si Badr continuait de chuchoter : « Aïcha, la Vivante ! Et tu es bien vivante, Aïcha, quand je te vois assise au Salon, avec tes compagnes. Tu es bien vivante quand tu bouges, et tu es bien vivante quand tu souris. »

Je sentais mon cœur qui battait encore plus fort. Je n'avais jamais entendu quelqu'un, ni homme ni femme, évoquer ainsi mon nom. Et puis, que voulait-il dire quand il disait que j'étais vivante quand je bougeais ?

Je lui dis que je devais partir. Il me demanda alors de revenir deux jours plus tard, à la même heure. Je ne répondis rien et lui tournai le dos.

Dans ma couche, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Il s'appelait Badr. Je me mis à rêvasser : Badr, c'est l'Aube ! Comment un homme pouvait-il être comparé à l'aube ? Tout cela me troublait.

Au harem, je savais que ma vie allait se dérouler tout entière entre ses quatre murs, que j'allais y vieillir, comme tant de mes compagnes, et que j'allais y mourir. Les hommes étaient un sujet permanent de bavardage parmi les concubines et les servantes, mais comme on aurait parlé d'objets lointains ou d'étoiles inaccessibles.

Et voilà qu'un homme avait osé me voir ! Il m'avait choisie, parmi les dizaines d'autres servantes qu'il pouvait sûrement entrevoir, derrière son rideau ! Il m'avait regardée, comme jamais aucun autre homme ne l'avait fait !

Ces pensées me donnaient le vertige. Dans ma couche, j'avais chaud et froid, je me tournais et retournais sans trouver le sommeil. Et puis, il m'invitait à le retrouver. Non, jamais je n'y retournerai ! C'était trop dangereux ! C'était surtout inquiétant ! Au harem, j'étais l'élue de Chagaratt el-Dorr, j'étais heureuse, je risquais, en le retrouvant, de

me mettre dans le pétrin, il fallait me méfier, il fallait être prudente ! C'était décidé, non, je ne le reverrais pas ! Non, j'allais ignorer son invitation !

Deux nuits plus tard, un peu avant la prière de l'aube, je quittai ma couche et me rendis au Grand Salon. Il était là. Badr était là.

Il me remercia encore et me demanda d'écartier un peu mon voile, afin qu'il puisse revoir mes yeux. Je refusai net. Il n'insista pas et me demanda de lui parler de mes responsabilités au harem. Comme je restais silencieuse, il me dit qu'il était serviteur au Palais ; il ajouta : « Tu as bien compris que je ne suis pas eunuque, puisque je ne peux entrer au harem. » Il m'expliqua en quelques mots en quoi consistait son service.

Je ne l'entendais pas, mes oreilles bourdonnaient, et plus les minutes passaient, plus je craignais de voir apparaître une servante, victime d'insomnie, ou, pire encore, un eunuque. Je tournais le dos pour m'en retourner dans ma chambrette quand je l'entendis murmurer, d'une voix pressante : « Tu reviendras, n'est-ce pas, Aïcha ? Je t'attendrai dans trois jours. »

Trois jours, ou plutôt trois nuits plus tard, j'étais fidèle au poste, derrière le rideau qui allait s'entrouvrir et me dévoiler encore une fois le visage de Badr, ce visage de l'aube qui m'avait tant hanté depuis notre dernière rencontre. Il était là. Il me souriait. Il me regardait avec des yeux que je trouvais beaux, ourlés de longs cils ; il me fixait comme d'habitude, mais avec une sorte de... je ne sais trop, peut-être d'admiration, avec une flamme dans le regard qui m'amollissait.

Il me redemanda d'enlever mon voile. Je refusai encore une fois, puis l'écartai un tout petit peu. Pressée de questions, je l'informai de mes responsabilités spéciales auprès

de Chagaratt el-Dorr. Il ne semblait pas s'en étonner outre mesure. Il me dit que son maître, Osman, ne tarissait pas d'éloges sur notre maîtresse et qu'il avait mentionné en passant les services que lui rendait une de ses servantes à laquelle elle était particulièrement attachée.

J'entrevis, à travers un moucharabieh à l'autre bout du Salon, l'horizon qui était moins noir. L'aube approchait. Je quittai Badr, qui me dit en souriant qu'il allait se préparer à la prière dont il portait le nom, la prière de l'aube. Puis il me donna un autre rendez-vous.

J'étais fidèle, comme les autres fois, à notre rencontre. Je tremblais de plus en plus, car je craignais d'être découverte, à force de jouer avec le feu. Les servantes du harem ne devaient jamais le quitter, ne devaient contacter personne en dehors de son enceinte, et voilà que, non seulement je rencontrais quelqu'un de l'extérieur, mais je rencontrais un homme!

Nos conversations étaient brèves. C'était surtout Badr qui parlait. Il me demandait d'enlever mon voile, je l'écartais un peu, et il me disait que j'étais plus belle que l'aurore... De fois en fois, je me rendis compte que, sans trop le vouloir, j'abaissais de plus en plus mon voile. Il pouvait maintenant entrevoir mes joues, et peut-être même mes lèvres!

Au bout de trois semaines, nous nous étions rencontrés six ou sept fois. Une nuit, Badr m'affirma, sans préambule : « Aïcha, nos rencontres ne peuvent se poursuivre comme cela. Tu me l'as dit à quelques reprises et tu as raison : cela devient trop dangereux. Les quelques minutes que nous vivons ici ne se passeront pas indéfiniment sans incident. »

Il s'arrêta un moment, puis ajouta, d'une voix pressante : « J'ai trouvé une solution. Il y a ici, dans le corridor derrière nous, une chambrette de serviteur, qui est vide

pour le moment. L'intendant du Palais est bien trop occupé avec ces bruits de guerre avec les Infidèles pour engager un nouveau serviteur ou acheter un esclave. Or, je sais comment entrer dans cette chambre. Il suffirait que tu franchisses ce rideau, je t'y conduirais, cette chambre est derrière nous, dans un corridor que nous rejoindrions en quelques pas. Et là, nous serions plus à l'aise : je te raconterais plus en détail mes responsabilités, et tu pourrais me parler des tiennes. »

Je suffoquais. L'air me manquait. Jamais je n'avais ni rêvé ni imaginé qu'on me proposerait de quitter le harem. Jamais je n'avais rêvé ni imaginé qu'on m'inviterait à le faire en catimini, seule avec un homme. Je crus que j'allais tomber, je tournai le dos et quittai Badr. J'avais juste eu le temps d'entendre son invitation à une prochaine rencontre, une semaine plus tard.

Cette semaine fut terrible. Je vivais une véritable tempête sous mon crâne et dans mon cœur.

Cette invitation était folle ! Ce Badr était fou ! M'inviter à quitter le harem, seule, au milieu de la nuit, pour rejoindre un homme ! M'isoler avec un homme ! Ne connaissait-il donc pas les règles de notre Loi ?

Et puis, que ferions-nous, seuls, dans cette chambrette ? Il ne cesse de me répéter qu'il veut en savoir plus sur mes tâches, les services que je rends. Je lui ai déjà mentionné que je suis la proche servante de notre maîtresse. Que veut-il savoir de plus ? Comment je la coiffe ? Comment je l'aide à choisir ses robes et ses onguents ?

Non, il est décidément fou, ce Badr, et je n'accepterai jamais de le suivre sur les voies tortueuses où il veut m'entraîner.

Les voies tortueuses ? Pourquoi donc ces mots me viennent-ils à l'esprit ? Est-ce que je crains qu'il ait d'autres

intentions que celle de favoriser une rencontre pendant laquelle nous pourrions bavarder à l'aise ?

Bavarder à l'aise, seule, avec un homme, un étranger ? C'était impossible. Je ne bavarde à l'aise qu'avec quelques compagnes du harem. Sont-elles mes amies ? L'une ou l'autre, peut-être, à qui je fais particulièrement confiance...

Si je bavardais à l'aise avec ce Badr, pourrait-il devenir mon ami ? Non, c'est inconcevable. Décidément, il n'a pas toute sa raison... Je refuserai net.

Je revois alors le visage de Badr, les yeux de Badr, son sourire qui l'éclaire, même au milieu de la nuit, même à la lointaine lueur d'une torche fichée dans le mur du corridor où il se tient. Au fond, nous pourrions peut-être tout simplement bavarder, et il a bien raison de dire que nous serions plus à l'aise si nous étions isolés.

Non, vraiment, je ne risque rien. Il m'a dit que cette chambre est toute proche. Nous y serions en quelques pas. Je pourrais mieux le voir. Je sais que... je sais qu'il est beau, mais je ne l'ai jamais vraiment vu. Est-il grand ? Est-il mince ?

Sa voix est douce et ses yeux brillent. Mais, pour le reste...

À ce moment de mes rêveries, je me morigène : « Aïcha, tu es folle. Tu te rends compte de ce que tu penses ? Même si tu ne risquais vraiment rien, accepterais-tu de t'isoler avec un homme ? Et puis, tu sais qu'il insisterait pour que tu enlèves ton voile. Le ferais-tu ? Allons, ma pauvre Aïcha, tu perds la raison. Sois sérieuse, sois responsable... » Et je décide alors de dire non, de refuser de le voir, sauf, quelquefois, la nuit, derrière un rideau.

Mais, au moment où je prends cette décision, mon cœur se serre, je revois les yeux de Badr...

Quand je le rencontrai de nouveau, je lui annonçai que je refusais de quitter le harem, même pour me rendre quelques pas plus loin. Il ne se fâcha pas, mais me répéta encore que je ne risquais rien, et qu'il voulait mieux me connaître, qu'il me parlerait du Caire, cette belle ville que je n'avais jamais vraiment bien visitée, que j'avais juste parcourue derrière le palanquin de Chagaratt el-Dorr, dans les rares sorties de ma maîtresse dans la capitale...

Je savais, en retournant dans ma chambrette, que les prochains jours allaient être, pour moi, comme les précédents, un abîme de doute et d'hésitation.

Les événements allaient en décider autrement. Plus la nuit de notre nouvelle rencontre approchait, et plus je me sentais malheureuse, déchirée, craignant de dire encore une fois non à l'homme qui, dorénavant, m'obsédait, mais surtout, hésitant à lui dire oui...

La veille de notre rencontre, une grande nouvelle agita tout le harem. Le sultan Al-Salih avait décidé d'aller à Mansourah pour diriger les opérations militaires contre les Francs qui occupaient Damiette. Il avait aussi décidé que son épouse, Chagaratt el-Dorr, allait l'accompagner.

Ma maîtresse convoqua Osman pour lui donner ses instructions. Le Palais du sultan à Mansourah était beaucoup plus petit que le Palais de la Citadelle, elle n'aurait donc besoin que de deux ou trois servantes, dont je ferais partie. Osman voyagerait aussi avec nous, accompagné de quelques serviteurs et eunuques. Les concubines resteraient au Caire.

Quand j'appris cette décision, je poussai un soupir de soulagement. Je n'allais pas... je ne devrais pas... je n'aurais pas à dire non encore une fois à Badr.

Et puis, mon cœur se serra : je n'allais plus le revoir, peut-être pour longtemps, peut-être même pour toujours.

Serait-il à Mansourah ? Resterait-il au Caire ? Et s'il restait au Caire, allait-il revenir, le soir, écarter le rideau, voir mes compagnes, voir les concubines ? Serait-il attiré par l'une d'entre elles ? La trouverait-il aussi belle que moi ? L'inviterait-il dans une chambrette isolée pour mieux la connaître ?

Ces pensées me faisaient trembler, je voulais pleurer, je voulais m'isoler, mais ma maîtresse me houspillait pour que je lui prépare les parures qu'elle prendrait avec elle, ainsi que les robes, les diadèmes, les bijoux, les onguents, les ceintures, les voiles, les babouches...

Ce fut un tourbillon. Quand, le lendemain, la caravane quitta le Palais de la Citadelle, traversa Le Caire, franchit Bab el Nasr, la Porte de la Victoire, avant d'arriver sur les berges du Nil où attendait une cange, j'étais engoncée dans une robe qui me couvrait totalement, assise dans un palanquin avec trois autres servantes. J'étais tellement brisée de fatigue que mes tourments des jours passés se diluaient dans une vague rêverie, une espèce de nuage d'où n'émergeaient que quelques images, et surtout celle de Badr, de son visage, de ses yeux, de sa barbe, de son sourire...

Nous nous installâmes dans le Palais du sultan à Mansourah. Ma maîtresse était plus occupée que jamais, mes tâches étaient minimes, je m'ennuyais dans le petit harem que nous occupions, je pensais tout le temps à Badr.

J'avais appris qu'il était à Mansourah. Osman, en effet, lui avait demandé de l'accompagner. Un jour, je le vis qui déambulait dans la rue, juste en face du Palais. Levait-il les yeux vers notre moucharabieh, ou avais-je rêvé cela ?

Je restais dorénavant de longues heures derrière le moucharabieh, à épier la rue. Quand je voyais Badr, mon cœur battait. J'admirais sa taille élancée. J'entrevois à

peine sa barbe, qu'il recouvrait avec le pan de son turban. Mais je croyais voir ses yeux briller, chaque fois qu'il regardait le Palais.

Le sultan Al-Salih mourut sur ces entrefaites, et, après quelques semaines, son fils, le sultan Touran Chah, arriva au Caire pour occuper le trône de son père. Il vint ensuite à Mansourah. Ma maîtresse se trouva soudainement reléguée au harem. Quelques semaines plus tard, furieuse de la haine et du mépris que lui témoignait le nouveau sultan, elle décida de retourner au Caire.

La semaine que durèrent les préparatifs de départ fut terrible pour moi. Je savais qu'au Caire j'allais retrouver le rideau fatidique et, derrière le rideau, la voix si douce, si tentante et en même temps porteuse de tant de dangers, la voix de Badr.

La tempête reprit dans mon cœur : je devais lui dire non, n'est-ce pas ? Je me doutais bien qu'il allait insister, je savais qu'il ne se contenterait pas tout bonnement de me demander ce que je faisais au harem. Les servantes et les concubines étaient intarissables sur les hommes, leurs désirs, leurs exigences, leur duplicité... Jadis, j'écoutais tout cela avec un vague intérêt mêlé d'amusement. Aujourd'hui, je m'en rappelais avec inquiétude.

En arrivant au Palais de la Citadelle, j'avais décidé de dire non à l'invitation de Badr. Un bref moment m'a effleurée l'idée que je pourrais ne pas m'approcher du rideau, ne pas m'approcher de lui, mais je ne m'y arrêtai pas longtemps.

Je ne me trompais pas sur ses intentions. Dès qu'il put me parler, derrière le rideau, il m'assura qu'il avait entrevu une belle lumière derrière les lattes du moucharabieh derrière lequel je me cachais, à Mansourah, et qu'il avait

compris qu'elle venait de mes yeux. Je frémis. Il m'invita à le suivre dans la chambrette isolée. Je dis non.

Trois jours plus tard, il m'invita de nouveau. Je dis non encore. La troisième fois, je dis oui.

Il me fixa donc rendez-vous pour trois jours tard, en me priant d'arriver un peu plus tôt que d'habitude, « afin de nous donner le temps de bavarder », et d'apporter avec moi un ample voile noir, afin de m'en couvrir complètement.

J'étais fidèle au rendez-vous. Je franchis le rideau, le cœur battant. C'était la première fois que je quittais le harem sans accompagner ma maîtresse et sans l'autorisation de quiconque. Je compris alors que ce que je faisais était de la folie pure.

J'allais faire demi-tour quand Badr me murmura de rester tout près derrière lui et, pour ne pas trébucher dans le noir, de le tenir par la ceinture. Nous fîmes quelques pas, il tourna comme il me l'avait dit dans un corridor étroit, qui me sembla encore plus obscur que le reste du Palais, et nous entrâmes bientôt dans une chambrette plus petite encore que celle que j'occupais au harem.

Badr alluma une chandelle dans le coin le plus reculé de la pièce. Il la cacha derrière un petit paravent, afin d'adoucir encore plus sa lumière. Une vague clarté suffisait à peine à repousser les pans d'ombre dans lesquels la pièce était plongée.

Je vis cependant qu'il y avait sur le sol un beau tapis recouvert de coussins. Je compris que Badr avait dû les mettre là. Il m'invita à m'asseoir. Je le fis, le plus loin possible de lui. Il me demanda d'enlever mon voile, je refusai, mais acceptai de l'écarter un peu.

C'était la première fois que je le voyais de près. Ses traits réguliers, qu'encadrait une belle barbe bien taillée, me semblaient d'une sublime harmonie. Et surtout son

regard, maintenant qu'il était près de moi, me paraissait encore plus séduisant, plus beau que quand je le voyais derrière le moucharabieh ou à travers les plis du rideau.

Il me parlait depuis quelques minutes déjà, et je n'entendais guère ce qu'il me disait. Il dut se rendre compte de ma distraction, car il se tut soudain, approcha doucement sa main de mon visage, écarta mon voile et me caressa la joue.

Je tressaillis, une espèce de commotion m'arqua le dos et, d'un coup, une grande panique s'empara de moi. Je me redressai, m'entourai de mon ample voile noir et ouvris la porte de la pièce. Badr, rapide comme l'éclair, était derrière moi. Il me souffla : « Surtout, pas de bruit. Je te ramène au harem. »

Une semaine plus tard, après deux autres rencontres derrière le rideau, j'étais de nouveau dans la chambrette, avec Badr. Il alluma une chandelle qui répandait une douce lumière ambrée. Il me parla encore de son travail comme bras droit d'Osman. Il lui servait de messenger, et lui rapportait tout ce qu'on disait au Caire sur le sultan, sur Chagaratt el-Dorr et sur les intrigues du Palais.

Je me rendis compte qu'il s'était rapproché de moi, doucement, tout en me parlant. Il était maintenant à mes côtés. Il me murmura : « Je sais que tu es la servante préférée de la princesse, je sais que tu l'habilles et la déshabilles, que tu la coiffes et que tu es souvent sa confidente. Et moi, j'envie la princesse, je l'envie parce qu'elle a la chance, l'extraordinaire chance, l'extraordinaire bonheur de t'avoir tout le temps près d'elle, tout près d'elle. »

Il avait chuchoté ces derniers mots. Il était maintenant près de moi, tout près de moi. Doucement, il écarta mon voile, qu'il fit glisser sur mes cheveux, découvrant ainsi tout mon visage.

Il le prit entre ses mains, l'approcha du sien. Je me dis que je devais me lever et partir comme la dernière fois, mais j'étais tout amollie, incapable de bouger ; son souffle me chauffait le visage ; des vagues de plus en plus fortes déferlaient en moi, me secouaient tout le corps.

Il posa ses lèvres sur les miennes. J'avais fermé les yeux. Je sentis comme une douceur brûlante sur ma bouche. Et comme il me couchait doucement sur les coussins, des spasmes me raidissaient tout le corps, allumaient des feux dans ma poitrine, dans mon ventre, des feux comme je n'en avais jamais encore ressentis.

Il enleva doucement mes habits et, chaque fois que, dans un sursaut inconscient, j'essayais de me lever, il reprenait mes lèvres entre les siennes, les palpait doucement, et le feu qui irradiait partout dans mon corps brûlait de plus belle.

Je sentis ses mains quand il commença à me caresser les seins, à palper doucement mes mamelons. Je me dis qu'elles étaient bien douces, ses mains, avant de me rendre compte qu'il avait quitté ma bouche, que sa tête reposait sur ma poitrine, et que c'étaient ses lèvres qui me caressaient le corps, qui glissaient lentement vers mon ventre, vers le foyer qui, plus bas, m'incendiait.

Je gémissais et j'entendais le souffle rauque de Badr qui s'accélérait. Il était maintenant couché sur moi. Un bref moment, je me dis : « Comment peut-il être si léger ? » Je n'eus pas le temps de méditer sur cette question, car une atroce douleur me transperça les reins. Je lançai un cri aigu.

Badr mit sa main sur ma bouche, en me soufflant : « Doucement, il ne faut pas qu'ils nous entendent. » Il enfouit sa tête dans mon cou et j'entendis son souffle qui reprenait de plus belle, qui devenait saccadé, jusqu'à ce

qu'un long gémissement l'interrompe. Il s'abattit alors complètement sur mon corps et je le trouvai bien plus lourd que je ne l'avais senti plus tôt.

J'étais désespérée. La douleur dans mon bas-ventre s'atténuait lentement. Badr restait silencieux, la barbe sur mes seins, les cheveux contre ma joue. Sa respiration était maintenant lente et régulière ; je crus un moment qu'il allait s'endormir lorsque je le sentis soudain frémir. Il redevint léger, leva la tête, me sourit et recommença à bouger sur moi.

Je ne comprenais pas, mais je n'eus guère le temps de m'attarder à ce qu'il voulait : une sorte de tension naissait entre mes cuisses, grandissait, devenait lancinante, je recommençai à gémir et, tout d'un coup, une vague énorme me souleva, une vague déferlante, qui me fit littéralement vibrer, une vague de plaisir aigu et inconnu.

Badr avait de nouveau interrompu mon cri avec sa main sur ma bouche. Après quelques instants, il me murmura à l'oreille : « Il faut maintenant partir. L'aube n'est plus lointaine et les gens vont se réveiller pour la prière. »

Je me soulevai sur les coussins. Quand je le vis qui regardait en souriant mes seins nus, je me dépêchai d'enfiler rapidement ma robe et de m'entourer complètement de mon voile noir.

De retour dans ma chambre, je restai éveillée dans ma couche, incapable de m'endormir, incapable de calmer les battements de mon cœur et, surtout, incapable de comprendre, malgré mes inquiétudes, l'euphorie qui me submergeait quand je me rappelais les baisers de Badr sur mes lèvres, sur mes seins et sur mon ventre, et la pointe aiguë du plaisir qui m'avait soulevée lorsqu'il avait repris sa cadence sur mon corps.

Quand je me levai enfin, le soleil était déjà haut. Je m'apprêtais à ranger la robe que j'avais portée la nuit, lorsque je me rendis compte d'une grande tache sombre qui la souillait. Je m'approchai de la lumière d'une lucarne : c'était du sang. Je me souvins que, quand Badr me l'avait enlevée, elle était restée sous moi.

Je me rappelai alors la douleur fulgurante qui m'avait poignardé le ventre. Je compris : cette douleur, c'était une blessure. Une blessure de mon moi le plus profond.

Je devais laver ma robe, avant que mes compagnes ne remarquent la tache de sang.

DEPUIS QUE les émirs mamelouks et les membres du Grand Conseil ont remis le pouvoir suprême à Chagaratt el-Dorr, ma maîtresse ne tient pas en place.

Il lui faut tout d'abord se préparer pour la grande cérémonie de l'élévation au trône. Le harem tout entier est en pleine effervescence. Les servantes travaillent d'arrache-pied pour coudre la robe du couronnement. Elle ne cesse de donner des ordres, tout en se renseignant continuellement sur la situation autour de Damiette, où nos ennemis tiennent encore quelques places.

Ce matin, elle m'a demandé de convoquer les émirs Aybak et Baybars ; je soupçonne qu'elle veut les interroger sur les sentiments de la population du Caire et du pays tout entier quant à l'accession d'une femme au trône. En effet, des rumeurs sont parvenues au Palais, faisant part de la stupéfaction de la population qui, selon certains, rejetait cette entorse inouïe aux plus anciennes traditions.

Je ne savais pas où se trouvaient les deux émirs mamelouks. J'appelai Badr, pour lui demander de partir à leur recherche et de les convoquer au Palais.

Chaque fois que je vois Badr, je le regarde avec... comment dire ? une sorte de tendresse.

Je n'oublierai jamais la première fois que je l'ai vu. Il avait sept ou huit ans. Je me promenais dans les rues

du Vieux-Caire quand j'ai senti que l'on me tirait par la manche. Je baissai les yeux et fus frappé par d'immenses yeux noirs qui me fixaient.

Il était émacié, habillé de vieilles guenilles, les joues creusées, les yeux cernés. Il me demandait en geignant une obole; je compris que cet enfant mourait de faim. Je l'entraînai vers une échoppe qui vendait des beignets au miel lorsque je vis un homme, manifestement son père, qui sortait d'une ruelle en vociférant et en insultant l'enfant. Il s'apprêtait à le frapper lorsque j'arrêtai son geste.

Lorsqu'il vit mes habits et mon turban, il se calma vite et me demanda, d'une voix obséquieuse, d'excuser l'impertinence de son fils, « qui avait osé déranger Votre Seigneurie ».

Je lui posai quelques questions. Il avait une nombreuse famille, qu'il n'arrivait manifestement pas à nourrir. J'eus soudain une inspiration : je tirai une bourse de ma ceinture et la lui remis : « Quant à ton fils, je l'emmènerai avec moi, je m'occuperai de son éducation, et il ne sera plus une charge pour toi. »

L'homme, soupesant la bourse, accepta sans hésiter, sans même se soucier de consulter la mère de l'enfant. Je pris Badr par la main et l'emmenai au Palais.

Dès les premières semaines, je pris soin de lui. Il mangeait sans arrêt, reprenait des forces, revenait à la vie. Le Palais le fascinait. Il trottinait derrière moi pour en visiter le moindre recoin.

Il était intelligent et vif d'esprit. Il me posait mille questions, s'exclamait devant les arabesques qui festonnaient les murs. J'engageai un vieux cheikh pour lui enseigner les rudiments de la lecture, et il se mit bientôt à ânonner le Livre saint.

Je m'attachais tous les jours un peu plus à lui, et l'enfant, qui avait vite compris que je l'avais arraché à une misère crasse, me témoignait une confiance aveugle.

Je l'aimais comme un père, et ce sentiment nouveau, que j'avais refoulé dans le passé, m'émerveillait.

Je devais décider s'il resterait au Palais en tant que serviteur ou en tant qu'eunuque. D'habitude, quand on nous amène un garçon, je me demande si j'ai besoin d'un eunuque au harem ; sinon, je le remets à l'intendant, pour qu'il le forme au service.

Avec Badr, j'hésitai longuement. Je savais que, si je le faisais castrer, il me serait fort utile au harem. Mais, poussé par d'obscures raisons, je décidai qu'il ferait partie des serviteurs du sultan.

Je le vis grandir et s'épanouir. Il devint bien vite un adolescent vif et curieux, puis un beau jeune homme. Je l'attachai à mon service personnel.

Il ne pouvait certes pas pénétrer dans le harem, mais il m'était fort utile pour transmettre des messages, se renseigner au Palais ou en ville sur quelque chose que me demandait Chagaratt el-Dorr, quand je n'avais pas le temps de le faire moi-même.

Il m'avait posé des questions sur les femmes du harem. Je lui dis que certaines d'entre elles étaient fort belles. Il n'insista pas, car il savait que j'étais tenu à la discrétion.

Je rêvassais quelquefois : Badr aurait pu être mon fils ; j'aurais pu être son père. J'aurais pu alors lui témoigner plus clairement, plus ouvertement, la tendresse que j'éprouvais pour lui.

Puis, je me secouais. Badr n'était pas mon enfant. Je n'avais pas d'enfant.

Je n'avais pas d'enfant parce que j'étais eunuque.

J'étais eunuque depuis si longtemps ! De fait, je n'ai que de vagues souvenirs de mon enfance, quand j'étais encore un gamin qui galopait avec d'autres enfants de mon village d'Anatolie, tout près de la Syrie. Je parlais déjà l'arabe, que j'avais appris avec les enfants d'un village voisin, de l'autre côté de la frontière. Mon père et ma mère me parlaient en un patois turc mâtiné de grec.

J'avais huit ans quand je fus enlevé par un voisin, un soir que je lambinais dans les bois autour du village. Il me bâillonna et m'entraîna dans le noir pendant plusieurs heures. Il me remit à un homme que je ne connaissais pas, au visage fermé et dur.

Je voyageai avec lui pendant de longues semaines, jusqu'à ce qu'on arrive dans une grande ville. J'étais terrorisé et je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait.

L'homme qui me traînait avec lui me remit à un homme grand, gros et voûté. Je devais apprendre par la suite qu'il s'appelait Ahmad, et que c'était le Grand Eunuque du sultan Al-Kamil. La ville dont nous venions de franchir les portes était Le Caire.

Ahmad m'entraîna au Palais. J'y retrouvai trois jeunes garçons de mon âge. Nous mangions ensemble, nous dormions ensemble, mais deux d'entre eux étaient noirs et je ne comprenais pas un mot de leurs conversations. Le troisième me dit qu'il venait du Yémen. J'ignorais où se trouvait cette contrée.

Le garçon du Yémen se demandait, comme moi, pourquoi on nous gardait au Palais, où nous étions désœuvrés. Un jour, Ahmad entraîna ailleurs un des deux garçons noirs, ce qui nous surprit, car nous étions toujours ensemble.

Deux jours plus tard, Ahmad revint et, sans préambule, nous annonça que notre compagnon était mort.

Nous n'eûmes pas le temps d'être surpris ou de poser des questions, car il entraîna déjà le second Noir.

L'absence d'Ahmad fut, cette fois-ci, beaucoup plus longue. Enfin, près d'une semaine plus tard, il était de retour et nous annonça que l'autre garçon était malade et qu'il se reposait.

Puis il me prit par la main et m'entraîna dans une aile du Palais que je ne connaissais pas encore. Il me fit entrer dans une petite pièce où un homme se tenait devant une table recouverte d'instruments qui luisaient à la lumière de plusieurs chandelles. Il portait une sorte de turban que je n'avais encore jamais vu.

L'homme me palpa longuement, et je l'entendis qui discutait avec Ahmad. Je commençais à m'inquiéter. Que signifiait tout cela? Je tendis l'oreille et je crus comprendre que l'homme demandait à Ahmad s'il fallait que ce soit « complet » ou « partiel ».

Ils discutèrent de nouveau longuement. Ahmad trancha : « Ce sera complet. Nous en avons besoin au harem. »

L'homme approuva de la tête. Il battit des mains. Je vis entrer dans la pièce deux serviteurs qui s'emparèrent de moi et me déposèrent sur la table, devant lui. Je pressentais déjà quelque chose de terrible et je me mis à gigoter et à crier.

Les deux serviteurs me dépouillèrent rapidement de mes vêtements. Ils me tirèrent les mains par-dessus la tête, les serrèrent dans une sangle qu'ils accrochèrent à un coin éloigné de la table. Je ne pouvais donc plus les bouger.

Puis l'un des serviteurs, le plus fort des deux, s'empara de mes pieds qu'il écarta brutalement. Je me mis à hurler, le complice d'Ahmad donna un ordre bref et le second serviteur m'appliqua un bâillon sur la bouche.

Je vis l'homme au turban curieux prendre un couteau dont la lame luisait. Il se pencha sur moi. Une douleur terrible, insupportable, me déchira les entrailles. Malgré l'homme qui me tenait les jambes, je tressaillais de tout mon corps sous l'effet d'une sanglante brûlure dans mon bas-ventre.

Je m'évanouis. Je repris conscience quelques instants plus tard, sous l'effet d'une douleur encore plus forte, s'il se pouvait. L'homme au turban appliquait sur mon bas-ventre un linge qui y allumait un incendie. Il prit alors une espèce de tube mince, se pencha de nouveau vers moi et, là aussi, une douleur fulgurante me fit m'évanouir de nouveau.

Je repris mes esprits quelques heures plus tard. L'homme au turban était encore là. Il changeait, à intervalles réguliers, le linge que j'avais sur le bas-ventre, et qu'il retirait chaque fois tout rougi de sang.

On me transporta ensuite dans une autre pièce, on me coucha sur un divan et on me ligota de nouveau les mains. Il ne fallait surtout pas que je touche ma blessure.

Chaque fois que j'assiste à l'émasculatation des garçons qu'on m'amène de temps en temps au Palais, je me souviens de cette journée terrible. L'homme au turban m'avait tranché au couteau tous mes organes génitaux, et non seulement mon pénis. C'était la condition nécessaire pour que je puisse servir au harem.

Il avait cicatrisé ma blessure en appliquant dessus un onguent végétal, qui comprenait notamment du piment rouge pilé. Puis il avait inséré, dans le trou béant qu'il avait creusé au milieu de mon corps, une sorte de tube pour me permettre d'uriner.

Je ne sais s'il a eu la main malheureuse mais, depuis ce jour-là, je ne peux contrôler pleinement mes urines, et je dois régulièrement changer mes habits humides.

Une semaine après l'opération, on me libéra enfin les mains et Ahmad vint m'annoncer, tout souriant, que j'étais maintenant digne de servir dans le harem du sultan. « Tu m'as semblé un garçon intelligent, me dit-il, et c'est pourquoi j'ai décidé qu'on t'émasculerait complètement. Vois-tu, si l'on ne t'avait coupé que le pénis et laissé la bourse, tu n'aurais occupé, dans le harem, que des fonctions subalternes, aux cuisines par exemple. Mais, dorénavant, tu peux aspirer aux plus grands honneurs, surtout si tu sers fidèlement le sultan, que tu surveilles attentivement les femmes, et que tu t'assures de leur sécurité. »

Il se tut un instant, puis reprit : « Mais tout cela n'est pas pour demain. Il faut, tout d'abord, que tu sois formé. »

Je passai les quelques années suivantes à maîtriser la lecture et l'écriture et, surtout, à suivre Ahmad partout dans le harem, pour me familiariser avec les moindres détails de mes futures responsabilités.

Je vis comment Ahmad savait, quand il le fallait, se montrer ferme avec les femmes, qu'elles soient servantes, concubines ou épouses du sultan. Je le vis conduire régulièrement, pendant les jours de la semaine, l'une ou l'autre de ses quatre épouses jusqu'à la couche du sultan puis, dans la nuit du jeudi au vendredi, l'une de ses multiples concubines, comme le permet notre Loi.

Le choix de la concubine était une tâche délicate. Quelquefois, le sultan lui-même avait remarqué une femme au moment où il se trouvait au harem, et il demandait à Ahmad de la lui amener. Mais, le plus souvent, le sultan, fatigué ou préoccupé par les affaires du pays, comptait

sur le Grand Eunuque pour lui choisir une compagne pour la nuit.

Ahmad savait donc que ce choix était important pour lui assurer les bonnes grâces du maître du pays. Si la semaine du sultan avait été difficile, il choisissait une concubine expérimentée, qui saurait reposer et reconforter son maître. Si, au contraire, le sultan était d'humeur joyeuse, Ahmad portait son choix sur une femme plus jeune, souvent nouvellement arrivée au Palais, afin que le sultan puisse batifoler avec elle et l'initier aux subtilités de l'amour.

Le choix de la compagne du sultan pour la nuit, qu'elle soit une épouse ou une concubine, entraînait une grande tension au harem. L'élue était toujours critiquée par les autres femmes : elle était trop grosse ou trop maigre, rusée ou naïve, ignorante ou pédante. Et, le lendemain, quand elle quittait l'appartement du sultan, un murmure de moqueries et d'allusions perfides la suivait pendant toute la journée.

Les femmes n'osaient certes pas s'exprimer quand Ahmad, ou d'autres eunuques, étaient présents. Je captais cependant des bribes de leurs conversations, surtout quand j'étais encore un enfant ou un jeune adolescent.

Mais quand elles étaient seules ou se croyaient loin des oreilles indiscrètes, elles ne cessaient de bavarder, de l'aspect de l'une, de la fourberie de l'autre, des exploits du sultan, de la laideur des eunuques. Comme elles n'avaient rien à faire — elles ne cuisinaient même pas, car les esclaves le faisaient pour tout le harem —, elles s'ennuyaient à longueur de journée et leurs bavardages étaient leur seul exutoire.

J'apprenais beaucoup avec Ahmad. C'est lui qui m'a permis de maîtriser l'art de mener cet univers qu'est un

harem. J'enregistrais chaque geste qu'il faisait, chaque initiative qu'il prenait, chaque parole qu'il prononçait.

Entre-temps, je grandissais. J'étais maintenant un adolescent, et c'est alors que j'ai commencé à changer d'apparence et que j'ai acquis cette silhouette, cette apparence difforme qui me révulse encore quand mon regard tombe par hasard sur un miroir.

Les autres eunuques m'avaient pourtant averti : ma castration allait avoir des conséquences sur mon aspect. Mais je ne prêtais qu'une oreille distraite à leurs propos tant que j'étais encore jeune et svelte.

Et puis, un jour, j'ai commencé à constater que mes bras et mes jambes s'allongeaient indûment, tandis que mon dos se voûtait. Je prenais du poids, mon ventre s'arrondissait sans cesse, j'avais des seins qui retombaient sur mon ventre et, quand je me déshabillais, je m'effrayais de toutes les chairs flasques qui m'enrobaient de partout.

Mais c'est surtout ma voix qui me hérissait. Tant que j'étais au harem, entouré des femmes et des eunuques, je l'oubliais. Toutefois, il suffisait que je sorte du harem pour me rendre ailleurs dans le Palais ou en ville, que je croise un serviteur ou un passant et que je lui pose une question pour que leurs mines dégoûtées, leur regard dédaigneux, la brièveté de leurs réponses et la rapidité avec laquelle ils me quittaient me rappellent mon triste sort : ma voix était haut perchée, fausse, une voix de crécelle. J'avais des habits d'homme et une voix de femme qui me désignait à la vindicte publique dès que j'osais ouvrir la bouche.

Et même quand je n'avais pas encore ouvert la bouche, ceux qui me croisaient ne tardaient pas à détourner les yeux : j'étais imberbe, et un mince duvet, un duvet d'enfant, ombrait à peine mes grosses lèvres. C'est pourquoi

j'ai vite pris l'habitude de me couvrir le visage d'un pan de turban quand je me rendais en ville.

C'est à la fin de mon adolescence que les Francs ont envahi notre pays pour la première fois et que j'ai accompagné Ahmad et la cour du sultan Al-Kamil à Damiette. C'est là que j'ai assisté à cette rencontre étonnante entre le sultan et cet Infidèle, Francesco d'Assise, qui avait osé argumenter avec notre maître sur les mérites comparés de notre foi et de ses croyances impies.

Quand nous avons réussi à vaincre les Francs et que nous sommes revenus au Caire, Ahmad a commencé à me donner de nouvelles responsabilités au harem.

Un jour, il m'a consulté sur la concubine qu'il voulait choisir pour passer la nuit avec le sultan : « À ton avis, est-elle belle ? Te semble-t-elle voluptueuse ? » J'ai été fier de cette confiance qu'il me témoignait.

Il avait probablement remarqué à quel point les femmes du harem me troublaient. Elles nous méprisaient et nous haïssaient, mais comme nous étions inoffensifs, elles ne prenaient aucune précaution devant nous.

Elles sortaient, le matin, à moitié nues de leurs chambrettes. Quand il faisait chaud, elles se prélassaient en petite tenue et se vautreient dans des poses aguichantes sur les canapés et les sofas.

Je dévorais des yeux leurs croupes, leurs seins. J'admirais leurs yeux, leurs cheveux. Je m'excitais devant les lèvres pulpeuses d'une telle, la hanche d'une autre.

Je m'excitais, mais, hélas ! mon corps amoindri ne pouvait rien manifester ni de mes émotions, ni de mes élans.

Un jour — je devais avoir quinze ans — que je dévorais des yeux une concubine aux seins rebondis, un eunuque, plus âgé que moi de quelques années, m'apostropha : « Elle

est belle, hein ? Tes yeux, mon ami, sont exorbités et tu risques de t'évanouir ! »

Puis il se tut quelques instants, m'attira dans un coin et me chuchota : « Sais-tu que tu peux calmer ton excitation ? » et, devant mon silence et mon regard étonné, il se décida : « Viens », me dit-il.

Il m'entraîna dans sa chambrette et tira d'un coffre un objet que je pris tout d'abord pour un court bâton effilé, à l'extrémité arrondie. Il l'enduisit d'huile, se déshabilla, se plia en deux et me dit : « Enfonce-le dans le bas de mon dos. »

J'hésitais, il insista. Je fis ce qu'il me demandait et, suivant ses instructions, je tirai et enfonçai régulièrement le bâton. Au bout de quelques instants, il commença à gémir, puis lança un grand cri et me demanda de m'arrêter.

Il insista ensuite pour que je me déshabille. Il enfonça le bâton entre mes reins et commença un mouvement de va-et-vient.

Je sentis monter en moi des sensations que je n'avais encore jamais ressenties, une espèce de vague qui grandissait dans mon bas-ventre et qui explosa d'un coup en une gerbe de plaisir qui me secouait tout le corps.

Depuis ce jour, je découvris que tous les eunuques, et même Ahmad, possédaient de pareils bâtons et se rendaient mutuellement le service auquel m'avait initié ce jour-là mon compagnon.

Je me suis vite habitué à ce plaisir et, même aujourd'hui, je demande quelquefois à un jeune eunuque de me rejoindre dans mon appartement, j'enduis un bâton d'huile et je me déshabille devant lui.

Ahmad vieillissait et me confiait des responsabilités croissantes. Il fallait surtout que je contrôle les femmes,

notamment les concubines, car leur désœuvrement les menait quelquefois à des extrémités scandaleuses et inadmissibles.

Je me souviens du jour où la garde du Palais organisa une parade importante dans l'enceinte de la Citadelle. Tous les hauts personnages du sultanat étaient invités à y assister, ainsi que les bourgeois du Caire, les imams et les érudits d'Al-Azhar.

Dès que les roulements du tambour se firent entendre, toutes les concubines, les servantes et même les épouses du sultan se précipitèrent derrière les moucharabiehs qui donnaient sur la cour centrale où allait se dérouler la parade. Et quand les soldats commencèrent à défiler, leurs exclamations fusèrent. Elles se montraient celui-ci dont la taille était particulièrement cambrée, et celui-là qui portait fièrement un étendard, et ce troisième, tiens, celui au milieu du premier rang, dont les yeux brillaient et qui avait une barbe si bien taillée, il était beau, n'est-ce pas ?

Ahmad fronçait de plus en plus les sourcils devant ces débordements. Je regardais avec lui la cour du Palais et nous crûmes, un moment, voir certains dignitaires qui levaient les yeux dans notre direction. Avaient-ils détecté un mouvement derrière les moucharabiehs ? Les femmes, dans leur excitation, avaient-elles fait bouger une latte ? Ahmad se tourna vers moi. Je compris.

Je donnai des ordres aux eunuques subalternes pour qu'ils ramènent les femmes dans leurs appartements. Elles commencèrent à quitter de mauvaise grâce leurs postes de surveillance et l'une d'elles, une toute jeune qui était arrivée au harem quelques mois plus tôt et qui hésitait toujours à obéir aux ordres, refusa de quitter son poste pendant quelques instants, déclenchant des ricanements chez les autres femmes.

Il fallait rétablir la discipline. J'en parlai à Ahmad, qui me dit de faire ce que j'estimais nécessaire. Le soir même, je réunis toutes les femmes dans le grand salon ; la jeune récalcitrante fut couchée sur le dos, on lui releva un peu les jambes qu'on attacha à une planche et l'un des eunuques lui asséna sur la plante des pieds de nombreux coups de bâton, malgré ses cris, ses pleurs et ses supplications.

Depuis ce jour-là, elle fut l'une des premières à obéir aux ordres.

Un jour, — j'étais eunuque depuis une bonne vingtaine d'années —, Ahmad m'annonça qu'il était fatigué, que la tâche de diriger le harem lui pesait de plus en plus et qu'il avait demandé au sultan la permission de prendre sa retraite.

« Je vais, me dit-il, aller vivre dans le quartier de Birket el-Fil. J'y ai une petite maison. Tu sais peut-être, Osman, que de nombreux eunuques vivent dans ce quartier. Je me retrouverai proche de mes anciens compagnons. »

J'acquis bien vite, moi aussi, une petite maison dans Birket el-Fil. Je m'y retirais de temps en temps pour m'y reposer quelques heures, quand j'étais fatigué. J'y invitais quelquefois certains de mes voisins, des eunuques à la retraite. L'un d'entre eux, nommé Hussein, devint vite mon ami. Je lui demandais souvent des informations sur ce qui se passait au Caire, où il avait tout le temps de se promener et de s'informer.

Après le départ d'Ahmad et sur ses recommandations, le sultan me nomma eunuque en chef. Du jour au lendemain, je me retrouvai à la tête de plusieurs dizaines d'esclaves, de serviteurs et de servantes, et responsable de la sécurité et de l'honneur de dizaines de femmes, épouses et concubines du sultan.

Je me mis à la tâche. Chaque matin, j'endossais mon costume spécial brodé d'or, j'enroulais autour de mon front mon turban orné de palmes vertes, je mettais à mes doigts les multiples bagues que le sultan m'offrait de temps en temps et, après la prière du matin, j'allais m'assurer que les femmes avaient quitté leurs quartiers de nuit et que les esclaves s'acquittaient de leurs tâches.

Je divisai les esclaves et les serviteurs en plusieurs groupes distincts. Le plus important, à la tête duquel je mis un eunuque en qui j'avais pleine confiance, était chargé de la sécurité du harem. Ses membres — il s'agissait des eunuques qui avaient été intégralement castrés — devaient s'assurer qu'aucun homme ne s'en approchât, sauf s'il était convoqué par le sultan. Les femmes devaient alors se voiler complètement.

Un deuxième groupe s'occupait de la cuisine, un troisième du nettoyage constant des appartements du sultan, de ses épouses et des concubines, un quatrième de la vidange des seaux des latrines et un cinquième de la buanderie. La plupart du temps, les eunuques responsables de ces tâches étaient ceux qui avaient été simplement émasculés, et à qui on n'avait enlevé que les testicules, et non pas le membre aussi.

Cette division des tâches, que j'appliquais rigoureusement, me valut les compliments du sultan, qui m'offrit une belle bague sertie de pierres précieuses.

Je devais souvent tempérer la brutalité de certains eunuques à l'égard des femmes. Je souhaitais, bien évidemment, qu'on soit ferme à l'égard de ces dernières, mais certains eunuques, qui ne s'étaient jamais réconciliés avec leur sort, les traitaient avec une grande cruauté.

Un jour, un eunuque vint m'appeler en courant : dans le grand salon, deux eunuques particulièrement vicieux

battaient deux servantes à coups de bâtons redoublés parce que, me dirent-ils, elles avaient regardé avec insistance un esclave. Je dus les mettre aux fers pendant quelques jours.

Je servis fidèlement le sultan Al-Kamil jusqu'à sa mort, puis le sultan Al-Adil jusqu'à sa déposition et son assassinat. Un jour, on annonça l'arrivée au Caire du nouveau sultan, Al-Salih.

J'attendais à la porte du harem pour accueillir ses femmes. C'est à ce moment que j'ai vu, pour la première fois, Chagaratt el-Dorr. Tout de suite, je compris qu'elle serait différente des autres femmes que je croisais derrière des murs clos depuis plus de vingt ans.

Elle avait le regard direct et assuré. Elle s'adressa à moi d'un ton cordial, sans l'obséquiosité des autres femmes qui connaissaient mon pouvoir sur elles. L'Arbre de Perles, comme l'avait nommée notre maître, le nouveau sultan, me plut tout de suite. Je sentis obscurément qu'elle ne me traiterait pas, comme tant d'autres, comme un déchet humain, méprisable mais dangereux.

Elle me fit rapidement confiance et je la servis avec diligence et loyauté. Peu à peu, j'en vins à croire que j'étais son principal conseiller, car je la mettais tout le temps au courant de ce qui se passait dans la capitale et partout dans le sultanat, et elle me posait mille questions.

Quand elle s'enticha de cette servante, Aïcha, je crus un moment que cette dernière allait me détrôner dans les faveurs de ma maîtresse. Mais je compris vite qu'elle appréciait sa compagnie pour d'autres raisons que la mienne. Elle souhaitait peut-être bavarder avec elle de questions que les femmes veulent aborder entre elles, loin des oreilles — ou de l'ennui — des hommes.

Entre-temps, j'avais rencontré Badr. Mes horizons s'étaient soudain élargis. Sa compagnie me reconfortait et

même si sa silhouette élancée me rappelait constamment mes difformités, je l'admirais sans l'envier.

Il était d'une grande finesse d'esprit. Il avait vite appris les rouages du Palais où on l'aimait bien.

Je me disais quelquefois qu'il ne verrait jamais les femmes du harem, dont certaines étaient fort belles... Mais il y avait tant d'autres belles femmes au Caire! Certes, il ne pouvait ni les fréquenter, ni même les voir derrière leurs voiles. Un jour, il voudra sûrement se marier...

J'étais convaincu qu'il ferait son chemin dans la vie. Il pourrait occuper un emploi au Palais. Ou alors, il préférera peut-être descendre de la Montagne, vivre, aimer et travailler dans le grouillement de la grande ville.

Quelquefois, je me mets à rêver : pourrais-je l'adopter? Que dirait le sultan, si je lui en demandais la permission? Et surtout, que dirait Badr?

J'AIME BADR.
 J'aime le voir. J'aime le toucher. J'aime qu'il me touche, qu'il me caresse, qu'il m'embrasse.

Quand je sais que je vais le revoir, la nuit, je suis toute fébrile. J'essaie de m'acquitter du mieux que je peux de mes tâches auprès de ma maîtresse, mais Chagaratt el-Dorr continue de me reprocher mes distractions.

Heureusement qu'elle est occupée par les préparatifs de son accession au trône et par les négociations avec le roi des Infidèles, sinon elle aurait percé à jour mon secret. Je connais sa finesse et sa perspicacité, je sais qu'elle lit dans le cœur de ceux qui l'entourent.

Je suis dans un tourbillon. Autour de moi, tout perd de son épaisseur, de sa consistance : le harem, les femmes du harem, les esclaves et les eunuques, ma maîtresse elle-même, tout, pour moi, se confond dans une brume dont j'ai peine à émerger. Seul Badr, le visage de Badr, les yeux de Badr rayonnent dans mon cœur et ont pour moi une netteté coupante.

Je pense à lui tout le temps. Il m'a dit que, par mesure de prudence, nous ne nous rencontrerions qu'une ou deux fois par semaine. Je hais la prudence ! J'aurais tellement aimé pouvoir me blottir tous les soirs contre lui, dans ses bras, après l'ouragan qu'il déclenche dans mon corps.

J'aime Badr et je me rappelle les interminables conversations des femmes du harem sur l'amour. Je les écoutais avec curiosité, avec amusement, mais elles n'évoquaient pour moi que des images floues, un continent inconnu, un continent que je n'avais pas encore exploré, un voyage que je n'avais pas encore entrepris.

Maintenant, j'arpente les routes de ce continent, et elles me mènent à des moments d'extase mais, le plus souvent, à une crainte qui me ronge, la crainte d'être découverte et de perdre Badr.

Quelquefois, je pense à feu notre maître, le sultan Al-Salih, et à la véritable dévotion qu'il avait pour Chagaratt el-Dorr. Les concubines se chuchotaient : « Tu vois comme il l'aime ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial ? » Aujourd'hui, je comprends confusément le sultan et je me demande : « Est-ce que Badr m'aime comme Al-Salih aimait son Arbre de Perles ? Qu'est-ce qu'il trouve de spécial en moi ? M'aimera-t-il toujours, comme Al-Salih a aimé Chagaratt el-Dorr jusqu'à son dernier souffle ? » Sauf qu'Al-Salih pouvait aimer Chagaratt el-Dorr en plein jour, proclamer à la face du monde son attachement à celle qu'il avait choisie pour seule épouse. Tandis que Badr et moi devons nous cacher et nous craignons tout le temps d'être découverts.

Après la première fois où il m'avait enlevé mes vêtements et s'était couché sur moi, Badr m'avait demandé de le revoir la semaine suivante. J'étais au rendez-vous, inquiète, palpitante.

Il m'amena dans la chambre dont je connaissais maintenant le chemin et où j'aurais pu me rendre même en pleine obscurité. Il alluma une chandelle, dont il tamisa de nouveau la lueur en la mettant derrière une fine toile.

Il ne me parla pas, comme il le faisait d'habitude. Il ferma la porte, s'approcha tout de suite de moi, m'étendit sur la couche, s'allongea près de moi et commença à m'embrasser.

J'avais fermé les yeux. J'étais crispée. Ses lèvres, tout d'abord douces, se faisaient insistantes, se saisissaient des miennes, m'irradiaient tout le corps de frissons. Soudain, je me surpris à saisir à mon tour, en un élan que je n'avais pas prévu, ses lèvres en une longue caresse.

Il eut un léger mouvement de surprise, se souleva brièvement sur un coude, me regarda en souriant et commença à me déshabiller.

Il m'embrassa tout le corps, comme la première fois. Il m'effleurait les seins et le ventre, puis ses baisers se faisaient plus appuyés. Je commençai à gémir, et il me pénétra. Quand, de longues minutes plus tard, une vague me projeta contre lui et plaqua mes hanches contre les siennes, il s'abattit enfin sur moi.

Nous nous rencontrons maintenant régulièrement. Quand la porte de la chambre est fermée, il se dépêche de me dévêtir. Je me suis enhardie un jour à lui enlever moi-même son turban, son manteau et son caftan. La première fois que je me suis permis cette audace, Badr m'a saisie dans ses bras et m'a couverte de baisers.

Quand il me pénètre, je gémis et, quand sa chevauchée s'accélère, je lance quelquefois de petits cris. Badr s'interrompt un moment, met sa main sur ma bouche et me rappelle que nous devons être prudents.

Un jour, il me demanda de lui embrasser le bas-ventre. Quand il commença à gémir de plus en plus fort, je m'arrêtai et lui chuchotai, sur un ton léger, avec un sourire qu'il devina dans le clair-obscur de la pièce : « Voyons, Badr, il faut être prudent ! On pourrait t'entendre ! »

Après l'amour, nous nous racontons nos journées. Je lui raconte les intrigues du harem et il me parle du Caire, de ses rumeurs, de ses bazars, de ses belles mosquées et des palais que les émirs mamelouks commencent à se faire construire non loin de la mosquée d'Al-Azhar.

Ses récits me rappellent les rares fois où les femmes du harem peuvent le quitter pour se promener en ville. Deux ou trois fois l'an, nous sortons en groupe, accompagnées par les esclaves et les eunuques. Nous nous promenons dans des charrettes encadrées par les gardes et nous descendons de la Montagne pour rejoindre Al-Qasaba, l'artère principale de la ville. Notre cortège traverse tout Le Caire, depuis Bab Zuwayla jusqu'à Bab al-Nasr.

Derrière mon voile, je vois une ville grouillante, des marchands qui crient à la porte de leurs échoppes, les silhouettes de femmes qui s'arrêtent pour négocier avec eux l'achat de tissus brillants.

Depuis que je connais Badr, je pense souvent aux femmes du Caire. Je lui demandai un jour de me parler d'elles. Il m'assura qu'il n'en connaissait aucune et que, de toute façon, il ne pouvait les voir parce qu'elles étaient voilées.

Mais quand il évoque les marchés publics et les souks de la ville, j'imagine des silhouettes ondoyantes de femmes, je les imagine admirant derrière leurs voiles l'allure altière de Badr, j'imagine Badr captant leurs regards et leur souriant, et mon cœur se serre alors, malgré les assurances et le ton désinvolte de mon amoureux.

Un jour que je coiffais ma maîtresse, un esclave vint en courant lui remettre un message livré par un pigeon venant de Mansourah.

Chagaratt el-Dorr lut attentivement le message, je vis son visage s'éclairer, une lueur de triomphe passa dans ses yeux et elle me demanda de faire venir Osman.

Le chef des eunuques vint promptement et ma maîtresse lui demanda de convoquer Baybars, Aybak et Aqtay, les trois émirs mamelouks. En entendant cette requête, je me dis que la convocation leur serait transmise fort probablement par Badr, le bras droit d'Osman, et je commençais à rêvasser quand Chagaratt el-Dorr me ramena impérieusement à la réalité en m'ordonnant de finir de la coiffer.

Les trois émirs venus, Chagaratt el-Dorr les informa du contenu de la missive. Le commandant des troupes à Mansourah y faisait part d'une requête du roi Louis, le chef des Infidèles, emprisonné dans la ville que nous avions vaillamment défendue.

Il voulait, avait-il dit au commandant, mettre fin aux combats entre ses troupes et notre armée. Il était donc disposé à négocier la reddition des dernières troupes franques — encore retranchées dans Damiette —, et leur départ d'Égypte.

En entendant cela, les trois émirs s'exclamèrent et se félicitèrent puis se prosternèrent devant ma maîtresse, qui avait, disaient-ils, réussi par sa sagesse et sa fermeté à assurer la victoire des musulmans sur leurs adversaires.

Chagaratt el-Dorr leur demanda ce qu'il fallait faire pour mener à bien cette négociation. Les trois émirs tombèrent d'accord qu'il fallait envoyer à Mansourah un homme de confiance pour traiter avec le roi Louis.

À ce moment, un silence embarrassé se fit dans le salon. Ils se regardaient furtivement tous trois, ils regardaient la princesse, je devinais que chacun d'entre eux souhaitait se voir confier cette mission importante.

Chagaratt el-Dorr avait-elle prévu cela ? Toujours est-il qu'elle n'hésita pas longtemps : « Vous avez raison, leur dit-elle, il nous faut envoyer un homme sage et prudent à Mansourah, pour qu'il puisse s'assurer que la oumma des fidèles obtienne tous les fruits de sa longue lutte contre les Francs. C'est pourquoi j'ai décidé que le gouverneur du Caire serait notre représentant dans cette négociation. »

Il y eut un moment de flottement entre les trois émirs. Puis ils félicitèrent Chagaratt el-Dorr de « son choix judicieux ».

Quand ils quittèrent le Palais, Chagaratt el-Dorr demanda qu'on invite le gouverneur à venir la rencontrer : « Vite, Aïcha, me dit-elle, il faut que tu m'apportes mes plus beaux bijoux et mes diadèmes, pour faire impression sur le gouverneur, afin de nous assurer de son zèle à Mansourah. » Et comme j'osais lui dire que chacun de ses trois amis mamelouks aurait certes voulu être choisi pour cette mission, elle s'exclama : « Mais bien sûr ! Et c'est pour cela que je leur ai préféré le gouverneur. Il n'appartient pas à leur caste et ils n'ont donc aucune raison de le jalouser ou de m'en vouloir d'avoir préféré l'un ou l'autre d'entre eux. »

Le gouverneur du Caire partit pour Mansourah, muni des instructions de Chagaratt el-Dorr. Elle lui avait clairement fait comprendre qu'il ne devait prendre aucune décision sans en référer à elle.

Les semaines suivantes furent un véritable tourbillon au Palais. Les missives du gouverneur parvenaient presque quotidiennement à ma maîtresse, elle y répondait rapidement, après avoir consulté les chefs mamelouks. À deux occasions, elle demanda au gouverneur de revenir lui faire un rapport détaillé au Caire.

Elle convoquait alors le Grand Conseil dans la Salle des Colonnes, où se tenaient les grandes audiences, pour

qu'il entende les rapports du plénipotentiaire, demandait leur opinion à ses membres, avant de donner de nouvelles instructions au gouverneur.

Pendant ces semaines fébriles où Chagaratt el-Dorr scellait définitivement la victoire des musulmans sur leurs adversaires, et où un grand nombre d'hommes importants et de chefs militaires venaient la rencontrer, la saluaient très bas et recevaient ses ordres sans les discuter, l'ambiance au harem devenait de plus en plus lourde.

Cela faisait longtemps que les femmes jalousaient ma maîtresse. Cela faisait longtemps que leurs chuchotements témoignaient de leur dépit de la voir préférée à toutes.

Cette animosité prenait maintenant un autre tour. « Comment ose-t-elle donner des ordres aux hommes ? les entendais-je dire. Pour qui donc se prend-elle ? L'aveuglement d'Al-Salih, qui n'avait cessé de la cajoler, lui a fait perdre toute mesure. Ces hommes qui la saluent bien bas et qui obéissent à ses ordres en silence lui font oublier qu'elle n'est qu'une femme. Elle néglige de respecter la tradition. Et puis, elle se croit vraiment la plus belle de toutes... »

Et les ricanements reprenaient de plus belle. Je n'osais en parler à ma maîtresse, mais je m'inquiétais de voir la jalousie et la rancœur des concubines se transformer graduellement en une haine sourde mais tenace.

De toute façon, Chagaratt el-Dorr m'aurait probablement prêté une oreille distraite si je lui avais mentionné mes craintes. Elle était alors complètement préoccupée par la négociation avec le roi Louis.

Dans son premier rapport, le gouverneur informa Chagaratt el-Dorr que le chef des Francs le recevait avec courtoisie, mais aussi avec grande majesté, qu'il soulignait par la splendeur de son habillement. Il portait en effet un beau manteau écarlate doublé de petit-gris.

Le roi proposait de nous remettre Damiette et de se replier avec ses troupes sur quelques localités syriennes que les Francs occupaient encore. Il demandait en contrepartie que nos troupes en Syrie ne tentent pas de les en déloger.

C'était là l'offre faite par feu le sultan Al-Salih aux Francs lorsqu'ils avaient occupé Damiette quelques mois plus tôt : rendez-nous notre ville, leur avait-il dit, et nous vous laisserons tranquilles en Syrie. Ils avaient alors repoussé les avances du sultan, s'imaginant sans doute qu'il leur serait facile de s'emparer du pays du Nil.

La princesse refusa net et convoqua le plénipotentiaire au Caire. Devant le Grand Conseil, elle lui donna des instructions claires et sans ambiguïté :

— Tu feras savoir au roi Louis, lui dit-elle, que nous avons beaucoup souffert de l'arrogance des Francs, qui ont cru pouvoir facilement conquérir notre pays. Ils ne se doutaient pas alors du courage et de la détermination des musulmans, qui allaient dresser un rempart contre leurs chevaliers. Mais nous avons engagé de grandes sommes d'argent dans cette lutte, nous avons dû ériger des digues et inonder des canaux pour isoler leurs combattants, et nous devons donc détruire ces digues et détourner ces canaux afin de permettre aux fellahs de retourner dans leurs champs.

Elle se tut un instant. Le gouverneur et les conseillers attendaient le verdict. Elle reprit :

— Tu lui diras donc que nous exigeons une compensation de 400 000 dinars pour tous les méfaits que nous avons subis.

Il y eut un mouvement dans la salle, des murmures. Les conseillers se regardaient avec stupéfaction : la somme exigée était énorme. Chagaratt el-Dorr était imperturbable. Elle poursuivit :

— Tu feras savoir au roi Louis qu'en contrepartie de cette indemnisation il sera immédiatement remis en liberté, ainsi que tous les Francs faits prisonniers avec lui, et qu'ils pourront alors quitter l'Égypte : nous laisserons leur flotte partir sans entraver sa navigation.

Le gouverneur reprit la route de Mansourah ; ses émissaires et ses rapports peignirent alors un portrait vivant de la négociation qu'il menait.

Le roi Louis recevait le gouverneur dans la Maison du Scribe, l'un des fonctionnaires importants de Mansourah, où il était emprisonné. On l'y surveillait de près, mais il était traité avec respect et courtoisie.

Il rejeta tout d'abord avec véhémence les conditions posées par Chagaratt el-Dorr. Il estimait que « la rançon » qu'on exigeait de lui était exorbitante et indigne.

À quoi ma maîtresse répondit tranquillement qu'il ne s'agissait pas d'une rançon, mais bel et bien d'une compensation, et qu'elle n'était pas disposée à la réduire d'un seul dinar.

Pendant quelques semaines, je m'amusai à voir que Chagaratt el-Dorr parlait toujours d'une « indemnisation » et d'une « compensation », tandis que le roi Louis continuait de gémir sur l'énormité de « la rançon ».

Louis finit par accepter de verser la somme exigée. Le gouverneur, qui était assisté d'un interprète, évoquait en détail le trouble et le chagrin du roi. Louis, écrivait-il à Chagaratt el-Dorr, ne cesse de se demander pourquoi Dieu l'a abandonné et pourquoi il a permis sa défaite.

Il tomba même malade et, suivant les instructions de ma maîtresse, on lui envoya des médecins égyptiens pour le soulager.

Quand le chef des Francs se rétablit et accepta nos conditions, il fit venir l'un de ses plus proches conseillers. Il

s'agit, précisa le gouverneur, d'un chevalier du même pays que le roi, nommé le sieur de Joinville.

« C'est un grand chevalier, écrivit-il dans une missive, il parle haut et fort, il évoque son Dieu à tout bout de champ, et il aime son chef, le roi Louis, avec grande dévotion. »

Le gouverneur précisa qu'au cours d'un échange impromptu entre le roi et son conseiller, Louis se plaignit à ce dernier. « Cette princesse sarrasine, lui dit-il, cet Arbre de Perles, comme l'appellent ses sujets, est une femme forte. Elle me rappelle ma noble mère Blanche, qui sait si bien imposer ses volontés. Quand elle voulait quelque chose, c'est comme si Dieu lui-même le dictait. » Le gouverneur, qui ignorait tout de cette Blanche, se renseigna auprès de l'interprète et apprit qu'il s'agissait d'une reine franque puissante, nommée Blanche de Castille, qui était la mère du chef des Francs.

Louis demanda à ce sieur de Joinville de se procurer en son nom la somme exigée par ma maîtresse. J'ai eu ensuite beaucoup de difficultés à comprendre les rapports du gouverneur, et ma maîtresse semblait également perplexe en déchiffrant certaines de ses missives. Elle finit par le convoquer encore une fois pour qu'il vienne expliquer en détail ce qui se passait à Mansourah.

Arrivé trois jours plus tard au Caire, le gouverneur comparut devant le Grand Conseil. On lui posa moult questions, on lui demanda toujours plus de détails, et il finit par peindre une image plus claire de ce qui se passait.

Ce chevalier, appelé Joinville, fut donc chargé par le roi Louis de rassembler la somme nécessaire pour payer le dédommagement. Le gouverneur lui permit de quitter le lieu où on le tenait prisonnier pour se rendre auprès des troupes franques assiégées dans Damiette et d'en ramener

ladite somme. Les gardes qui l'accompagnaient devaient ensuite faire un rapport détaillé au gouverneur.

À Damiette, Joinville rencontra les trésoriers des Infidèles. Ce fut à ce moment que son récit nous sembla curieux et que les membres du Conseil durent l'interroger à plusieurs reprises pour démêler l'écheveau de ce qui s'était passé.

Ces trésoriers étaient en fait d'autres chevaliers, à moitié soldats et à moitié religieux. Cela fit beaucoup rire les membres du Conseil : « C'est comme si les savants d'Al-Azhar, s'esclaffa l'un d'eux, avaient soudain décidé de quitter la mosquée, de porter des armures et d'aller aux côtés des émirs mamelouks combattre nos ennemis. »

Mais le gouverneur insistait : il s'agissait bien, dit-il, de prêtres-militaires, et qui, de plus, gardaient le trésor des Infidèles. Ils se faisaient appeler les Chevaliers du Temple, et l'interprète, parlant d'eux, disait toujours : « les Templiers ».

Devant ce long récit, Chagaratt el-Dorr finit par s'impatienter :

— Nous n'avons guère à nous préoccuper de ce que sont ces gens-là, ni qui ils sont, ni comment on les appelle. L'important est de savoir s'ils ont obéi aux ordres de leur maître. Ont-ils fini par payer ? Vont-ils déboursier les 400 000 dinars de la compensation ?

Le gouverneur nous étonna de nouveau : ces mécréants avaient osé désobéir aux ordres de Louis. Ils avaient dit à Joinville qu'ils ne pouvaient disposer de cet argent, qu'il ne leur appartenait pas, qu'ils en étaient les simples dépositaires, qu'ils ne pouvaient le donner aux musulmans sans d'abord consulter leurs supérieurs restés au pays des Francs.

Joinville avait beau les cajoler, les menacer, les supplier, ils tergiversaient sans cesse, reportant la décision de jour

en jour, et Joinville devait retourner à Mansourah pour rencontrer le roi Louis et lui faire rapport.

Le chef des Francs se lamentait encore plus, affirmant que le ciel voulait le punir, lui et ses compagnons, de leurs péchés. Et il demandait à Joinville de retourner auprès des Templiers, afin « que je puisse obtenir la libération de mes preux chevaliers, que j'ai entraînés dans cette aventure et qui croupissent dans les prisons des Sarrasins ».

L'impatience de Chagaratt el-Dorr augmentait. Elle demanda, d'un ton coupant qui rétablit immédiatement le silence parmi les conseillers :

— Et finirons-nous enfin par obtenir cette somme, afin de nous débarrasser des Infidèles ?

À la stupéfaction de tous, le gouverneur se mit à rire.

— Nous allons en effet l'obtenir. Les dinars seront transférés dès demain à Mansourah et je m'assurerai qu'ils parviennent rapidement au Caire.

— Mais... qu'y a-t-il de comique en cela ? Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Le gouverneur raconta alors que Joinville, après avoir plaidé encore une fois en vain auprès des Templiers, s'était mis en colère. Il s'était saisi d'une hache, était entré dans la tente où se trouvait le coffre qui contenait le trésor et avait menacé de le défoncer si la somme qui permettrait de libérer le roi ne lui était pas remise : « Ma hache, dit-il aux gardiens du trésor, sera donc la clé qui ouvrira les portes de la prison de notre bon roi Louis. »

Le récit du gouverneur amena des sourires sur les visages des conseillers. Même Chagaratt el-Dorr sembla se détendre.

Quelques jours plus tard, le gouverneur, qui était reparti à Mansourah, revint au Caire, accompagné d'une garde nombreuse, qui entourait la charrette transportant

le lourd coffre contenant les dinars. La caravane ne s'arrêta que dans la cour du Palais et le gouverneur remit solennellement l'argent aux responsables du trésor.

Chagaratt el-Dorr réunit encore une fois le Conseil pour remercier publiquement le gouverneur. Celui-ci raconta alors les derniers jours de captivité du roi Louis, puis son départ de Mansourah, accompagné de ses deux frères qui avaient été faits également prisonniers, et d'une multitude de chevaliers francs qui croupissaient dans les cachots de la ville ou dans les prisons du Caire.

Ils embarquèrent tous dans leurs navires, qui s'éloignèrent sur la Mer des Syriens. Notre armée pénétra enfin à Damiette où l'on hissa l'étendard des musulmans et où les appels à la prière retentirent du haut des minarets des mosquées de la ville pour la première fois depuis longtemps.

La joie était à son comble au Palais, au Caire et partout dans le pays. Osman venait régulièrement informer ma maîtresse de la fierté des musulmans, qui avaient vaincu leurs adversaires. Il lui rapportait ce qu'on disait dans les couloirs du Palais, dans les cours des casernes de la Citadelle, et dans les rues et les venelles de la ville.

— L'Égypte tout entière s'émerveille du courage de nos combattants, lui disait-il, et elle s'émerveille encore plus du rôle que vous avez joué, ô Princesse, dans cette grande victoire.

Chagaratt el-Dorr souriait. Elle savait qu'Osman avait un vaste réseau d'informateurs partout dans le pays, et que ses espions lui permettaient à juste titre d'évoquer « l'Égypte tout entière ».

— Les Égyptiens ont appris que vous avez dirigé nos troupes et inspiré leur résistance non seulement à la fin de la campagne, mais même pendant la longue maladie

de feu notre maître, le sultan Al-Salih. Ils vous admirent encore plus.

Devant l'euphorie du peuple et des dirigeants, même les femmes du harem se taisaient, n'osant plus critiquer dans leurs chuchotements l'héroïne des Égyptiens.

L'excitation générale devint une véritable stupéfaction quand, un jour du mois de muharram¹⁰ de cette année bénie, les principaux émirs mamelouks vinrent au Palais et demandèrent audience à Chagaratt el-Dorr.

Ils s'inclinèrent devant elle et lui annoncèrent qu'elle avait été choisie pour succéder officiellement à feu son mari et devenir la maîtresse de l'Égypte. Elle serait donc la sultane des musulmans.

Ce fut partout un formidable coup de tonnerre. J'admirai le calme de ma maîtresse, l'espèce de sérénité avec laquelle elle répondit aux émirs pour leur dire qu'elle acceptait volontiers cette nouvelle responsabilité.

Je ne sais ce que Chagaratt el-Dorr pensait en son for intérieur, mais j'ai eu alors le sentiment qu'elle se préparait depuis longtemps à cet honneur et que cette annonce inouïe couronnait pour elle une longue marche, une marche difficile, qu'elle avait commencée le jour où Al-Salih l'avait vue dans la forteresse mésopotamienne, une route pleine d'embûches, qu'elle avait surmontées à force de courage et de détermination.

Nous sûmes par Osman que c'était, partout dans le pays, un mélange de stupéfaction et de jubilation. Chagaratt el-Dorr, d'accord avec les émirs, décida qu'il fallait célébrer notre victoire sur les Francs et son accession au trône. Une grande fête devait se dérouler la semaine sui-

10. Le premier mois du calendrier musulman et l'un des quatre mois sacrés de ce calendrier.

vante dans toutes les villes du pays et, particulièrement, au Caire.

Ce fut, au harem, une semaine frénétique. Chagaratt el-Dorr, qui avait manifesté tant de détermination dans la conduite de notre combat contre les Francs, se montrait soudain hésitante, indécise.

Pour la robe du couronnement, fallait-il choisir du brocart, de la soie ou du lin ? Quelle serait la couleur la plus appropriée ? Et avec quoi allait-on décorer cette robe ? Les broderies seraient-elles en or ou en argent ? Les manches seraient-elles droites ou bouffantes ? Et quelle serait la largeur de la ceinture ? Serait-elle droite ou pliée ? Quel khôl fallait-il choisir ?

Et puis, comment décorerait-on le palanquin dans lequel elle allait participer à la parade de la victoire dans les rues de la capitale ? Et comment seraient habillées les femmes qui l'accompagneraient ?

Les couturières du Palais travaillèrent jour et nuit. Elles cousirent plusieurs robes, dont aucune ne satisfaisait pleinement ma maîtresse, qui devenait de plus en plus nerveuse au fur et à mesure qu'approchait la journée de la fête.

J'étais moi-même fébrile, j'étais devenue l'ombre de Chagaratt el-Dorr, qui ne cessait de me donner des ordres contradictoires. Je disais : « Oui, maîtresse », je courais à droite et à gauche, je participais aux discussions sur sa coiffure, son khôl, ses onguents, ses robes, ses diadèmes et ses bijoux.

Mais j'étais, malgré toute cette agitation, heureuse. Heureuse pour ma maîtresse, mais aussi heureuse de mon sort, heureuse de voir Badr, heureuse de l'aimer. Il partageait l'allégresse de tous et quand je le retrouvais la nuit, ses baisers, ses caresses me faisaient oublier mon épuisement,

créaient en moi une houle, des vagues dont je ne me lassais jamais, que j'attendais encore et encore et dont le déferlement dans mon corps, dans mes reins, me faisait crier de plaisir et me laissait pantelante.

En ces journées où le Palais et tout le pays bouillaient, je me surpris à penser souvent à l'avenir. Mon avenir. Mon avenir avec Badr.

Curieusement, je commençai à me dire que je pourrais peut-être l'épouser. Je me voyais devenir sa compagne, vivre ouvertement avec lui, dans une maison que nous partagerions.

Je me voyais arpenter les rues du Caire derrière lui. Et puis, je retournerais à la maison pour préparer son repas et, surtout, préparer notre couche, dans une chambre isolée, afin que je ne sois plus contrainte d'étouffer mes gémissements.

Je me voyais lui donner des enfants. Le premier serait un garçon, beau comme son père. Et les filles auraient mes yeux, et Badr les regarderait avec amour.

Je me secouais, je sortais de ma rêverie : il fallait tout d'abord pouvoir l'épouser. Et comment pourrais-je le faire, si j'étais supposée ne pas le connaître, ne l'avoir jamais rencontré ? Les hommes ne choisissaient pas leurs épouses et les femmes ne choisissaient pas leurs maris : c'étaient les familles qui décidaient de tout, et je n'avais pas de famille, et je savais que Badr n'en avait pas non plus.

Il est vrai qu'Osman aime Badr... Je rêvais alors : pourrait-on convaincre Osman de demander à Chagaratt el-Dorr de me laisser épouser son protégé ? Badr m'avait dit qu'Osman le considérait comme son fils. Mon amant pourrait-il obtenir de l'eunuque en chef qu'il plaide pour moi auprès de ma maîtresse ?

Mais Chagaratt el-Dorr me laisserait-elle partir ? Je savais à quel point elle s'était attachée à moi. Et pas seulement pour mes services : dix autres femmes pourraient la coiffer, l'habiller, la baigner mieux que moi.

M'aimait-elle ? Je n'en savais rien. Mais elle aimait mon caractère, ma gaieté, ma discrétion. Elle avait appris qu'elle pouvait tout me raconter, et que nul au harem n'en saurait rien.

Accepterait-elle donc de laisser partir sa confidente ? D'autres femmes — les servantes, bien entendu, et non pas les concubines — avaient quitté le harem, quand des familles de bourgeois du Caire avaient souhaité marier leurs fils avec une femme du Palais, une femme qui avait côtoyé les souverains et les responsables du pays, ou quand un garde du sultan avait remarqué des yeux particulièrement brillants derrière un voile de servante et avait obtenu de l'épouser.

Je pourrais donc quitter le harem, épouser Badr, si Osman se rendait aux arguments de mon amant et si Chagaratt el-Dorr acceptait de me voir m'éloigner d'elle.

Et le doute, lancinant, me taraudait à nouveau l'esprit : accepterait-elle ?

Mais, entre-temps, je participais de tout cœur à l'allégresse générale, je me préparais au défilé de la Victoire, car la nouvelle sultane m'avait demandé de l'accompagner dans son palanquin, je me préoccupais à mon tour de la robe et des atours que j'allais porter ce jour-là, je rejoignais quelquefois Badr, la nuit, et je me retrouvais alors tremblant d'inquiétude et frémissant sous ses caresses.

J'étais heureuse.

LA SCÈNE devant mes yeux était absolument extraordinaire et j'avoue que, pour une des rares fois de ma vie, les larmes me sont montées aux yeux, larmes d'émotion et, peut-être aussi, à ma grande surprise, larmes de fierté.

Ma maîtresse était à moitié couchée dans un grand lit d'apparat, dans la Salle du Trône. Surmonté d'un baldaquin doré, le lit, installé sur une tribune surélevée, était recouvert de soie. Un rideau transparent le cachait partiellement aux yeux des dizaines de dignitaires et d'émirs mamelouks qui se pressaient dans la grande salle et se prosternaient devant Chagaratt el-Dorr.

Qui l'eût cru ? Il y a seulement quelques semaines, celui qui aurait osé prédire l'accession d'une femme au trône aurait été traité de *majnoun*, accusé de folie douce, moqué, sinon ostracisé pour avoir seulement envisagé une telle atteinte aux traditions les plus sacrées.

Ma maîtresse non plus n'aurait pu imaginer alors un tel destin. Elle se contentait de conseiller son époux, feu notre maître le sultan Al-Salih, et était heureuse de le voir suivre ses conseils. Quand il tomba malade, elle prit toutes les décisions pour défendre le pays menacé par les Francs, mais toujours au nom du sultan.

Quand le sultan Touran Chah, le fils de feu le sultan Al-Salih, monta sur le trône, il venait tout juste d'arriver

en Égypte de sa lointaine principauté de Mésopotamie et l'Arbre de Perles — sachant qu'il ignorait tout de l'état du pays — lui fit quelques suggestions pour continuer d'unir les Égyptiens dans leur djihad contre les Infidèles.

Je sais qu'elle avait été blessée par l'animosité et le mépris que lui manifesta le nouveau sultan. Il rejeta ses conseils et éloigna les émirs mamelouks en qui elle avait confiance et qui avaient pourtant vaincu le roi Louis.

Ma maîtresse se retira dans le Palais de la Citadelle. Elle continuait à recevoir des nouvelles du combat contre les Francs et donna des instructions précises au gouverneur du Caire qui menait les négociations avec le roi Louis. Mais elle s'inquiétait aussi de voir le nouveau sultan s'attarder autour de Mansourah, au lieu de mener un assaut vigoureux contre les derniers retranchements francs à Damiette.

Un jour, un messager haletant vint lui annoncer la mort de Touran Chah ; elle ne manifesta aucune émotion et me demanda simplement de l'informer de ce que l'on disait au Palais et en ville sur le successeur éventuel du sultan assassiné.

Les spéculations allaient bon train. On attendait la décision du Calife qui, à Bagdad, pouvait nommer le successeur de Touran Chah. La rumeur voulait que certains émirs de Syrie et certains princes de Mésopotamie s'étaient déjà mis en marche avec leurs armées pour s'emparer du trône d'Égypte. D'autres évoquaient à voix basse les ambitions des chefs mamelouks.

Et puis, il y eut ce moment étonnant, quand les émirs mamelouks, venus du front, se présentèrent devant ma maîtresse pour lui annoncer qu'ils l'avaient choisie pour devenir la sultane d'Égypte.

Chagaratt el-Dorr a dû être aussi stupéfaite que nous tous. Elle ne manifesta rien cependant, remercia les émirs

de leur confiance et retourna dans ses appartements privés en me demandant de la suivre.

— Osman, me dit-elle, il faudra préparer minutieusement la cérémonie du couronnement. Tu as assisté à celles du sultan Al-Salih et de son frère, le sultan Al-Adil, tu sais donc qu'il faut prévoir les moindres détails du protocole. Tu pourras aussi demander l'aide de l'intendant du Palais et des responsables des archives.

Je sentais un léger tremblement dans sa voix. Elle commençait à prendre la pleine mesure de l'annonce qui venait de lui être faite. Était-elle inquiète ? Était-elle fière ? Ses yeux, en tout cas, brillaient maintenant.

— Tout le harem et tout le personnel du Palais, les servantes, les esclaves, les chefs des gardes, tous doivent participer aux préparatifs. Tu me feras régulièrement rapport et tu m'informereras de ceux qui ne s'acquitteront pas de leur tâche.

Elle se tut soudain. La flamme s'éteignit dans ses yeux et son regard se durcit. Après un moment de silence, elle ajouta :

— Tu enverras... des eunuques en ville, tu iras toi-même partout au Palais et au Caire et tu me feras rapport sur ce que l'on dit...

Elle hésita brièvement, puis reprit :

— ... sur ce l'on dit de l'accession d'une femme au trône.

Je baissai la tête pour prendre congé et la quittai pour m'acquitter de la mission qu'elle m'avait confiée.

Chagaratt el-Dorr avait bien raison de s'inquiéter de la réaction des musulmans devant cette nouvelle inouïe. Même moi, je commençais à me poser des questions : était-il sage, en cette période agitée et dangereuse, de confier les rênes du pouvoir à une femme ?

Non pas que je me posais des questions quant au courage et à l'adresse de ma maîtresse, je l'avais suffisamment vue à l'œuvre pour ne pas avoir le moindre doute là-dessus : elle était fort capable de mener le pays, elle l'avait prouvé abondamment.

Mais elle l'avait mené au nom des sultans ; le peuple ne savait pas que la résistance aux Francs était surtout l'œuvre de Chagaratt el-Dorr et non d'Al-Salih ou de Touran Chah.

Je ne tardai pas à prendre toute la mesure de l'effet de ce bouleversement sur les musulmans.

Pendant plusieurs jours, je me promenai dans les rues du Caire, je me rendis dans les mosquées, je me faufilai dans les souks, petits et grands, prêtant l'oreille aux conversations, épiant les réactions des uns et des autres.

La ville était en ébullition. Un cheikh célèbre passait d'une mosquée à l'autre et, dans ses prêches, il tonnait contre la corruption du siècle, qui envisageait d'avaliser cette innovation condamnable : permettre à une femme de régner sur des hommes, et non seulement de régner sur eux, mais de leur donner des ordres.

Il fustigeait la faiblesse et la pusillanimité des hommes qui acceptaient cette entorse à la tradition de l'islam. Il les traitait de faiblards et insinuait qu'ils n'étaient peut-être pas tout à fait des hommes ! Il finit enfin par promulguer une fatwa condamnant tous ceux qui se soumettraient à Chagaratt el-Dorr.

Les émirs mamelouks qui, au début, dédaignaient tout ce grouillement, finirent par s'inquiéter : leurs espions évoquaient une grande agitation dans toute la ville et ailleurs dans les provinces. Ils sommèrent ledit cheikh de les rencontrer au Palais et tentèrent de le raisonner : Chagaratt el-Dorr, dirent-ils, est la personne la plus apte à diriger le

pays dans les circonstances actuelles. Les traditions sont l'œuvre des hommes et peuvent donc être changées par les hommes. Et puis, l'émir Aybak — placé, il est vrai, sous les ordres de la sultane — commanderait les troupes.

Comme rien n'y faisait et que le cheikh continuait à s'agiter furieusement devant les dignitaires et le personnel du Palais, les émirs finirent par le renvoyer et prirent une décision rapide : la cérémonie du couronnement de Chagaratt el-Dorr aurait lieu à peine quelques jours plus tard, afin d'empêcher tout mouvement d'opposition de s'organiser.

Ce fut un véritable tourbillon au harem. Ma maîtresse n'avait plus de temps à me consacrer ou à s'inquiéter des on-dit : elle était entourée de ses servantes qui finissaient de préparer ses atours, coudre sa robe, polir son diadème ; elle devait aussi choisir les servantes qui l'accompagneraient pendant la cérémonie. Je n'avais jamais vu les femmes — qu'elles soient des servantes ou des esclaves, ou encore les concubines de feu Al-Salih qui vivaient encore au harem — aussi agitées, aussi excitées, aussi volubiles.

Je ne pus alors m'empêcher de penser à d'autres temps au harem, quand j'étais le serviteur des précédents sultans et même, au début de son arrivée au Caire, quand feu mon maître Al-Salih n'avait pas encore clairement imposé son amour exclusif pour ma maîtresse

J'étais alors régulièrement le témoin de la jalousie de chaque épouse à l'égard des trois autres. Je surveillais leurs intrigues auprès du sultan régnant et je m'ébaudissais du talent de chacune d'entre elles pour mieux afficher sa beauté, l'aguicher un peu plus, l'attirer plus souvent que les autres dans sa couche et assurer ainsi la primauté de son fils sur les nombreux garçons que le sultan avait eus avec ses autres femmes, garantissant donc son accession au Trône

après la mort ou le départ de son père. Les concubines et les servantes devaient choisir leur camp, évitant d'être confinées aux tâches les plus abjectes, ce qui aurait été leur sort si elles n'avaient pas eu le flair, ou la chance, de faire partie du camp de la favorite.

Ce temps semblait révolu, et toutes les femmes du harem se réjouissaient de participer à cet événement extraordinaire : le couronnement d'une femme. Hélas ! je devais apprendre plus tard, dans des circonstances terribles, que cette euphorie n'était que passagère et que la jalousie des femmes à l'égard de celle qui les dépassait toutes était loin d'être éteinte.

Le grand jour arriva. Quand Chagaratt el-Dorr quitta le harem pour se rendre dans la Salle du Trône où aurait lieu le couronnement, j'admirai sa magnifique robe de velours brodée d'or, sa coiffe de perles, son voile si fin que l'on pouvait clairement voir ses yeux qui brillaient. J'admirai surtout sa démarche altière, son air véritablement souverain : elle allait devenir sultane d'Égypte et de Syrie, elle mesurait le caractère inouï de cet honneur, et elle proclamait à la face de tous qu'elle saurait l'assumer avec majesté.

Je l'accompagnais et je me mis dans un coin de la tribune sur laquelle elle se trouvait. Je connaissais fort bien les émirs mamelouks ; ils étaient là en grand nombre, et à leur tête je reconnus ses amis de toujours, ceux-là mêmes qui avaient décidé qu'elle monterait sur le trône.

Mais je constatai qu'un certain nombre d'autres émirs étaient absents. De même, les chefs de l'armée étaient présents, mais pas tous.

Baybars, Aqtay et Aybak se prosternèrent devant Chagaratt el-Dorr, jurant appui et obéissance à la sultane d'Égypte et de Syrie. Ils invitèrent ensuite les autres émirs

à faire serment d'allégeance à la nouvelle souveraine. Certains refusèrent, alléguant la tradition musulmane, et se retirèrent de la cérémonie, suivis de deux ou trois des commandants de l'armée.

Chagaratt el-Dorr remercia gracieusement les émirs mamelouks et leur promit de n'épargner aucune peine pour se montrer digne de leur confiance; elle les assura qu'elle saurait récompenser leur loyauté.

Puis Chagaratt el-Dorr se rendit avec sa suite au balcon qui dominait la grande cour du Palais. Les troupes défilèrent devant elle, s'inclinant au fur et à mesure qu'elles passaient devant son balcon. Elle baissait légèrement la tête en signe de reconnaissance.

Le vendredi suivant, je me rendis à la Grande Mosquée du Caire, tout autant par curiosité que parce que je savais que Chagaratt el-Dorr me saurait gré de lui rapporter ce qui se passait dans la ville après son couronnement.

Après les salutations et avant la prière, l'imam qui présidait commença à psalmodier, suivi de tous les fidèles :

*Qu'Allah protège l'Instance bénéfique,
La Reine des musulmans,
La bénie du Monde terrestre et de la Religion,
La Mère de Khalil
La compagne du sultan Al-Salih.*

Je fus saisi de surprise. Je me préparais, à la fin de la prière, à bavarder avec les bonnes gens du Caire, à tâcher de saisir leur sentiment quant à l'accession au trône de ma maîtresse. Quand la prière, puis le prêche, furent dits en son nom, je pris pleinement la mesure de cet événement prodigieux : pour la première fois dans toute l'histoire de la oumma, une femme montait sur le trône, une femme

régnait sur des hommes, et son nom était proclamé à haute voix dans les mosquées.

Trois jours plus tard, j'étais dans un souk, quand j'admire une fois de plus l'esprit entreprenant de Baybars et de ses autres amis partisans de la sultane : une nouvelle monnaie venait d'être mise en circulation. Jamais, dans le passé, on n'avait vu de nouvelles pièces frappées aussi rapidement.

Sur l'avvers du dinar se trouvait le nom du sultan de Bagdad, le Calife des musulmans. Mais, sur le revers, je vis le nom et les titres de Chagaratt el-Dorr et même moi j'éprouvai un sentiment curieux de voir ainsi, coulé dans le métal, la mention d'une femme.

Nul, dans le pays, ne pouvait plus ignorer que notre nouveau maître était une femme. Tout Égyptien, en faisant son marché et en sortant ses dinars de sa bourse, savait dorénavant que le sultan était une sultane.

Chagaratt el-Dorr me confiait aussi qu'il lui faudrait rapidement se montrer à ses nouveaux sujets. En effet, les sultans, qui participaient à des parades militaires dans les rues du Caire, n'étaient pas inconnus du peuple, qui les côtoyait souvent de près, surtout quand ils dirigeaient la prière dans les mosquées.

Ma maîtresse avait un dilemme : en tant que femme, elle ne pouvait pas diriger la prière. Elle ne pouvait pas non plus participer à une parade, réservée aux seuls combattants.

Le sort semblait décidément sourire à Chagaratt el-Dorr. Quelques jours après son accession au trône, des messagers venus du nord du pays nous apprirent que le roi Louis et tous ses compagnons francs — ceux qui tenaient encore Damiette, ainsi que les chevaliers que nous avions fait prisonniers et qui furent libérés des prisons de Man-

sourah et du Caire — venaient de quitter définitivement le sol béni de l'Égypte. L'étendard vert avait été haussé sur la plus haute tour de Damiette, et la prière dite dans les mosquées. Enfin, l'armée victorieuse des musulmans s'en retournait au Caire, où elle allait arriver trois jours plus tard.

La sultane vit là l'occasion qu'elle attendait. Elle fit proclamer partout la bonne nouvelle par les hérauts publics, qui annoncèrent aussi au peuple qu'un grand défilé dans les rues de la ville allait célébrer cette victoire.

Ce que les hérauts ne disaient pas, mais que j'avais vite compris, c'est que ma maîtresse allait faire d'une pierre deux coups : le défilé nous permettrait de remercier nos valeureux guerriers — et de cimenter ainsi la loyauté de l'armée à la nouvelle souveraine — et de présenter aussi aux Cairotes, officiellement et publiquement, leur nouvelle sultane, de la célébrer et de la fêter.

En apprenant la libération définitive du pays, les Égyptiens explosèrent de joie. Un jour, je me promenais dans un Caire routinier, le lendemain, je perçus partout une excitation, une fébrilité, une joie qui se manifestaient de mille façons.

Partout, des étendards verts étaient déployés. Des musiciens circulaient dans les rues en frappant du tambour. Le soir venu, mille lanternes de couleurs, accrochées aux devantures des magasins et à la porte des maisons, éclairaient les rues de la ville de reflets brillants. Les enfants faisaient éclater des pétards, tandis que le gouverneur de la ville conscrivait une armée de balayeurs pour nettoyer les rues où allait défiler le cortège.

Mais cette activité dans la ville n'était rien en comparaison de l'agitation au harem. Chagaratt el-Dorr devait en quelques jours se préparer une robe et des parures

différentes de celles qu'elle avait portées à son couronnement. Toutes les femmes du harem préparaient également leurs plus beaux atours, car la souveraine avait décidé que les dames du Palais, ainsi que ses suivantes et ses servantes, l'accompagneraient.

C'était donc une des rares fois où les femmes du harem pouvaient sortir en ville, d'où leur effervescence. Je n'avais jamais vu autant de belles robes cousues aussi rapidement.

Le jour du défilé arriva enfin. Le cortège quitta le Palais de la Montagne, descendit en désordre les rues étroites et en pente qui menaient à la ville, avant de s'arrêter place Rumayla pour se regrouper. Puis il s'engagea dans l'Asaba, l'artère principale, et parcourut toute la ville d'est en ouest, entre les deux grandes portes de la muraille.

Les émirs mamelouks, qui avaient été les principaux artisans de notre victoire, caracolaient en tête du défilé. Ils étaient suivis de notre infanterie, que précédait un important groupe de musiciens.

Des joueurs de flûte faisaient vibrer leurs trilles, tandis que les batteurs de tambours soulignaient la cadence de leurs coups sourds. Mais ce qui excita le plus la curiosité des Cairotes, ce fut un personnage tout à fait surprenant, qu'ils n'avaient jamais vu encore.

Il s'agissait d'un émir qui précédait la cohorte des musiciens. Richement vêtu, il tenait dans sa main une belle baguette d'or, qu'il lançait en l'air puis rattrapait avec une grande dextérité. À d'autres moments, il se mettait à esquisser quelques pas de danse, à bouger des épaules ou à effectuer des sauts acrobatiques, mettant tous les spectateurs dans la plus grande joie.

Je ne m'étonnais guère de sa présence : j'étais dans le secret, car c'est Chagaratt el-Dorr qui avait eu cette idée de demander à un émir de s'assurer, par ses gestes, que

les musiciens allaient suivre ensemble la mesure, et j'avais assisté à ses préparatifs pendant les derniers jours.

Chagaratt el-Dorr suivait derrière l'infanterie. Elle était installée dans un magnifique palanquin fait de bois d'ébène et recouvert de soie. Le palanquin était porté par de nombreux esclaves ; les femmes des principaux émirs et du gouverneur du Caire, juchées sur de splendides chevaux arabes, l'entouraient.

Venaient ensuite ses servantes, montées sur des mulets ; à leur tête, je ne fus guère surpris de voir Aïcha, car cela faisait bien longtemps que ma maîtresse témoignait une préférence marquée pour cette jeune femme.

La sultane et les dames de la cour étaient radieuses dans leurs robes de brocart et de soie ; leurs voiles arachnéens ne cachaient guère leurs beaux yeux, qui brillaient de joie et d'excitation.

Les gardes de la sultane clôturaient le défilé.

Tout au long de l'Asaba, la population de la ville s'était massée en grand nombre. La splendeur des tenues des militaires et des robes des femmes, la musique martiale, le soleil éclatant, la présence, pour la première fois, d'une souveraine au milieu de ses sujets, tout cela faisait vibrer l'air de mille vivats, d'applaudissements et de cris. Derrière les moucharabiehs, les youyous des femmes accompagnaient de leurs trilles les airs des flûtistes.

Des amuseurs se tenaient au coin des rues et leurs pantomimes faisaient rire le peuple et, surtout, les enfants. Dans certaines places que traversait le cortège, on tirait un feu d'artifice.

J'étais à côté du palanquin sur lequel se trouvait l'Arbre de Perles. Jamais je n'avais vu ma maîtresse si visiblement heureuse. Au cours de sa longue vie aventureuse, elle avait appris à ne jamais manifester devant les étrangers

les sentiments qui l'agitaient, mais ce jour-là, elle souriait franchement, elle penchait la tête pour répondre aux vivats de la foule, elle saluait même par quelques gestes de la main ceux qui voulaient s'approcher du palanquin.

Au bout de plusieurs heures, le cortège retourna au Palais. Chagaratt el-Dorr avait gagné son pari, se disaient les courtisans. Devant un tel accueil, il semblait clair à tous que les Caireotes avaient adopté leur nouvelle souveraine et avaient accepté de voir une femme devenir sultane.

Nous n'avons pas tardé à déchanter.

Je compris, au cours des semaines suivantes, le souci des émirs mamelouks de se dépêcher d'asseoir l'autorité et la légitimité de Chagaratt el-Dorr. Ils se doutaient bien que cette innovation, condamnable et inconcevable dans l'histoire des musulmans, allait se heurter à une vive opposition.

Je continuais à me promener souvent dans les rues du Caire. Je demandai à certains eunuques en qui j'avais particulièrement confiance de faire de même, de prêter partout l'oreille et de provoquer les confidences de leurs connaissances. Je fis même appel à certains commerçants de la ville, que je connaissais bien, chez qui j'achetais de nombreux produits pour le harem et qui me devaient donc des faveurs; je leur demandai de me faire rapport sur ce que leurs clients leur disaient. J'envoyai enfin certains de mes espions dans les principales villes du Delta.

Je ne tardai pas à m'inquiéter. L'accession de Chagaratt el-Dorr au trône s'était faite si rapidement que les opposants n'avaient pas eu le temps de se coaliser ou de protester, à l'exception du cheikh qui avait fait un esclandre avant le couronnement.

Mais plus les jours passaient, et plus la rumeur populaire changeait. La joie du défilé de la victoire faisait place à des questions, que l'on posait de plus en plus à haute voix.

Certains cheikhs insinuaient dans les prêches du vendredi que l'arrivée d'une femme sur le trône était le signe annonciateur de grands bouleversements, que la oumma musulmane n'allait pas tarder à subir les conséquences terribles de cette faute. À certains tons hargneux, on eût cru que la fin du monde était proche, et certains même la prédisaient déjà.

J'hésitais : devais-je en parler à la sultane ? Mais quand les sous-entendus et les sarcasmes commencèrent à mener à des mouvements de foule dans les rues du Caire, je me décidai.

Chagaratt el-Dorr ne sembla pas surprise quand je lui fis rapport. Elle s'attendait certes à des résistances, et sa maîtrise habituelle l'incitait à ne rien révéler de ses pensées. Je perçus cependant dans les jours suivants un certain raidissement de sa part, comme une gravité encore plus grande que d'habitude quand elle recevait les émirs et présidait le conseil.

Elle se tenait au courant des moindres affaires du pays. Elle prenait toutes les décisions et donnait ses instructions aux gouverneurs et aux chefs de l'armée en leur envoyant des édits ornés d'un sigle royal et portant sa signature.

Mais cette gestion sage et diligente des affaires du pays ne désamorçait pas l'animosité à son égard.

Je crois que Chagaratt el-Dorr et ses amis émirs attendaient beaucoup de l'approbation du calife de Bagdad quant à leur choix de la sultane pour régner sur l'Égypte. En effet, les émirs, dès le lendemain du couronnement, avaient envoyé des messagers informer le Calife et les autres

princes musulmans de leur décision, et quérir un serment d'allégeance des émirs syriens, qui étaient les vassaux de la nouvelle sultane.

La réponse du Calife tardait : il est vrai que la distance est grande entre Bagdad et Le Caire. Mais nous ne tardâmes pas à avoir un avant-goût de ce qui attendait ma maîtresse en apprenant la réaction des princes syriens.

En effet, les messagers se suivaient de jour en jour, apportant des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Les émirs syriens n'en revenaient pas de ce choix incongru. Le gouverneur de Damas refusa de reconnaître l'autorité d'une femme. Des princes obscurs s'agitaient à Gaza et rassemblaient des troupes pour envahir l'Égypte « afin d'y rétablir l'ordre naturel et immuable du monde ».

Plus grave encore, un prince d'Alep leva l'étendard de la révolte, se proclama nouveau sultan de Syrie et d'Égypte et demanda à tous les émirs syriens de se joindre à lui pour porter un coup mortel à l'usurpatrice. « Comment, tonnait-il, nous rapportaient nos espions en Syrie, comment une esclave ose-t-elle prétendre à gouverner l'humanité? »

Les voyageurs firent-ils part aux Égyptiens de ces remous? Toujours est-il que des émeutes éclatèrent au Caire. Certains émirs qui avaient appuyé ma maîtresse prenaient leurs distances et même ses meilleurs alliés, Baybars, Aqtay et Aybak, se montraient de plus en plus soucieux.

Nous attendions tous avec une impatience croissante la réponse du Calife. Nous espérions que le choix des émirs mamelouks, ceux-là même qui avaient vaincu les Francs et sauvé la oumma, l'amènerait à ratifier leur décision. Et l'appui du Calife, le chef de tous les musulmans, ferait sûrement taire les critiques les plus stridentes.

Un matin, un messager arriva de Bagdad. Il entra, poussiéreux et essoufflé, au Palais; je me saisis de la missive qu'il portait et me précipitai au harem. Je remis le parchemin à Chagaratt el-Dorr; elle le lut, son visage se crispa, elle resta longtemps silencieuse, puis me le remit en me disant : « Porte-le immédiatement à l'émir Baybars. »

Je me précipitai dans les rues du Caire pour rejoindre l'émir à son Palais. Une agitation étonnante régnait dans les rues de la ville. Je m'arrêtai brièvement pour savoir ce qui se passait.

Ce que j'appris me stupéfia : les Cairotes étaient déjà au courant de la missive et de son contenu. Le Calife — ou l'un de ses aides — en avait envoyé des copies à plusieurs princes et cheikhs égyptiens, en les instruisant d'en informer tout le peuple d'Égypte. On la lisait à partir du minbar¹¹ dans certaines mosquées, les gens éclataient de rire et se poussaient du coude.

Je finis par atteindre le Palais de Baybars; on me dit que ce dernier était occupé. J'insistai pour le voir : on me fit entrer dans un salon, où il était en grande conversation avec plusieurs autres émirs. Je lui remis la missive et, avant de reprendre le chemin du Palais, je me rendis chez une de mes connaissances qui avait ses entrées auprès de plusieurs cheikhs.

Il me raconta l'affaire. Le Calife, dans sa réponse, ne s'adressait ni à Chagaratt el-Dorr ni aux émirs. Son message était adressé à tout le peuple d'Égypte.

Le Calife était indigné. Il rejetait ce choix des émirs et des dignitaires du pays du Nil. Il se montrait sarcastique à leur égard : comment avaient-ils pu en arriver à même concevoir qu'une femme puisse gouverner un pays? Il

11. La chaire dans les mosquées.

refusait d'entériner l'accession de Chagaratt el-Dorr au trône, parce que le Prophète avait écrit que les calamités s'abattraient sur tout pays dirigé par une femme.

Et il terminait son message par l'injure suprême : « S'il n'existe pas un homme parmi vous, persiflait-il, faites-le moi savoir et je vous enverrai un homme d'ici... ! »

Je savais à quel point cette injure pouvait blesser les Égyptiens. Je vivais depuis toujours cette blessure dans ma propre chair : elle réduisait les hommes d'ici au rang d'eunuque, l'opprobre le plus grand, l'insulte suprême.

La missive du Calife précipita le changement d'attitude que je percevais déjà chez les émirs mamelouks, même les plus proches de la sultane. Ils se montraient graves, inquiets. Ils rapportaient régulièrement à Chagaratt el-Dorr les moindres incidents dans le pays, les murmures, les débuts d'émeute, la hargne croissante de ses adversaires. Ma maîtresse les écoutait en silence et allait s'enfermer dans ses quartiers.

Un jour, une rumeur sourde nous parvint du Caire. D'habitude, les bruits de la capitale n'atteignaient jamais la Montagne où se trouvait le Palais. Les gardes envoyés aux informations ne tardèrent pas à revenir : une grande émeute avait éclaté dans la ville, et ce que nous entendions, c'étaient les cris des émeutiers qui vitupéraient la femme qui avait osé dominer les hommes.

Le lendemain, Chagaratt el-Dorr apprit que cette émeute avait été organisée en sous-main par certains émirs ralliés au prince d'Alep qui s'était proclamé sultan. Ma maîtresse réagit fermement : elle ordonna l'arrestation et l'emprisonnement de ces émirs félons.

Cette fermeté ne fit rien pour étouffer la contestation, bien au contraire. Et même les conseillers de la sultane

n'hésitaient plus à parler d'une « situation grave, sinon dangereuse ».

Quelques semaines après l'arrivée du messenger de Bagdad au Caire, Chagaratt el-Dorr m'appela. « Va, Osman, me dit-elle, va et convoque Baybars, Aqtay, Aybak et leurs plus proches alliés et amis demain au Palais. Tu leur diras que la sultane a un message important à leur transmettre. »

QUAND CHAGARATT el-Dorr n'est pas loin, ou quand Osman et ses assistants rôdent aux alentours, les femmes tâchent de prendre un air grave. Mais quand elles sont sûres d'être loin des oreilles indiscrètes, elles chuchotent avec fébrilité et étouffent des rires moqueurs.

L'arrogante a fini par prendre une bonne leçon, murmurent-elles. Chagaratt el-Dorr, qui a cru être au-dessus de nous toutes, qui a même — le comble! — cru qu'elle était la plus belle, qui a voulu dominer non seulement son époux — ce qui était déjà bien insolent —, mais aussi le harem, puis le Palais, puis le pays, et peut-être même l'univers tout entier, eh bien! cet Arbre de Perles vient de perdre toutes ses feuilles, toutes ses parures! Il redevient un arbre bien ordinaire!

La veille, Chagaratt el-Dorr venait d'annoncer aux émirs mamelouks qu'elle abdiquait le trône « pour le bien du pays et des musulmans », et les femmes du harem en frétilaient d'aise.

La pression des dernières semaines sur ma maîtresse avait été terrible. L'opposition contre cette « dédaigneuse », qui avait eu la folie de croire qu'elle gouvernerait des hommes, ne venait plus seulement des princes syriens, mais du pays même, et le malaise de ses alliés parmi les émirs devenait de jour en jour plus palpable.

Le comble, pour ma maîtresse, fut la lettre insolente du Calife, qui insultait les Égyptiens, assez faibles, assez émasculés pour vouloir une femme sur le trône!

Chagaratt el-Dorr avait compris que la situation devenait intenable. Elle remit son abdication au Grand Conseil, et la hargne, la jalousie des autres femmes du harem put alors se donner libre cours, mais toujours avec prudence.

Hier soir, après son abdication, ma maîtresse m'invita à lui masser les pieds et les jambes. Je savais que ce rituel la calmait quand elle était tendue ou inquiète. Je me suis aussi demandé si, en m'invitant à la rejoindre loin des oreilles indiscrètes, elle ne souhaitait pas se vider le cœur.

Selon son habitude, elle ne se répandit pas en de longues confidences. Elle restait silencieuse, le visage fermé. Je l'entendais qui étouffait des soupirs.

Un moment donné, elle me dit : « Sais-tu, Aïcha, j'ai quand même régné sur l'Égypte et la Syrie! Mon nom a été proclamé dans les mosquées! Il a été gravé sur les dinars! »

Elle se tut quelques instants puis reprit, avec un sourire dont je ne savais pas s'il était ironique ou mélancolique : « Et puis, j'ai régné trois mois! Trois mois sur le trône, moi, une femme! »

Le lendemain, elle resta confinée dans ses appartements, pendant que le harem et le Palais bourdonnaient de mille rumeurs. Elle ne fit même pas appel à moi. Ce jour de calme, je le souhaitais depuis longtemps.

J'avais besoin, en effet, de mieux réfléchir à ce qui m'arrivait, de prendre la mesure de la tornade que l'amour que nous nous portions, Badr et moi, avait déclenchée dans nos vies.

Cela faisait déjà quelques mois que nous nous étions rencontrés. Cela faisait déjà quelques mois que je le retrouvais parfois le soir — quand mon service me le permettait,

et que le harem était assez tranquille pour que je puisse m'éclipser pour le rejoindre — et que je gémissais longuement sous ses caresses, et que je le caressais à mon tour jusqu'à ce que son halètement devienne rauque et fasse exploser en moi, dans mon ventre, à la pointe de mes seins, dans tout mon corps, une gerbe de plaisir.

Je le connaissais maintenant depuis assez longtemps pour ne plus pouvoir imaginer mon avenir sans lui. Nous parlions souvent, Badr et moi, de notre avenir. Nous voulions vivre ensemble, et nous devons donc nous marier.

Nous nous heurtions toujours à la même difficulté : comment pouvait-il demander ma main, s'il n'était pas supposé me connaître? En principe, il ne m'avait jamais vue, sauf comme une vague silhouette aux confins du harem, ou dans les rares fois où nous sortions en ville, enveloppées de nos voiles.

Plus nous en parlions, plus nous y réfléchissions, et plus nous convenions tous les deux qu'Osman possédait la clé de cet avenir dont nous rêvions. Lui seul pouvait trouver le moyen de surmonter ces difficultés.

Mais allait-il seulement accepter de nous aider? Badr me répétait qu'Osman avait de l'affection pour lui, mais lui pardonnerait-il cette entorse à la loi et à la tradition? Lui pardonnerait-il surtout de l'avoir blessé, lui, Osman, d'avoir porté atteinte à sa raison d'être, à ce qui faisait sa fierté, à ce qui était le cœur même de son existence : être le gardien du harem et empêcher tout contact entre ses femmes et le reste du monde?

Nous savions que la hardiesse de Badr allait blesser son père adoptif, mais il demeurerait tout de même notre seul espoir. Et, au lendemain de l'abdication de ma maîtresse, je réfléchissais donc aux arguments auxquels Badr pourrait recourir pour convaincre Osman.

Je n'allais pas avoir le loisir de réfléchir bien longtemps, car dès le lendemain, le harem allait de nouveau se trouver en pleine effervescence.

Nous avons appris que les émirs mamelouks avaient décidé de tenir une importante réunion, afin de choisir le successeur de Chagaratt el-Dorr sur le trône d'Égypte et de Syrie. Nous attendions toutes avec fébrilité leur choix.

Les femmes espéraient que l'émir qui serait choisi aurait, parmi ses quatre épouses, au moins une à laquelle il serait particulièrement attaché. Ainsi, se disaient-elles, Chagaratt el-Dorr serait reléguée dans les appartements éloignés du harem. Peut-être même le nouveau maître du pays ne voudrait-il plus voir au Palais celle qui l'avait précédé sur le trône et l'exilerait-il dans une lointaine forteresse.

La perspective de l'humiliation infligée à l'Arbre de Perles réjouissait les ex-épouses, les concubines et les servantes de notre maître défunt, le sultan Al-Salih. Puis, graduellement, l'ambiance du harem changea. Les femmes cessèrent de se regrouper, de bavarder, de rire, elles se retirèrent dans leurs chambres.

La cause de ce changement d'humeur ne m'étonna guère : les femmes se demandaient lesquelles auraient la faveur du nouveau sultan.

S'il n'avait pas déjà quatre femmes, choisirait-il l'une des concubines pour l'épouser ? Et si oui, laquelle ? Ou alors, même s'il ne l'épousait pas, laquelle serait sa préférée ? Laquelle inviterait-il, soir après soir, dans sa couche ?

Et les servantes se demandaient si ce changement de régime n'augurait pas un sort meilleur pour l'une ou l'autre d'entre elles. Le sultan pourrait bien être séduit par le minois de l'une, ou la vivacité de l'autre, ou les beaux yeux de celle-ci, ou la silhouette fluide de celle-là. Il l'inviterait

alors à le rejoindre dans sa chambre, et l'élue sortirait du rang, quitterait la troupe anonyme des servantes pour accéder au sort envieux des concubines, celles qui aidèrent le prince à se détendre afin de mieux gouverner le pays.

Pendant le reste de la journée et les deux jours suivants, ce fut une débauche de robes que l'on sortait et que l'on essayait, de coffrets à bijoux que l'on ouvrait pour souper longuement les bagues et les diadèmes, de flacons de parfums que l'on débouchait pour en comparer les arômes.

À l'aube du quatrième jour après son abdication, un messenger vint annoncer à Chagaratt el-Dorr le choix du Grand Conseil — c'est-à-dire, essentiellement, le choix des émirs mamelouks — pour lui succéder. Ce serait, lui dit-il, le commandant en chef de l'armée, celui-là même qui s'était signalé par son courage dans la lutte contre l'Infidèle, l'émir Aybak. Son accession au trône, précisait-il, aurait lieu dans dix jours.

Nul ne s'étonna de cette annonce. Tout le monde savait que les émirs allaient choisir l'un des leurs, et que ceux qui s'étaient le plus signalés par leur courage au cours des dernières années étaient justement les amis de Chagaratt el-Dorr : Aqtay, Aybak et Baybars.

Ma maîtresse ne dit rien et renvoya le messenger, en lui demandant de transmettre ses félicitations et ses vœux à l'émir Aybak.

Je la regardais attentivement. Quand le nom d'Aybak fut prononcé, l'ai-je vu tressaillir ? Ou bien ai-je imaginé cela ?

Chagaratt el-Dorr espérait-elle quelqu'un d'autre sur le trône ? Je me suis alors demandé si elle n'aurait pas préféré voir Baybars lui succéder.

Elle n'a jamais rien révélé, ni à moi, ni à quiconque, des sentiments qu'elle portait à Baybars. Mais, chaque fois qu'elle avait besoin d'un conseil, chaque fois qu'elle voulait

s'assurer de la justesse de ses choix, notamment quand elle avait dirigé la lutte contre les Francs, elle faisait appel à l'émir.

Baybars était réputé pour son courage et sa sagesse. Il était donc raisonnable d'imaginer que c'étaient là les seules raisons de son élection par Chagaratt el-Dorr. De plus, elle le connaissait depuis longtemps et avait vécu avec lui mille tribulations avant son arrivée au Caire.

Tout cela, cependant, ne me convainquait pas totalement. Depuis que j'aimais Badr, j'étais plus sensible à certains regards, à certains gestes, à certains soupirs, à certains tressaillements. Je me suis souvent demandé si Chagaratt el-Dorr n'avait pas choisi Baybars comme conseiller principal pour d'autres raisons que sa valeur.

Elle n'a jamais rien laissé transpirer de ses sentiments profonds ; ç'eût été la fin de son règne, sinon de sa vie. Al-Salih ne lui aurait jamais pardonné une telle faute : penser à quelqu'un d'autre qu'à lui, être émue ou troublée par un autre homme.

Et peut-être que je me trompe ! Mais mon instinct de femme, et de femme amoureuse, m'amène à remettre en question les apparences. Je sais comment je regarde Badr, et j'ai cru capter, à quelques reprises, la même flamme dans le regard de ma maîtresse, quand elle discutait avec Baybars des meilleures façons de battre les Francs ou de négocier avec Louis.

Je dois dire que l'émir avait de nombreux atouts pour séduire une femme. Quand on le regardait, on oubliait vite la difformité qui lui donnait des yeux torves.

Il était non seulement grand et svelte, sa mine était altière. Ses cheveux étaient blonds et sa barbe, parfumée au musc, était peinte au henné rouge. Ses robes de soie étaient arrosées d'eau de rose. Quant à ses yeux, d'un bleu expressif

et profond, ils transperçaient ses interlocuteurs d'un regard pénétrant, qu'il savait adoucir devant ma maîtresse.

Quelquefois, les femmes du harem et même Chagaratt el-Dorr se mettaient derrière les moucharabiehs donnant sur la grande cour du Palais pour le voir jouer avec ses amis et les membres de sa garde à ce jeu curieux où, galopant à dos de cheval, ils poussaient devant eux une balle avec de longs bâtons. Nous admirions alors son agilité, son courage et l'extrême élégance de ses mouvements.

Toujours est-il que l'ex-sultane ne manifesta rien quand on lui annonça le nom du nouveau sultan. Et, le lendemain de l'annonce, elle demanda à Aybak de venir la rencontrer. Elle s'enferma avec lui et la conversation entre eux dura très longtemps. Que lui a-t-elle dit alors ? Il était raisonnable d'envisager qu'elle lui parle des problèmes du pays.

Nous nous préparions cependant avec fébrilité à la cérémonie de l'accession de l'émir au trône, lorsqu'un véritable tremblement de terre vint secouer encore une fois le harem — plus étonnant, plus inattendu que tout ce que nous imaginions, que tout ce qui faisait rêver l'une ou battre le cœur de l'autre.

Aybak revint un matin au harem, après avoir fait prévenir Chagaratt el-Dorr qu'il souhaitait s'entretenir avec elle. Elle s'entoura comme d'habitude de voiles et le reçut. Sur un mot de lui, elle nous demanda à tous — eunuques, servantes — de les laisser seuls.

Cette fois-ci, leur conversation ne dura pas longtemps. Quand Aybak la quitta, Chagaratt el-Dorr me fit appeler : je lui ai rarement vu un tel air de triomphe sur la physionomie : ses yeux brillaient, son visage, d'habitude sérieux, était détendu, presque joyeux. Elle me regarda, un sourire sur les lèvres.

— Sais-tu, Aïcha, me dit-elle, le destin est quelquefois très curieux! Il peut faire suivre un grand malheur d'un... — comment dire? — d'un événement inattendu.

Je ne l'avais presque jamais entendu évoquer le destin. Son destin, elle l'avait pétri de ses propres mains. J'entrai cependant dans son jeu.

— Oui, maîtresse, le destin nous joue souvent des tours. Mais pas toujours des tours malheureux...

— Tu as raison, Aïcha. Je viens d'en vivre une illustration parfaite. Sais-tu ce que l'émir vient de m'annoncer?

— Sûrement une bonne nouvelle, maîtresse.

— Il vient de m'annoncer qu'il va m'épouser. Il va m'épouser, Aïcha...

Je devais avoir l'air stupéfaite. Elle se mit à rire.

— Et il va m'épouser dans quatre jours. Avant son accession au trône. Il veut que je sois avec lui lors de la cérémonie.

Elle se tut un instant, plongée dans une grande rêverie. Puis, elle se secoua et reprit l'air décidé que je lui connaissais d'habitude.

— Il va falloir se préparer, Aïcha. Il nous faut deux robes, l'une pour le mariage et l'autre pour le jour où Aybak deviendra sultan. Va, et convoque les couturières.

Quand je la quittai, je ne pus m'empêcher de me rapeler la longue conversation que ma maîtresse avait eue, à sa demande, avec le nouveau sultan quelques jours plus tôt. Lui avait-elle proposé une alliance? Et si oui, quel genre d'alliance? L'avait-elle amené à envisager des liens plus étroits entre eux deux? L'avait-elle conduit de façon imperceptible à penser au mariage? Ma maîtresse est si habile et la décision d'Aybak avait été si rapide...

Je me secouai, car ma maîtresse m'avait donné des ordres. Je trouvai le harem en effervescence. La nouvelle

qu'elle venait de m'annoncer était déjà connue. Des groupes se formaient ici et là, des regards incrédules s'échangeaient et les plus hardies osaient se demander à mi-voix si le nouveau sultan n'aurait pas dû attendre, venir au harem, mieux connaître toutes celles qui l'habitaient, peut-être qu'il aurait fait un autre choix, peut-être que...

Chagaratt el-Dorr sortit de son appartement et toutes les voix se turent.

La cérémonie du mariage fut somptueuse. Ma maîtresse resplendissait dans une robe de velours vert décorée de torsades dorées. Toutes les femmes du harem se pressaient derrière les moucharabiehs qui les dérobaient aux regards des courtisans, tout en leur permettant de ne rien perdre du rituel.

Pendant toute la cérémonie, j'étais distraite. Je m'imaginai à la place de Chagaratt el-Dorr et je voyais, à la place de l'émir, le beau visage de Badr. Je rêvais qu'il me demandait en mariage devant une assemblée de musulmans tandis que, cachée sous mon voile, mon cœur battait fort. Mais je dus me ressaisir : ce n'était pas Badr qui était là, et c'était Chagaratt el-Dorr qui prenait épouse.

Le soir, Aybak revint au harem. Chagaratt el-Dorr l'attendait dans sa chambre. Je dormis dans une pièce proche, afin de répondre aux besoins de ma maîtresse, si elle m'appelait. Je n'entendis guère cette nuit-là ni soupirs, ni gémissements. Je me remis à penser à Badr. Quand j'évoquai ses étreintes, je me sentis tout amollie, une douce chaleur m'envahissant tout le corps.

Le lendemain, les femmes du harem privé d'Aybak vinrent nous rejoindre au Palais. L'émir avait non seulement des concubines, mais aussi une épouse. Dès leur arrivée au Palais, Chagaratt el-Dorr leur fit comprendre qu'elle était la vraie maîtresse du lieu. Elle fit assigner à la

première épouse des appartements plus petits que le sien et situés de l'autre côté de la cour principale.

Je compris immédiatement les raisons de sa décision : cette épouse avait déjà donné un fils à l'émir. Ce serait son successeur, à moins que ma maîtresse n'enfante un garçon avec le sultan et qu'Aybak ne préfère alors ce nouveau fils à celui de sa première épouse. Mais, en attendant, Chagaratt el-Dorr craignait l'influence de la mère du futur sultan.

Après l'arrivée des femmes du harem d'Aybak, nous étions dorénavant trop nombreuses au Palais. Ma maîtresse décida d'éloigner du Caire les autres ex-épouses du sultan défunt, Al-Salih, ainsi que ses principales concubines. Les servantes les plus âgées les accompagneraient dans la forteresse où on allait les exiler, dans le désert, à mi-chemin entre Le Caire et la mer, et où elles vivraient recluses jusqu'à leur mort.

Devant la déception de mes compagnes, avec qui je vivais depuis de nombreuses années, j'osai demander à Chagaratt el-Dorr de retarder leur départ jusqu'après le couronnement de son époux. Elle accepta, et toutes les femmes se remirent à préparer leurs atours pour le jour du couronnement.

La cérémonie fut grandiose. Dans la Salle du Trône, tous les émirs, les dignitaires et les chefs des guildes du Caire vinrent s'incliner devant Aybak et lui jurer obéissance et fidélité.

Puis le nouveau sultan sortit du Palais pour défiler dans les rues de la ville. Il était précédé des principaux émirs qui portaient à tour de rôle sur leur épaule une belle selle à la housse richement ornée et brodée d'or, symbole de son pouvoir et de sa souveraineté.

Nous le suivions, comme d'habitude, dans des palanquins. Les eunuques nous entouraient et les Cairotes applaudissaient avec frénésie leur nouveau maître.

Dès les premières semaines du règne du nouveau sultan, je commençai à observer un phénomène que j'avais déjà remarqué durant le règne de feu Al-Salih : ma maîtresse, par mille cajoleries, dominait peu à peu son époux.

Elle lui demandait régulièrement des nouvelles du gouvernement. Comme sa conversation était enjouée et ses conseils judicieux, Aybak n'hésitait pas à passer de longues heures avec elle, à évoquer les difficultés qu'il rencontrait dans l'exercice du pouvoir, les jalousies qui couvaient au sein de la caste mamelouke, les précautions qu'il fallait prendre avec le calife de Bagdad, qui n'avait pas encore approuvé et entériné son accession au trône.

Et puis, les princes syriens continuaient à s'agiter. Il fallait mettre l'armée en état d'alerte. Et puis, la récolte avait été mauvaise. On rapportait un début de famine dans certaines provinces. Et puis...

Chagaratt el-Dorr l'écoutait attentivement, le calmait, le distrait et, mine de rien, avançait une idée, suggérait une solution et Aybak, ravi, l'adoptait sur-le-champ et l'assurait que cette bonne idée, qui était certes la sienne mais que Chagaratt el-Dorr avait su lire en lui, serait immédiatement mise à exécution.

Après à peine deux ou trois semaines de règne, Chagaratt el-Dorr, profitant d'un moment où Aybak était particulièrement détendu, se demanda à haute voix si le peuple ne serait pas content de voir son souverain actuel et celle qui l'avait précédé sur le trône d'accord sur la conduite de l'État. Surpris, Aybak lui dit que c'était peut-être une bonne idée, mais qu'il devait réfléchir à la manière de la

traduire concrètement. Ma maîtresse sourit et suggéra qu'une façon simple d'y parvenir était de faire signer les décisions du sultan par eux deux. Aybak acquiesça, et depuis ce jour-là, tous les décrets, toutes les décisions du gouvernement reçurent le double sceau du sultan et de l'ex-sultane.

Il arriva même à quelques reprises que le sultan, absent du Caire pour une tournée dans les provinces ou une rencontre avec les autres émirs mamelouks, ne puisse signer des décrets. Chagaratt el-Dorr décida que les mesures qu'ils contenaient étaient trop urgentes pour attendre son retour. Elle les signa donc toute seule, et ils furent appliqués immédiatement.

Ma maîtresse recevait également les deux autres émirs qu'elle connaissait de longue date, Baybars et Aqtay. Elle leur demandait de lui faire part de l'humeur du peuple, de la manière dont il jugeait le gouvernement du nouveau sultan, ainsi que des problèmes de l'armée.

Elle leur suggéra même à de nombreuses reprises les façons les plus efficaces de mettre en application les décrets qu'elle et le sultan avaient signés, et de lui faire régulièrement rapport.

Chagaratt el-Dorr ne tarda pas à avancer un autre pion : nous signons conjointement les décrets, dit-elle un jour à son mari, et le peuple sait donc que nous nous consultons sur toutes les questions qui concernent le gouvernement du pays et le bien-être des musulmans. Il est vrai, ajouta-t-elle avec un sourire cajoleur, que c'est bien toi qui prends toutes les décisions finales, même si nous en avons discuté ensemble.

Aybak acquiesça et la remercia de le conseiller si bien et de respecter cependant toutes ses prérogatives de sultan.

Chagaratt el-Dorr, enhardie par le ton amène de son époux, reprit :

— Tu connais la tradition, ô sultan : les prières dans les mosquées doivent être faites au nom de ceux qui prennent les décisions, afin qu'Allah protège et inspire les responsables de la oumma des fidèles.

Aybak reconnut le bien-fondé de ce que lui disait son épouse. Dès le vendredi suivant, la prière fut dite en leurs deux noms et le prêche précédé d'une invocation à Dieu pour qu'il les protège tous deux.

Ma maîtresse, dont j'admirais l'extraordinaire habileté, ne s'arrêta pas en si bon chemin. Elle avait imposé sa présence dans deux des trois grands symboles du pouvoir : la signature des décrets et l'invocation de son nom dans les mosquées. Elle convainquit Aybak qu'il était illogique que son nom, étant apposé au bas des décrets, ne figure pas également sur les pièces de monnaie.

Les nouveaux dinars furent dorénavant frappés aux noms du sultan Aybak et de son épouse.

Chagaratt el-Dorr recevait également les doléances des gens du peuple. Une fois par semaine, elle se rendait dans la Salle des Audiences et, cachée derrière une tenture, se faisait lire les placets des plaignants. Je me souviens du jour où un émir bien connu du Caire vint se plaindre qu'on voulait lui imposer une taxe sur un bien qu'il avait acquis depuis de nombreuses années. Ma maîtresse décida, eu égard aux services qu'il avait rendus au pays, qu'aucune taxe ne lui serait imposée. L'émir se répandit en mille remerciements adressés à « Son Altesse sultanienne, l'Appui de la Foi, que Dieu étende son Égide sur terre à l'Est et à l'Ouest ».

Une nouvelle inattendue me plongea dans une béatitude qui me fit oublier les intrigues du harem et les manœuvres de ma maîtresse.

Une nuit que j'avais rejoint Badr dans notre chambre et que, assoiffée de ses caresses parce que je ne l'avais pas vu depuis une dizaine de jours, j'avançais mes lèvres pour qu'il les prenne dans les siennes, il me repoussa doucement, me regarda en souriant et me dit :

— Aïcha, nous allons, si Allah le veut, pouvoir nous aimer tout notre saoul.

De surprise, je me jetai dans ses bras. Il m'embrassa longuement puis me repoussa de nouveau et me dit :

— Osman a accepté de plaider notre cause auprès de Chagaratt el-Dorr.

— Osman ? Tu as réussi à le convaincre ?

— Oui. Il m'avait déjà dit à quelques reprises qu'à mon âge, je devais songer à me marier. Quand il me l'a répété il y a quelques jours, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit que j'étais bien d'accord avec lui et que je voulais me marier.

— Et... tu lui as parlé de moi ?

— Il avait commencé à évoquer les filles de certaines de ses connaissances, de riches commerçants de la ville, quand j'ai osé l'interrompre. Je lui ai dit que je souhaitais épouser une des servantes de notre maîtresse.

Mon cœur battait.

— Et... ?

— Bien entendu, je ne pouvais ni lui dire ton nom, que je ne suis pas censé savoir, ni même te décrire, puisque je ne t'ai jamais vue.

Badr m'expliqua alors qu'il avait mentionné à son père adoptif qu'il avait entrevu cette servante lors de certains

défilés et, par hasard, à quelques reprises, quand il voulait le voir et qu'Osman accomplissait ses tâches au harem.

— Je lui ai dit que j'avais aimé sa taille et sa démarche et que, de plus, parce qu'il connaissait toutes les servantes du harem, il pouvait être garant de son caractère.

Mon amoureux me raconta qu'Osman fronça d'abord les sourcils : il était surpris de cette démarche et mécontent de savoir qu'un homme, fût-il son fils adoptif, avait pu entrevoir une femme du harem. Badr craignait même une réaction de colère, sinon un refus net. Mais, après quelques instants de silence, Osman demanda quelques précisions à Badr et ne tarda pas à savoir de quelle servante il s'agissait. Il réfléchit longuement.

— Après tout, je ne vois pas pourquoi Chagaratt el-Dorr s'y opposerait. Tu veux épouser une servante et non pas une concubine. Si tu m'avais parlé d'une concubine...

Il se tut. Badr comprenait : s'il avait osé jeter les yeux sur une concubine du sultan, son sort eût été terrible.

Osman promit à son fils adoptif qu'il saisirait une occasion propice pour en parler à l'épouse du sultan.

Il ne put tenir promesse dans les quelques semaines qui suivirent. En effet, Chagaratt el-Dorr, qui dirigeait maintenant le pays au nom de son époux, prit deux décisions qui l'occupèrent beaucoup, qui nécessitèrent qu'elle rencontre de nombreux dignitaires et qui firent jaser le bon peuple.

Elle convainquit le gouvernement de faire raser complètement la ville de Damiette, qui avait été, deux fois au cours des trente dernières années, la proie des Infidèles. Il fallait donc, fit-elle valoir, les empêcher de vouloir se réfugier de nouveau derrière ses fortifications, s'ils osaient attaquer une troisième fois les musulmans d'Égypte.

Un membre du Grand Conseil osa protester.

— Mais il y a un grand nombre de musulmans qui vivent à Damiette. Et ils viennent d'ailleurs de retourner chez eux, après la défaite des Infidèles et leur départ de la ville. Comment peut-on leur demander de quitter de nouveau leurs maisons? Et où iront-ils?

La réponse de ma maîtresse ne se fit pas attendre.

— Il y a de nombreux marécages autour de Damiette. Les habitants de la ville n'ont qu'à cueillir les roseaux qui y poussent pour s'en faire des huttes.

Nul n'osa plus discuter de la question. Le lendemain, une armée de travailleurs, composée surtout de carriers, quitta Le Caire pour aller démolir la ville que les Francs avaient osé profaner. Chagaratt el-Dorr précisa que le seul monument de la ville qui devait rester intact était sa Grande Mosquée.

Badr me racontait que, quelques jours après leur départ, on avait commencé à voir arriver au Caire des habitants de la ville qui venaient se réfugier chez leurs proches. Ils évoquaient un champ de ruines, des monticules de gravats, des meubles et d'autres objets que l'on jetait dans la mer, et leurs yeux se remplissaient de larmes.

Quelques semaines plus tard, les ouvriers revinrent de Damiette. Chagaratt el-Dorr, qui avait eu vent du mécontentement de la population à cause de la démolition de la ville, se dépêcha de leur donner du travail. Elle fit ériger un beau mausolée sur l'île de Rodah, pour y faire transférer la dépouille de feu le sultan Al-Salih, l'homme qui l'avait aimée jusqu'à la déraison.

Le mausolée construit, ma maîtresse, qui semblait avoir pris goût aux grands travaux, décida la construction d'une splendide salle des fêtes, attenante au Palais. Elle serait plus belle que toutes les autres salles du pays, plus grande et soutenue par des colonnes. Les ouvriers commencèrent

à déblayer la cour arrière du Palais, là où devait s'élever la nouvelle salle.

Ces décisions de ma maîtresse, les débats qu'elles entraînaient, les critiques ou l'enthousiasme qu'elles soulevaient, tout cela occupait le Palais, les courtisans, les émirs, le peuple et, surtout, Chagaratt el-Dorr. Pour ma part, j'attendais impatiemment de connaître le résultat des démarches d'Osman auprès de la sultane de fait. Pourrais-je enfin me montrer à tous, aux côtés de l'homme que j'aimais ?

Je bombardais Badr de questions. Il me répondait qu'Osman n'osait pas déranger sa maîtresse à cause de ses occupations et de ses soucis. Il attendait que les choses se tassent. Il assurait son fils adoptif qu'il saurait la convaincre.

Mon visage se crispait de déception, chaque fois que Badr me mentionnait les hésitations d'Osman. Mon amoureux voyait mon visage s'assombrir, mes yeux se voiler. Pour me consoler, il m'allongeait délicatement sur notre couche, et ses lèvres qui frémissaient sur mon corps me faisaient vite oublier Osman, Chagaratt el-Dorr et l'univers entier.

JAMAIS, DE toute ma vie, je n'ai été aussi inquiet, aussi furieux, aussi désorienté. Jamais je n'ai éprouvé un tel chagrin et jamais je n'ai hésité autant à prendre une décision.

C'est que les choses, autour de moi, vont trop vite. C'est que le harem est en pleine ébullition. Et les femmes tremblent de peur tout en se réjouissant secrètement. Et Chagaratt el-Dorr me parle avec une froideur glaciale. Et, le pire de tout, elle a raison. Je me suis laissé avoir...

Je me suis laissé avoir par Badr. Badr... je prononce son nom et mon cœur se déchire. Quand je pense à son beau visage, je suis partagé entre la douleur et la colère.

Je me souviens parfaitement des premiers jours où cet enfant était arrivé au Palais. Je me souviens d'avoir longtemps hésité : fallait-il le castrer, pour qu'il soit tout proche de moi, qu'il vive avec moi ? Ou fallait-il l'engager comme serviteur, quitte à ne le voir que quand je sortais du harem ?

Je me demande encore aujourd'hui ce qui m'a déterminé à lui éviter la castration. J'étais attiré par lui, par son sourire. Je sais maintenant que je commençais déjà à l'aimer. Et mon affection pour lui n'a cessé de grandir. Je sentais en moi un sentiment que j'ai tout de suite compris : ce devait être le même que les pères éprouvent pour leurs enfants. Et dire qu'il y a, au Palais et en ville, tellement

d'imbéciles qui pensent que nous n'éprouvons aucun sentiment, que nous sommes incapables d'aimer! Parce que nous sommes à leurs yeux des sous-hommes, nous n'en sommes pas moins des humains!

Il y a quelques semaines, Badr a commencé à évoquer vaguement le souhait de se marier. Je l'ai alors encouragé, car je voulais qu'il soit heureux. Et puis, il a mentionné une servante du harem. Je n'y ai pas prêté grande attention, même si je m'étonnais — et, dois-je l'avouer? j'éprouvais aussi du dépit — de constater que toutes les mesures que j'avais prises pour isoler le harem n'empêchaient pas les étrangers d'entrevoir les beautés qui s'y cachaient. Il est vrai qu'il m'avait aussi dit qu'il avait vu cette servante lors de certains défilés dans les rues de la ville, en compagnie de notre maîtresse...

Et puis, l'univers s'est écroulé, il y a deux jours, ou plutôt il y a deux nuits. Mon univers, mais aussi celui de Badr...

Je dormais tranquillement, lorsqu'un bruit m'a réveillé. Un brouhaha inattendu. D'habitude, la nuit, le harem est si calme... Mais j'entendais des pas, des appels, des exclamations qu'on étouffait de moins en moins.

J'ai rapidement enfilé mon caftan et je me suis précipité dehors.

J'ai à peine eu le temps d'entrevoir deux de mes aides qui entraînaient Aïcha, la servante préférée de Chagaratt el-Dorr, celle que Badr souhaitait épouser, dans une direction opposée, vers d'autres ailes du Palais. Des gardes venaient aussi en courant, on allumait des torches et j'entrevois, derrière les rideaux qui nous séparaient du harem, les silhouettes des femmes qui s'y pressaient.

Je me suis précipité au harem, j'ai demandé aux femmes de se disperser et de retourner dans leurs appartements.

Puis j'ai convoqué certaines d'entre elles pour les interroger. Ensuite, je suis allé me renseigner auprès des gardes du Palais sur les raisons de leur intervention.

Une réalité terrifiante commença à émerger des multiples témoignages que je recueillais. Une crise comme je n'en avais jamais vécu venait de s'abattre sur moi, sur Badr — et sur Chagaratt el-Dorr.

Une concubine s'était réveillée au milieu de la nuit, poussée par un besoin pressant. Incapable de retrouver le sommeil, elle se dirigeait vers un des grands salons lorsqu'il lui sembla entendre un vague bruit.

Elle emprunta un corridor. Le bruit se faisait plus précis. Derrière une porte close, elle entendit des gémissements, puis de petits cris hachurés. Elle saisit tout de suite ce qui se passait.

Elle fit rapidement demi-tour, pour partir à la recherche d'un garde ou d'un eunuque. Avant de tourner un coin, elle entrevit la silhouette d'un homme qui quittait précipitamment la chambre où elle avait entendu du bruit.

D'autres femmes commencèrent à sortir de leurs appartements, le bruit allait croissant. Des gardes, des eunuques arrivaient. Elle leur indiqua le corridor qu'elle venait de quitter, ils s'y précipitèrent et arrivèrent à l'entrée de la chambre au moment où Aïcha achevait de s'entourer de ses voiles. Ils se saisirent d'elle et l'entraînèrent vers les combles du Palais.

Tout le monde avait compris qu'un drame venait d'éclater. Les femmes, surtout, n'avaient pas tardé à apprendre le nom de la servante arrêtée. La majorité d'entre elles détestait « cette flagorneuse qui fait des courbettes devant la sultane » ; elles se réjouissaient de la voir enfin « sous son vrai jour » ; et déjà elles se demandaient quelle décision Chagaratt el-Dorr allait prendre à l'égard de sa favorite.

Je me posais la même question, mais je ne m'y arrêtais pas longtemps. Un autre souci, une autre émotion, une émotion terrible me submergeaient.

Badr, ce vicieux, ce menteur! me disais-je... Car je n'avais aucun doute que l'homme qui s'était enfui de la pièce où l'on avait arrêté Aïcha était Badr.

Badr m'avait trompé! Il faisait l'innocent, m'assurant qu'il avait à peine entrevu cette Aïcha, et il couchait avec elle! Il prenait un air hypocrite pour évoquer son désir de stabilité, son envie de fonder une famille et, dans l'heure qui suivait, il me bafouait en foulant aux pieds notre code, nos traditions, pire encore, en agissant de façon à me faire passer pour un incompetent.

Et moi qui l'avais cru! Et moi qui lui avais promis d'intercéder en sa faveur auprès de notre maîtresse! Si l'affection que je lui porte ne m'avait pas aveuglé, aurais-je vu dans son regard quelque chose, peut-être un éclair de concupiscence, chaque fois qu'il évoquait la servante? Maintenant, c'est trop tard.

Chagaratt el-Dorr venait de sortir de ses appartements. La sultane me convoqua. Elle me dit qu'elle venait d'apprendre ce qui venait de se passer et me demanda des explications. Jamais elle ne m'avait parlé sur un ton aussi sec et je lui répondis brièvement que je tâcherais de faire la lumière sur ce scandale.

Elle me demanda si je connaissais celui qui avait débauché sa suivante. Je frémis et répondis que je ne le savais pas encore, mais que je ne tarderais pas à l'apprendre. Elle me congédia d'un geste de la main.

J'étais terrifié. Peu à peu, l'horreur de la situation s'imposait à moi. Un homme avait débauché une vierge! Leur sort allait dépendre de ceux qui étaient chargés d'appliquer notre loi..., et leur sort allait être terrible!

Badr allait souffrir. Il allait payer très cher sa... comment dire? sa faiblesse. Il le méritait peut-être, mais Badr, mon Badr, allait-il y survivre?

Ma colère s'estompait graduellement. Je voulais certes lui donner une leçon, mais voulais-je vraiment que cette leçon le brise à tout jamais? Qu'elle nous sépare pour toujours?

Je devais rapidement prendre une décision. Mais auparavant, je devais le retrouver.

Je revins dans mon logement. Je l'y trouvai. Il tremblait de tous ses membres. Il me regardait d'un œil à la fois résigné et suppliant.

J'aurais pu ressortir, appeler des gardes, des eunuques, le faire arrêter, comme m'y obligeait mon rôle et me l'imposait ma loyauté à l'égard de la sultane. Mais je suffoquais. J'avais besoin de réfléchir. Impulsivement, je lui jetai un habit d'eunuque, que je lui dis de mettre immédiatement. Je l'obligeai à s'entourer la barbe des pans de son turban afin que, dans le clair-obscur du petit matin, il puisse passer pour imberbe. Puis je lui demandai de me suivre.

Nous quittâmes discrètement le Palais. Je descendis en ville, suivi de Badr. Le Caire se réveillait à peine. Nous arrivâmes bientôt à mon logement à Birket el-Fil. J'allais y pénétrer lorsque j'eus une autre idée.

Toujours suivi de Badr, je me rendis chez mon ami Hussein qui, après avoir été eunuque en chef chez un émir, avait pris sa retraite au quartier des eunuques. Nous bavardions souvent de nos responsabilités comme gardiens des femmes, et il était devenu un ami proche.

Je frappai à sa porte. Il m'ouvrit. Il avait les yeux bouffis de quelqu'un qui vient de se réveiller et me regarda avec surprise. Je lui dis d'une voix brève que je n'avais pas le temps de lui expliquer la situation, que je le ferais plus tard,

mais que je lui demandais la faveur d'accueillir Badr chez lui, pendant quelques jours.

Il connaissait le jeune homme. Il savait les sentiments que je lui portais. Il ne dit rien, le fit entrer et referma la porte derrière lui, pendant que je revenais rapidement au Palais.

Chagaratt el-Dorr m'attendait. Elle avait son visage fermé et impénétrable des mauvais jours. Je lui dis qu'on avait enfermé Aïcha dans une cellule, en attendant de déterminer son sort. Quant à son complice, on le recherchait encore. Il est vrai, ajoutai-je, qu'on avait vu une silhouette jeune quitter le Palais tôt à l'aube, avant que l'alarme ne soit donnée, et qu'elle s'était fondue dans le dédale des rues de la ville. Mais, l'assurai-je, on ferait le nécessaire pour retrouver le coupable. Elle me rappela brièvement que j'étais responsable de la sécurité et de la bonne conduite des femmes du harem. La menace contenue dans ce rappel était on ne peut plus claire...

Je pus enfin me retirer dans mon logement au Palais pour prendre un peu de repos et, surtout, pour réfléchir à la suite des événements.

L'arrestation d'Aïcha m'inquiétait : allait-elle révéler le nom de son amant ? Allait-elle mettre Badr en danger ? Et puis, je me morigénais : je m'alarmais pour Badr, qui était encore en liberté, et j'oubliais le sort terrible qui attendait sûrement la jeune servante.

Au fur et à mesure que je me calmais, je me confortais dans ma décision de tenter de sauver Badr. Ma première impulsion avait été la bonne. Et puis, maintenant que j'y réfléchissais froidement, je ne pouvais supporter l'idée de le livrer au sort qui l'attendait s'il était découvert. Une véritable réaction physique, un haut-le-corps suivi de trem-

blements me terrassait chaque fois que je pensais à son éventuel supplice.

Il serait, à tout le moins, fouetté, sinon pire, selon ce que décideraient les interprètes de notre Loi.

Je l'imaginai le corps dénudé, les mains attachées à un poteau. Un esclave particulièrement vigoureux serait chargé du supplice. Il choisirait sûrement un fouet à plusieurs lanières.

Le dos de Badr serait bientôt zébré de sillons sanglants. Je le voyais se cabrer tout d'abord sous les coups, puis hurler de douleur, avant de s'effondrer, évanoui, pendant que la pluie mortelle de coups continuerait de s'abattre sur son dos. Le bourreau ne s'arrêterait qu'au centième coup de fouet.

J'avais déjà assisté à ce supplice, infligé à un esclave qui avait voulu s'enfuir en volant les biens de son maître. La foule trépidait, pendant que l'homme hurlait. Je m'étais éloigné. Mais, en imaginant Badr à la place de l'esclave, l'horreur de ce spectacle me taraudait l'esprit.

Je pensai de nouveau à Aïcha. Elle allait, elle aussi, souffrir. Mais je ne pouvais plus rien pour elle...

Le lendemain, le sultan Aybak convoqua le Grand Conseil à la demande de Chagaratt el-Dorr. Les conseillers chuchotaient entre eux en hochant la tête : jamais, auparavant, ils n'avaient eu à débattre d'une chose pareille : l'entrée d'un étranger au harem, pire encore, son entreprise de séduction d'une des femmes...

Je savais que je pouvais être sur la sellette. Je suivais donc ma maîtresse en tremblant. Elle s'assit un peu en retrait d'Aybak.

Le sultan remercia tout d'abord les membres du Conseil de s'être réunis aussi rapidement. Il résuma brièvement la raison de leur convocation. La plupart la connaissaient

déjà. Il allait poursuivre lorsque Chagaratt el-Dorr prit la parole. Elle n'alla pas par quatre chemins. Quel sort, demanda-t-elle aux conseillers, fallait-il réserver à la servante et à celui qui l'avait subornée, si on le retrouvait ?

Un des chefs du Grand Conseil, un vieil homme dont on se moquait souvent en catimini à cause du flot incessant de concubines nubiles que ses eunuques lui amenaient dans son harem, n'hésita pas :

— Notre Loi, dit-il d'un ton pontifiant, est claire là-dessus. Cette femme doit être lapidée.

Un murmure parcourut la foule d'hommes réunis dans la salle du Conseil. Chagaratt el-Dorr n'avait pas bronché. Elle attendait peut-être d'autres avis. Après un long silence, un autre conseiller prit la parole. Il s'agissait du même homme qui avait protesté quand la sultane avait décidé de faire raser Damiette.

— Il ne faut peut-être pas précipiter notre décision. Il serait utile de connaître précisément ce qui s'est passé. A-t-elle été forcée de se soumettre à l'homme qui l'accompagnait ?

— Forcée ? demanda avec un ricanement l'homme aux jeunes concubines. Forcée de quitter le harem ? Forcée de se rendre loin de sa chambre, dans une pièce discrète du Palais ? Et forcée de faire tout cela sans qu'un seul bruit ne l'ait trahie ?

Les conseillers se mirent à rire. La plaisanterie était vraiment bonne.

— Il faudrait à tout le moins, reprit le conseiller contestataire, attendre qu'on ait arrêté son complice, qu'on l'interroge...

Un autre membre du Grand Conseil, un savant dont la science de la Loi sacrée était respectée de tous, intervint :

— Nous ne pouvons décider du sort de cette servante si nous n'avons pas le témoignage de quatre personnes qui l'auraient surprise en train de forniquer. Notre Loi l'exige.

Le capitaine des gardes du Palais s'avança :

— Au moment de l'arrestation de la servante, dit-il, mes hommes sont arrivés à la porte de la pièce où elle se trouvait avant qu'elle ne l'ait quittée. Ils l'ont vue le visage découvert; elle se dépêchait de se couvrir de ses voiles, mais ses cheveux étaient répandus sur ses épaules. Elle avait l'air effrayé et tremblait de tous ses membres.

— Et, demanda le savant, combien étaient-ils, les gardes qui l'ont vue dans cette position compromettante?

— Ils étaient quatre, claironna le capitaine.

Il y eut des exclamations; les membres du Grand Conseil s'interpellaient l'un l'autre.

— Il faudrait cependant, objecta le conseiller protestataire, décider si son visage découvert et ses cheveux flottant sur ses épaules sont une preuve suffisante de fornication.

La discussion se poursuivit encore longtemps; le premier conseiller insistait : les preuves, disait-il, sont suffisantes et cette misérable mérite le châtement réservé aux femmes infidèles et aux prostituées. Le conseiller contestataire exigeait que l'on suive rigoureusement les règles et qu'on ne prenne de décision finale qu'en présence de preuves irrévocables.

— Et puis, ajoutait-il, le sultan peut toujours gracier la servante, ou du moins lui infliger un supplice qui épargne sa vie, surtout si nous ne parvenons pas à arrêter son complice.

Chagaratt el-Dorr se pencha vers Aybak et lui murmura quelques mots à l'oreille. Le sultan prit la parole. Il demanda au conseiller savant de réunir les meilleurs

ulémas¹² de la ville afin de déterminer si le témoignage des quatre gardes qui avaient arrêté Aïcha était suffisant pour confirmer, aux yeux de la Loi, qu'il y avait eu fornication illicite. Il demandait de connaître leur verdict dès le lendemain. Il y aurait réunion du Grand Conseil dans la matinée. Entre-temps, le capitaine des gardes devait redoubler d'efforts pour retrouver le jeune homme que l'on avait vu fuir à l'aube. Puis il renvoya les conseillers.

Je passai le reste de la journée enfermé dans mon appartement au harem. Ma décision était maintenant irrévocable : je devais sauver Badr, il fallait donc le mettre à l'abri des gardes, des espions du Palais, ou même de la foule des badauds qui ne tarderaient pas à apprendre ce qui s'était passé et qui pourraient, voyant un jeune homme inconnu déambuler dans les rues, avoir des soupçons et le dénoncer aux autorités.

Faudrait-il alors l'éloigner du Caire ? Ou bien pourrait-il vivre quelque temps dans le quartier des eunuques et tâcher de se faire oublier ? J'hésitais beaucoup. Mon esprit était embrumé par l'inquiétude, l'appréhension, le chagrin. Je n'arrivais pas à me décider.

Le lendemain, le savant revint devant le Grand Conseil et annonça la décision des ulémas : les preuves leur avaient semblé suffisantes, et la servante méritait certes la lapidation. Cependant, étant donné que l'acte de fornication n'avait pas été pleinement observé, le sultan était libre d'atténuer le supplice.

Dans les jours qui suivirent, il y eut une grande agitation au Palais. Des émirs, des conseillers venaient rencontrer le sultan et son épouse. De longues conversations

12. De l'arabe *oulama*, qui signifie « savants ». Il s'agit des docteurs de la loi musulmane.

avaient lieu, des conciliabules se tenaient entre différents groupes.

Pour ma part, d'autres soucis m'accaparaient l'esprit. J'étais tout le temps inquiet, sur le qui-vive. En effet, le capitaine des gardes, qui voyait dans toute cette affaire une occasion d'avancement et qui espérait peut-être se voir octroyer le titre d'émir, poussait vigoureusement ses subalternes dans leur traque du complice de la servante.

Ils parcouraient les rues de la ville, posaient mille questions, interrogeaient les boutiquiers, furetaient dans les souks. La lie de la ville s'était unie à eux et la recherche de l'amant mystérieux prenait des allures de traque frénétique.

Tous les jours, mes craintes pour Badr augmentaient. Il était relativement sauf dans le quartier des eunuques, mais il ne pourrait y vivre indéfiniment, il ne pourrait non plus rester encore longtemps chez mon ami. Je pourrais certes, une fois les choses calmées, l'amener vivre dans ma maison, mais il y serait virtuellement prisonnier.

De plus en plus, une seule solution s'imposait à moi : il faudrait éloigner Badr du Caire. Mais où pourrait-il s'installer ? Il y avait bien plusieurs endroits à quelques lieues de la capitale : il pourrait vivre dans le village de Guizeh, de l'autre côté du Nil, là où les idolâtres avaient construit des pyramides. Ou encore il pourrait aller un peu plus au sud, dans la bourgade de Sakkarah, non loin de l'autre pyramide qui ressemblait à un escalier géant.

Je pourrais ainsi le voir de temps en temps, me rendre dans l'une ou l'autre localité. Il pourrait, de son côté, venir quelquefois au Caire sans trop s'y attarder.

Mais je ne vivrais plus avec lui, il ne serait plus à mes côtés. Et l'affection que j'avais pour lui ne pourrait plus s'exprimer librement. À cette perspective, ma gorge se nouait et je me surpris quelquefois à verser des larmes.

Mais toutes ces cogitations ne m'empêchaient pas de surveiller ce qui se passait par ailleurs au Palais.

Le sort réservé à Aïcha était sur toutes les lèvres, dans tous les esprits. On attendait la décision du sultan. Je savais, pour ma part, que ce serait la décision de Chagaratt el-Dorr.

Les femmes du harem chuchotaient sans arrêt. Au début, elles s'étaient réjouies de voir Aïcha découverte, arrêtée, emprisonnée. Elles la jalousaient et certaines la haïssaient sans oser l'exprimer ouvertement, à cause des liens de la servante avec notre maîtresse.

Mais au fur et à mesure que les jours passaient et que le supplice éventuel de leur compagne s'imposait à elles, certaines se mirent à plaindre la servante. D'autres glosaient sur les charmes et les mérites de cet inconnu qui avait réussi à la séduire. Les plus jeunes osèrent même défendre Aïcha en invoquant la force de l'amour...

Et toutes attendaient la décision de Chagaratt el-Dorr, car elles connaissaient parfaitement l'ascendant qu'elle avait sur le sultan et n'avaient aucun doute quant à celle qui déciderait du sort de leur compagne.

J'eus le sentiment qu'au début notre maîtresse hésitait quant au verdict qu'elle imposerait au sultan et au Grand Conseil. Certes, elle restait muette et ne se livrait à personne, mais je la voyais réfléchir longuement, convoquer des savants et des ulémas, insister pour mieux comprendre certains éléments de la Loi.

Et surtout, elle convoqua à plusieurs reprises ses amis émirs, Baybars et Aqtay.

Les émirs poussaient notre maîtresse à faire preuve de fermeté. Ils lui rapportaient les rumeurs qui couraient au Caire, les sarcasmes de certains devant « la faiblesse du Palais ». Et surtout, ils rapportaient les prêches enflammés

de quelques imams qui, dans les mosquées, dénonçaient ce qu'ils estimaient être une entorse aux traditions et même, tonnaient-ils, une atteinte à la vraie foi.

Les deux émirs insistaient sur le danger que courait le sultan s'il ne se montrait pas ferme. Certains conservateurs évoquaient déjà à haute voix un recours au calife de Bagdad, une missive l'implorant d'intervenir pour défendre l'islam circulait déjà...

Au bout de deux semaines, Chagaratt el-Dorr s'enferma avec Aybak. Quelques instants plus tard, le sultan quittait ses appartements et ordonnait la convocation du Grand Conseil.

Le lendemain, les émirs et les ulémas réunis dans la Salle du Conseil entendirent le sultan leur annoncer que l'enquête avait prouvé sans le moindre doute que la servante avait forniqué de plein gré avec un étranger. Elle méritait donc la lapidation. Quant à son complice, il subirait un sort rigoureux, si on parvenait enfin à l'arrêter.

De retour au harem, Chagaratt el-Dorr s'enferma dans ses appartements. Les femmes avaient appris la décision et un grand silence s'abattit sur elles. Pendant mes longues années de service au Palais de la Montagne, je n'avais jamais été témoin d'un tel calme.

La sentence devait être exécutée le lendemain. À l'aube, je quittai le Palais, descendis de la Montagne et frappai à la porte d'un ami, un riche commerçant qui avait une belle demeure donnant sur la place Rumayla. Je savais en effet que la principale place de la ville était toujours le lieu où les décisions du sultan étaient annoncées et exécutées.

Des esclaves vinrent creuser un grand trou au centre de la place. Une foule nombreuse affluait de tous les coins de la ville. Les maisons qui entouraient la place étaient prises

d'assaut par tous ceux qui en connaissaient, de près ou de loin, les propriétaires.

Un vigoureux dromadaire tirant un grand tombereau de pierres arriva. Après l'avoir vidé, les esclaves firent aux quatre coins de la place de petits monticules de pierres.

Vers le milieu de la matinée, on vit arriver, descendant de la Montagne, un dromadaire portant un palanquin dont les rideaux étaient tirés. La bête était entourée d'un peloton important de gardes; derrière eux s'avancait un esclave qui portait les habits du bourreau et était accompagné de quelques assistants.

La bête s'arrêta tout près du trou. Le bourreau ouvrit les rideaux du palanquin et en fit descendre une silhouette toute couverte de noir, des pieds à la tête. C'était Aïcha.

La foule était silencieuse, comme hypnotisée. Le bourreau entraînait la silhouette noire vers le trou; autour de la taille et tout près du bas-ventre, la robe qu'elle portait me sembla humide.

Aïcha trébucha dans le trou et y tomba. J'entendis un gémissement, on aurait dit la plainte d'une bête blessée. L'ai-je vraiment entendue ou était-ce le frémissement de la foule qui voyait s'approcher le moment fatidique?

Les assistants du bourreau commencèrent à combler le trou avec de la terre; Aïcha lança un cri terrible quand la première pelletée de terre l'atteignit. La foule gronda.

La servante fut bientôt enterrée jusqu'à la poitrine. Seule sa tête et son cou dépassaient maintenant du trou. Sa plainte devenait déchirante; elle haletait de terreur.

Le bourreau s'empara d'une pierre et la lança sur Aïcha; elle l'atteignit à la tempe. La surprise, la douleur lui arrachèrent un cri terrible.

La foule sembla sortir de sa stupeur. Un des prêcheurs qui avait été particulièrement violent au cours des semaines

précédentes fut le premier à s'emparer d'une autre pierre. Il la lança avec précision ; elle atteignit la jeune femme entre les deux yeux.

Ce fut comme un signal ; des hommes, des femmes voilées se jetèrent sur les tas de pierre, s'en emparèrent et se mirent à les lancer sur Aïcha. Ses cris, d'abord perçants, finirent par s'espacer et furent couverts par le grondement de la foule, mélange de cris, de rires et de ricanements.

J'en avais assez vu. Je me détournai du moucharabieh derrière lequel j'avais assisté à la scène et quittai la maison du commerçant par une porte dérobée.

En traversant la place Rumayla derrière la foule, je jetai un dernier regard vers le trou où gisait la servante. Aïcha s'était tue. Sa tête, atteinte par une pierre plus grosse que les autres, était penchée dans une pose inhabituelle, presque grotesque. Derrière le voile qui s'était entrouvert, on voyait couler sur son front, dans ses yeux, une rigole de sang.

Je remontai au Palais. Je demandai aux servantes si Chagaratt el-Dorr m'avait fait appeler. On me dit que non. Avait-elle demandé à ses servantes de la laver, l'habiller, la coiffer ou lui appliquer du khôl ? Non, me dit-on. La sultane s'était enfermée dans son appartement. Elle avait renvoyé les esclaves qui lui amenaient de la nourriture. Elle ne voulait voir personne.

Un silence lugubre régnait dans le harem. Je retournai dans mes appartements. Pendant toute la journée, je ne cessai de voir une pluie de pierres s'abattre sur une silhouette noire.

JE SUIS fatigué...! Je suis fatigué de voir tant d'horreurs, fatigué de ces sept années épuisantes où j'ai été le témoin impuissant, mais le témoin aux premières loges du drame qui se jouait presque tous les jours au Palais de la Citadelle.

Et quand il m'arrive de quitter le Palais, de vouloir m'éloigner pendant quelques heures, sinon quelques jours, de cette ambiance de complot, de ces jalousies mortelles, de cette conspiration permanente, de ces assassinats et de ces disparitions, je suis incapable de me reposer, je ne peux me détendre et respirer à mon aise, car Badr me manque...

Badr, mon enfant, est le seul être que j'aie vraiment aimé. Je n'ai pu le concevoir — mon sort cruel m'en a empêché —, mais dès que je l'ai vu, mon cœur a frémi, je me suis attaché à lui; il est devenu mon bien-aimé, j'ai voulu en prendre soin comme mes amis, les commerçants des souks, s'occupent de leurs enfants et entourent leurs fils de tendresse.

Il était mon fils, et j'étais son père.

J'ai longtemps cru qu'il éclairerait ma vieillesse... Quand je le croisais dans les corridors du Palais et qu'il me souriait, une vague de joie profonde déferlait en moi. Et quand nous sortions ensemble dans les ruelles, les darbs¹³

13. Mot d'origine arabe signifiant étroite ruelle.

ou les souks du Caire, je me redressais avec fierté, malgré les regards goguenards des passants qui ricanaient devant le vieil eunuque accompagné d'un beau jeune homme.

Hélas! Mon Badr a entrevu un jour, pour notre malheur, la pauvre Aïcha. Et puis, une nuit, le destin a frappé, tandis qu'Iblis, ce djinn du mal, ricanait dans l'ombre.

Depuis que je l'ai sauvé du sort terrible qui l'attendait — la flagellation ou, peut-être, pire encore —, il doit se cacher.

Quelques jours après le supplice d'Aïcha, j'ai compris qu'il ne pourrait rester indéfiniment au Caire. La ville devenait trop dangereuse, l'aventure d'Aïcha et de son mystérieux amant était trop récente, un accident était toujours possible et bien des gens — des gardes du Palais, des serviteurs jaloux, que la soudaine absence de Badr intriguait et leur mettait la puce à l'oreille — auraient été heureux de reconnaître le fugitif et de le livrer aux autorités.

Je lui ai longuement parlé, et il a fini par reconnaître la justesse de mon point de vue. Un matin, il a quitté Le Caire pour se rendre au nord, à quelque distance de la capitale, dans un petit village du Delta du Nil. Il avait changé de nom, et les habitants du village l'appelaient Hassan, mais pour moi, il est Badr et le restera toujours.

Je vais le voir de temps en temps, en catimini. Il change de jour en jour, devient taciturne, et le beau sourire de mon Badr, qui éclairait si souvent son visage, semble éteint pour de bon.

Il s'enlise dans cette morne campagne. Je lui ai donné quelques dinars et il a pu s'acheter un lopin de terre. Il s'éreinte du lever du soleil jusqu'à son coucher à semer, labourer la lourde terre noire d'Égypte, creuser des rigoles et amener l'eau du canal dans son champ.

Il me parlait souvent, au début, d'Aïcha. Le souvenir de la servante le taraudait. Dans les jours qui avaient suivi le drame, je lui avais vivement reproché cette aventure qu'il m'avait cachée. Mais quand je l'entendais soupirer en évoquant la belle servante, mon cœur se serrait...

Trois ans après s'être exilé du Caire, il a épousé la fille d'un voisin, un petit agriculteur comme lui. Elle s'enveloppe de voiles noirs, le suit en silence, ne lève jamais la tête, ne sourit jamais, et je me demande quelquefois comment Badr qui, au Palais, avait appris à lire, pouvait survivre auprès d'une femme à l'horizon étroit, dans un village où le murmure continu du cancanage était la seule distraction des fellahs enchaînés à leur terre.

Pourtant, au début, quand, le cœur rempli de chagrin, je retournais au Palais, j'y retrouvais une ambiance fébrile. Les émirs mamelouks se réjouissaient de voir l'un des leurs, Aybak, régner en sultan. Les anciens esclaves avaient fini par accéder au trône, à force de courage, de détermination et de duplicité. Et, dans leur euphorie, le supplice d'Aïcha avait été vite oublié.

Chagaratt el-Dorr restait toujours la maîtresse du Palais et la vraie dirigeante du pays. Elle présidait avec Aybak aux réunions du Grand Conseil dans la nouvelle et magnifique Salle des Colonnes, et c'était toujours son opinion qui l'emportait quand, après de longs débats entre les conseillers, le sultan devait trancher.

Et pourtant! J'observais peu à peu un changement subtil chez ma maîtresse. Au fil des mois, une lente et, au début, imperceptible métamorphose transformait Chagaratt el-Dorr.

J'avais connu, au fil des ans, une femme déterminée et qui savait s'attirer, sinon la confiance, du moins la fidélité de ceux qui l'entouraient. Elle avait été discrète, et même

secrète, mais pouvait, d'un mot, d'un regard, être cordiale, amicale, et prendre dans ses rets ceux qu'elle voulait entraîner dans son camp.

Mais ses sourires se raréfaient. Ses paroles devenaient brèves, et elle ne les enrobait plus de flatteries. Ses ordres étaient comminatoires et une espèce de vide se faisait autour d'elle. C'est son regard, surtout, qui changeait. Ses yeux semblaient morts, sauf lorsqu'un inconscient osait encore la contredire, même fort poliment, et qu'elle dardait alors sur lui un regard qui l'obligeait à reculer et à s'excuser en bafouillant.

Son attitude à l'égard de son époux, le sultan, changeait elle aussi. Et ce changement me surprenait d'autant plus que je savais que notre maîtresse aimait Aybak, et que ce dernier l'adulait.

Les femmes du harem se perdaient en conjectures sur les raisons qui poussaient Aybak à inviter notre maîtresse de moins en moins souvent dans sa couche; par contre, le sultan me demandait régulièrement de lui amener de nouvelles concubines dans ses appartements.

Et pourtant, disaient les femmes, elle avait bien su ensorceler Al-Salih... Et mille chuchotements bourdonnaient dans le harem : était-elle... comment dire? moins active avec le sultan? ses baisers moins brûlants? ou alors, ses rondeurs étaient-elles devenues moins appétissantes?

J'écoutais distraitemment ce ronronnement habituel et je n'y prêtais guère attention. Chagaratt el-Dorr me faisait encore confiance, et je continuais à admirer son intelligence et son esprit de décision. Je m'attristais donc de la voir s'aigrir ainsi et je me demandais quelles pouvaient bien être les raisons du changement que j'observais en elle. J'en vins à me demander si ce n'était pas la disparition d'Aïcha qui en était la cause.

Depuis l'arrestation et le supplice de sa servante, Chagaratt el-Dorr n'avait plus mentionné son nom devant quiconque. Mais je me rappelais les longs après-midis qu'Aïcha passait en compagnie de notre maîtresse, et souvent seule avec elle... Je me souvenais des conversations sans fin entre les deux femmes ; j'avais alors compris que la sultane se confiait à celle-ci plus qu'à toute autre personne au Palais. Une sorte de complicité et même, ma foi, d'affection, s'étaient créées entre la grande Chagaratt el-Dorr et l'obscur Aïcha.

Et voilà que la sultane se retrouvait seule, toute seule, même dans le brouhaha du Palais, même lorsque des hordes de conseillers, de gardes, d'émirs, demandaient à la voir et qu'elle les retrouvait dans la Salle des Colonnes.

Je me disais alors que la disparition de la seule confidente qu'elle ait jamais eue expliquait peut-être la morosité de ma maîtresse. Ou peut-être, aussi, le remords de ne pas l'avoir sauvée du sort terrible qu'elle a subi. Mais ma maîtresse avait toujours su mettre la défense de ses intérêts au-dessus de toute autre considération.

Et cette morosité croissante ne l'empêchait toujours pas de continuer d'ailleurs à veiller sur eux. Elle convainquit tout d'abord le sultan de se débarrasser d'un jeune prince, descendant du grand Saladin, que le calife de Bagdad voulait voir monter sur le trône d'Égypte. Un beau jour, les gardes s'emparèrent de l'enfant et le jetèrent dans un cachot du Palais. Est-ce qu'il y croupit encore ? Est-ce qu'il en sortit un jour ? Je ne le sais guère...

Mais Chagaratt el-Dorr, qui avait partout ses espions, s'inquiétait de l'influence grandissante et, surtout, de l'ambition démesurée d'Aqtay, un autre émir mamelouk.

Aqtay était aussi courageux qu'Aybak ou Baybars et s'était fait un nom en donnant le coup fatal à Touran Chah.

Il avait été furieux quand le Conseil des émirs mamelouks avait choisi Aybak pour devenir sultan. Il clamait partout dans la capitale qu'il était bien plus digne qu'Aybak de gouverner les musulmans, et qu'il allait prendre tous les moyens nécessaires pour rétablir la situation et monter sur le trône qui devait légitimement lui revenir.

Tant qu'Aqtay ne faisait que fanfaronner, Chagaratt el-Dorr n'intervint pas. Mais les rapports de ses espions devinrent bientôt inquiétants.

Aqtay avait rassemblé de nombreux mamelouks qui lui étaient fidèles. Ils s'enivraient, rançonnaient les boutiquiers de la capitale, pénétraient sans vergogne dans les hammams et y violaient les femmes. Le peuple gémissait et se terrait dans ses maisons.

On commençait aussi à murmurer : que faisait donc le sultan pour protéger le peuple ? Pourquoi le Palais restait-il silencieux ?

Au bout de quelques mois, Aqtay fit un coup d'éclat : il épousa une grande princesse syrienne, l'arrière-petite-fille de Saladin. L'entrée de l'épousée au Caire se fit au son des tambours et des trompettes, et l'émir organisa une grande fête pour la présenter au bon peuple d'Égypte.

On égorgea dans les rues des dizaines de moutons, de vaches et de chevaux, et on distribua de grands quartiers de viande aux bonnes gens du peuple. Les Cairotes, qui craignaient jusque-là Aqtay, se précipitèrent en foule dans les places de la capitale, se gavèrent de viande et participèrent pendant plusieurs jours à de splendides festivités.

Le sultan Aybak et son épouse s'inquiétaient de plus en plus de ce concurrent malin et sans scrupules. Chagaratt el-Dorr hésitait encore, lorsqu'une demande d'Aqtay la fit enfin sortir de son indécision.

L'émir mamelouk exigea du sultan que sa nouvelle épouse soit logée au harem du Palais. La descendante de Saladin, martelait-il haut et fort, ne peut vivre ailleurs que dans un Palais du sultan.

Pour Chagaratt el-Dorr, Aqtay avait franchi les limites de l'insolence et devenait effectivement un rival dangereux. Si son épouse s'installait au harem, elle emmènerait avec elle une suite nombreuse de femmes fidèles ; Aqtay pourrait pénétrer au harem, sous prétexte d'y voir sa femme ; et Chagaratt el-Dorr ne serait plus seule maîtresse dans cet espace où elle régnait sans rivale.

Elle s'enferma longuement avec le sultan. Quand il la quitta, Aybak fit venir un scribe et lui dicta une longue missive à Aqtay. Il prêchait la réconciliation, promettait à son adversaire un rang et des biens dignes de son statut éminent et l'invitait au Palais pour en discuter plus longuement avec lui.

Le lendemain, Aqtay monta à la Citadelle entouré d'une garde nombreuse ; quand il eut franchi les portes du Palais, les partisans du sultan en fermèrent les portes en empêchant les gardes de l'émir de pénétrer avec lui : « Le sultan, lui dirent-ils, veut avoir une conversation calme et amicale avec toi. Il va même te faire le grand honneur de t'accueillir dans ses appartements privés, qui jouxtent le harem. »

Je me doutais bien que quelque chose de terrible se préparait : j'avais écarté un des rideaux du harem qui donnait sur le salon du sultan. Quand Aqtay en franchit la porte, trois officiers se précipitèrent sur lui, leurs cimeterres à la main. Aqtay n'eut même pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait : ils lui assénèrent de nombreux coups et le tuèrent proprement. Ils lui tranchèrent ensuite la tête et des esclaves vinrent enlever le corps, lavèrent à grande

eau les mosaïques du sol inondées de sang et emportèrent la tête de l'émir pour la jeter dans la montagne du haut de la muraille de la Citadelle.

Chagaratt el-Dorr n'avait pas quitté le harem. Aybak me fit mander et m'ordonna de dire à la sultane qu'Aqtay, cet insolent qui avait osé les défier tous deux, avait subi le sort qu'il méritait.

Quand je racontai à Chagaratt el-Dorr ce qui s'était passé dans les appartements du sultan, elle sourit, pour la première fois depuis longtemps. Le soir, elle se fit coiffer longuement et parfumer de musc ; puis, elle m'ordonna d'aller inviter le sultan auprès d'elle.

Aybak, qui n'avait pas reçu pareille invitation depuis longtemps, se précipita au harem et s'enferma avec la sultane dans son appartement. Le lendemain, quand il en ressortit, il avait l'air réjoui et les yeux bouffis de quelqu'un qui a peu dormi.

Cette trêve entre le sultan et sa femme ne devait pas durer bien longtemps. Quand, dans les jours suivants, Aybak revint au harem, Chagaratt el-Dorr, qui ne pouvait le repousser, le suivait dans les appartements privés. Mais le sultan en ressortait — et quelquefois le soir même — la mine maussade, puis quittait le harem en trombe.

Aybak finit par honorer de moins en moins souvent la sultane, qu'il aimait pourtant de grand amour. Il se rabattit sur les concubines et, pendant les mois suivants, je me trouvai fort actif à lui en choisir deux ou trois chaque semaine.

Chagaratt el-Dorr dédaignait les concubines, et leur invitation dans la couche du sultan ne l'inquiétait guère. Mais quand Aybak me demanda à quelques reprises d'inviter sa première épouse auprès de lui, Chagaratt el-Dorr intervint immédiatement.

Aybak avait épousé cette femme bien avant de devenir sultan et de s'unir à Chagaratt el-Dorr. Elle lui avait donné un fils, qui allait lui succéder sur le trône. Ma maîtresse avait relégué cette première épouse dans un petit appartement du harem, dont elle ne sortait guère. Aybak l'avait ignorée pendant les premières années de son règne, car il était tombé sous le charme de Chagaratt el-Dorr. Mais quand la sultane ne l'avait plus satisfait et qu'il se tourna vers cette première épouse, la réaction de ma maîtresse fut radicale.

Elle invita le sultan à la retrouver de nouveau, souvent et régulièrement. Le sultan n'avait plus d'yeux que pour elle. Au bout de quelques semaines, il annonça qu'il répudiait sa première épouse, la mère de l'héritier du trône, et qu'il l'éloignait du harem.

J'imagine que Chagaratt el-Dorr avait dû se montrer fort tendre avec le sultan. Les femmes du harem étaient convaincues que c'était la sultane qui avait exigé la répudiation de la première épouse. Je n'avais, pour ma part, aucun doute là-dessus.

Autant ma maîtresse pouvait être cajoleuse dans l'intimité, autant, pour ce qui était des affaires de l'État, elle se montrait de plus en plus impérieuse avec le sultan. Dans les réunions du Conseil, elle prit l'habitude de répondre directement aux questions des émirs et des conseillers, sans même faire semblant de consulter son époux. Le sultan se renfrognait alors, surtout quand il entendait les ricanelements de certains conseillers.

Chagaratt el-Dorr invitait aussi certains émirs mamlouks à la rencontrer. Juste après l'assassinat d'Aqtay, elle m'avait dit de convoquer Baybars. Je le fis mander dans son Palais du Caire et j'appris par son intendant que l'émir avait quitté la capitale, qu'il était parti pour la Syrie, mais

que ses serviteurs ignoraient où il se trouvait et quand il reviendrait.

Quand j'en informai Chagaratt el-Dorr, elle eut un haut-le-corps. Je constatai pour la centième fois que la présence ou la mention de Baybars déclenchait chez elle une émotion qu'elle ne parvenait pas toujours à cacher, ce qui était d'autant plus surprenant que ma maîtresse avait raffiné à la perfection l'art de déguiser ses sentiments.

Baybars n'étant plus au Caire, Chagaratt el-Dorr invita d'autres émirs — qu'elle connaissait parce qu'ils siégeaient au Grand Conseil ou parce qu'ils faisaient partie de la suite d'Aybak ou de Baybars — à venir conférer avec elle. Je ne pouvais savoir de quoi ils parlaient alors, mais leurs démarches feutrées, leurs mines mystérieuses, tout dans leur comportement laissait subodorer des comploteurs cultivant le secret.

D'autres choses me surprirent aussi : Chagaratt el-Dorr me demanda à plusieurs reprises de faire venir des messagers, à qui elle remettait des missives. Et, chose rarissime, ces missives n'étaient plus rédigées par des scribes sous sa dictée, mais par la sultane elle-même.

Mes espions au Caire m'apprirent que ces messagers quittaient la ville par Bab-el-Nasr, la Porte de la Victoire, qui menait sur les routes du nord-est, sur les routes qui mènent en Syrie. Où allaient-ils en Syrie ? Rencontrer Baybars ? Avait-elle appris à mon insu où se trouvait l'émir mamelouk ? Et si ce n'était pas Baybars, qui donc étaient les autres destinataires de ces lettres mystérieuses ?

Nous savions au Caire que la Syrie grouillait d'émirs ambitieux et de princes déçus qui estimaient tous être en mesure de mieux gouverner l'Égypte, ce grand et beau pays, ce diamant dans la couronne de l'empire du Calife.

D'autres messagers de la sultane se rendaient aussi dans les provinces égyptiennes. Ces princes syriens avaient-ils donc des alliés ici-même, dans le pays du Nil? Et si oui, comment ma maîtresse les connaissait-elle?

Je me demandais alors si Chagaratt el-Dorr était de mèche avec ces comploteurs, ou avec certains d'entre eux.

Je ne devais pas être le seul à me poser ces questions. Le sultan devenait de plus en plus taciturne et soucieux. À quelques reprises, dans les réunions du Grand Conseil, il avait osé contredire sa femme. Et puis, un beau jour, un grand coup de tonnerre éclata au Caire, et son retentissement fut terrible au harem.

Le sultan fit annoncer partout par des hérauts qu'il avait l'intention d'épouser une grande princesse, la fille du prince de Mossoul, le gouverneur de la grande métropole mésopotamienne. Il annonça au Grand Conseil qu'il avait pris cette décision afin de resserrer les liens entre le pays du Nil et le pays du Tigre et de l'Euphrate et de renforcer ainsi le Califat et la oumma des musulmans.

Le Grand Conseil et les Égyptiens se réjouirent de cette décision... Je savais pourtant que ce mariage annoncé était, pour Chagaratt el-Dorr, l'outrage suprême.

Ma maîtresse avait toujours réussi à écarter du harem toute femme qui plaisait particulièrement à ses deux époux, Al-Salih et Aybak, ou qui pouvait représenter une menace à son hégémonie absolue sur le cœur des sultans et donc sur son pouvoir en Égypte.

Aybak, tout amoureux qu'il fût de la sultane, savait que l'annonce de son mariage avec la princesse mésopotamienne allait déclencher un ouragan au harem. Il prit une autre décision, qui me prouva de nouveau que le sultan était intelligent et perspicace, même s'il s'était laissé dominer par sa femme.

Il ordonna que Chagaratt el-Dorr quitte le Palais et aille s'installer dans la Maison du Vizirat, une demeure confortable située dans l'enceinte de la Citadelle. Craignant sûrement des complots de la part d'éventuels alliés de Chagaratt el-Dorr, il quitta lui aussi le Palais pour s'installer, toujours à l'intérieur de la Citadelle, dans un édifice encore plus modeste, un belvédère d'où l'on avait vue sur Le Caire.

Chagaratt el-Dorr n'eut que peu de temps pour se préparer à quitter le harem. Je l'accompagnai avec trois ou quatre eunuques en qui j'avais confiance pour la servir dans son nouveau logis. Quelques servantes aussi firent partie de sa modeste suite.

Les premières semaines au Vizirat me semblèrent presque irréelles. Après le bourdonnement continu du harem, où vivaient plusieurs dizaines de concubines, de servantes et d'eunuques, nous nous retrouvions dans une demeure bien plus petite, où les servantes qui accompagnaient notre maîtresse restaient silencieuses, car elles avaient compris que cet exil dans un petit palais n'était que le prélude à de grandes tempêtes.

Chagaratt el-Dorr réussit à merveille à cacher sa fureur. Elle avait maîtrisé, comme je l'ai souvent constaté, cet art suprême de sourire face à l'adversité. Elle ne souriait guère au Vizirat, mais ne se répandit ni en lamentations, ni en menaces.

Elle patienta longtemps, tâchant d'amadouer le sultan. Elle lui envoyait régulièrement des messages de soumission et de fidélité, et quand elle décidait d'écrire elle-même sa missive au lieu de s'en remettre à des scribes, je comprenais qu'elle voulait raviver auprès de son époux la flamme qu'il avait eue pour elle et qui couvait encore dans son cœur.

Elle n'en continuait pas moins à convoquer quelques émirs, à adresser des messages à d'obscurs destinataires, mais dans la plus grande discrétion. Je crois bien que le sultan n'en avait rien su.

Un jour — c'était sept ans après l'accession au trône de ma maîtresse — elle m'appela et me remit un message pour le sultan. Elle m'ordonna de le remettre moi-même à Aybak, de surveiller le sultan pendant la lecture du message et de venir lui en faire rapport.

Je me rendis au Palais, où le sultan était revenu s'installer. Je me prosternai trois fois devant le sultan avant de lui remettre la missive de son épouse. Comme j'étais quantité négligeable à ses yeux, il ne remarqua même pas que je demeurais là, au lieu de m'éloigner comme j'aurais dû le faire.

La missive était longue et, au fur et à mesure qu'il la lisait, je voyais le visage du sultan se détendre, je le vis même sourire. Il se pencha vers un proche conseiller et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le conseiller sourit à son tour et hocha la tête en signe d'approbation.

Le lendemain, un émir vint au Vizirat de la part d'Aybak. Le sultan, annonça-t-il à Chagaratt el-Dorr, serait heureux de la revoir au Palais, qui était sa vraie demeure, la seule place digne d'une sultane.

Ma maîtresse retourna au harem. Quand Aybak vint la saluer, elle sourit, se prosterna légèrement devant lui, puis lui baisa la main — ce que je ne l'avais jamais vu faire auparavant.

Pendant les deux semaines suivantes, Aybak revint souvent au harem, de nuit comme de jour. Chagaratt el-Dorr se montrait non seulement obéissante, mais même obséquieuse. Le sultan souriait, se détendait; j'avais le

sentiment qu'il retrouvait enfin un espace et un rôle qu'il croyait perdus à jamais.

La sultane savait aussi le flatter. Aybak aimait jouer avec ses émirs à un jeu curieux, que les mamelouks, qui étaient venus du Caucase, avaient appris là-bas dans leur enfance.

Ils montaient sur leurs chevaux et galopaient dans la grande cour de la Citadelle, face au Palais, en poussant devant eux avec des bâtons une petite balle qu'ils essayaient de loger dans un filet.

Chagaratt el-Dorr se mettait alors derrière le grand moucharabieh du harem et, quand Aybak réussissait un bon coup, elle sortait sa main munie d'un mouchoir blanc et l'agitait pour féliciter son époux. Le sultan souriait, bombait le torse, tandis que les autres cavaliers s'inclinaient devant le moucharabieh.

Quand le sultan n'était pas là, Chagaratt el-Dorr recevait de nouveau des émirs, dont certains m'étaient inconnus. Ils se parlaient longuement, à voix basse, les paroles de Chagaratt el-Dorr étouffées non seulement par son murmure, mais par le voile qu'elle devait garder sur son visage.

Un matin de la troisième semaine — je ne peux oublier cette journée terrible, qui restera à jamais gravée dans mon esprit —, Chagaratt el-Dorr invita le sultan au harem. Ils s'enfermèrent tous deux dans un appartement privé, et leurs ébats durèrent longtemps. Quand le sultan quitta enfin son épouse, son turban était de travers et il irradiait de plaisir.

Ma maîtresse le suivait, souriante. Elle l'invita à prendre un bain, et le sultan accepta.

Je fis remplir une grande cuve d'eau chaude dans la salle d'eau et, quand le sultan y pénétra suivi de son épouse, je me retirai un peu plus loin.

Je rêvassais tout en percevant le clapotement de l'eau au moment où le sultan pénétra dans la cuve ; j'allais m'éloigner lorsque, soudain, j'entendis un bruit étouffé, quelque chose qui ressemblait à un cri. Je me précipitai vers la salle d'eau.

Les quelques instants qui suivirent me semblèrent une éternité. Le sultan était couché, nu, dans la cuve d'eau. Autour de lui s'agitaient quatre ou cinq hommes qui avaient rabattu le pan de leur turban sur leur visage pour le cacher. Ils brandissaient des couteaux et commençaient à en frapper Aybak, tandis que Chagaratt el-Dorr, pâle et silencieuse, était appuyée au mur.

Le premier coup atteignit le sultan à la jambe. Il gémit, puis, dans un effort suprême, il cria : « Chagaratt el-Dorr, au secours ! Au secours ! »

Ce qui se passa alors dans l'esprit de ma maîtresse restera un mystère. Eut-elle pitié d'Aybak ? Un sursaut de tendresse la poussa-t-il à intervenir ? Elle avait aimé Aybak, elle l'aimait peut-être encore. Et le sultan, malgré toutes les avanies qu'elle lui avait fait subir, était follement amoureux d'elle...

Elle quitta le mur auquel elle s'adossait, fit deux pas vers les conjurés, tenta de s'interposer entre eux et la cuve, en criant : « Arrêtez ! Arrêtez ! »

L'un des conjurés — il semblait être le chef, car il avait été le premier à bondir et les autres le suivaient — l'écarta rudement de la main.

Ce geste, à lui seul, me tétanisa. Jamais, au grand jamais, pendant les nombreuses années que j'avais passées au harem, je n'avais vu un homme mettre la main sur la

sultane, la toucher ou l'effleurer. Il aurait alors subi le supplice suprême. Seul le sultan et les femmes, bien entendu, avaient ce privilège.

Le conjuré voilé repoussa donc Chagaratt el-Dorr et, d'une voix basse et rauque, siffla : « S'il survit, c'est nous qui allons mourir ! Libre à toi de décider pour toi. Quant à moi, je veux vivre ! »

La sultane recula d'un pas. Était-ce parce que le chef des conjurés l'avait convaincue, ou parce qu'il l'avait repoussée ? Allah est le seul omniscient !

Les conjurés revinrent à la cuve et se remirent à larder le sultan de coups de couteaux. Du sang jaillissait de ses blessures et colorait l'eau de la cuve de rose, puis de rouge.

Aybak criait, suppliait, puis sa voix se fit plus basse, ses cris s'espacèrent, il finit par se taire et je vis alors le sultan d'Égypte et de Syrie s'immobiliser, puis glisser doucement dans la cuve et disparaître dans une mare cramoisie.

P ENDANT LES longs moments où je devais m'enfermer tout seul dans ma maison, j'ai pu me remémorer chaque instant de ces deux dernières semaines, chaque minute terrible de ce cauchemar éveillé.

Après l'assassinat d'Aybak — qu'elle avait, pendant une brève minute, tenté d'empêcher — Chagaratt el-Dorr s'était ressaisie. Elle avait demandé à un des cinq assassins voilés de couper le doigt du sultan qui portait sa bague princière. Puis elle avait ordonné d'enrouler la dépouille du sultan assassiné dans un grand linceul.

Elle s'était retirée dans ses appartements, avait écrit une brève missive à laquelle elle avait joint le doigt coupé avec la bague. Puis elle m'avait ordonné d'envoyer immédiatement un messenger porter la missive à un prince syrien. Était-ce un message? Un code prévu d'avance avec ses alliés syriens avec qui elle avait complété? Je ne le saurai jamais...

Le lendemain, elle convoqua le Grand Conseil et annonça aux émirs réunis que le sultan était soudain mort pendant la nuit. Ses funérailles devaient avoir lieu à la fin de la journée, pour respecter les traditions de l'islam.

La nouvelle du décès d'Aybak se répandit comme l'éclair au Palais, puis en ville. Les gens se demandaient

comment le sultan, qui semblait en parfaite santé la veille, pouvait être mort si soudainement.

Chagaratt el-Dorr avait invité la confrérie des pleureuses professionnelles à envoyer ses meilleures pleureuses au Palais ; elles étaient vite arrivées, drapées de noir, et leurs cris déchirants, leurs lamentations emplissaient le Palais d'un sinistre vacarme.

Au milieu de l'après-midi, au moment où l'on s'apprêtait à emporter la dépouille du sultan pour ses funérailles et que les gémissements des pleureuses devenaient stridents, des émirs se présentèrent à la porte du harem en insistant pour voir la sultane. Ils semblaient effrayés et la sultane accepta de les recevoir immédiatement — même si, pour cela, elle devait suspendre son deuil.

Ils lui annoncèrent que les émirs partisans d'Aybak s'étaient réunis au Caire. Ils ne croyaient pas un mot des circonstances de la mort du sultan et avaient rassemblé de nombreux combattants à leur solde. Leurs troupes avaient rempli les ruelles qui serpentaient sur les flancs de la Montagne, avaient forcé les portes de la Citadelle et étaient sur le point de pénétrer au Palais. Il fallait, dirent les émirs à ma maîtresse, craindre le pire de leur part.

L'univers de Chagaratt el-Dorr s'écroulait. Son plan, si longuement préparé, s'effondrait. Elle se tourna, le visage décomposé, vers les émirs qui venaient l'informer de ce retournement de fortune. L'un d'entre eux, un vieil émir qui avait toujours approuvé ses décisions lors des réunions du Grand Conseil, lui conseilla de fuir immédiatement.

— Ils ne tarderont pas à entrer au Palais, malgré la résistance de quelques gardes encore fidèles. Et ils n'hésiteront sûrement pas à forcer la porte du harem. Il faut fuir — et fuir maintenant.

Chagaratt el-Dorr ne dit pas un mot ; elle entra rapidement dans ses appartements, s'empara d'une grande cassette dont elle seule possédait les clés et ressortit pour suivre les quelques émirs qui n'avaient pas fui le Palais et qui lui étaient restés fidèles.

— Vite ! dit le vieil émir. Suivez-moi.

Chagaratt el-Dorr quitta le harem, suivie de deux ou trois servantes et de quelques eunuques. Nous nous précipitâmes tous dans des corridors dérobés qui nous amenèrent à une poterne donnant sur l'arrière.

Notre petit groupe traversa en courant la cour et se dirigea vers un des angles de la Citadelle, où se dressait la Tour Rouge. C'était un bastion massif, d'où l'on dominait Le Caire. Le vieil émir dit à la sultane :

— Ici, vous serez en sécurité. Mes hommes, et ceux de certains autres de nos partisans, pourront mieux vous défendre.

La Tour Rouge était sombre, humide et sentait la sueur rance des gardes qui s'y étaient succédé.

Chagaratt el-Dorr monta avec ses servantes au dernier étage, tandis que je m'installais avec mes quatre ou cinq compagnons au rez-de-chaussée.

Le logement de la sultane était sommaire ; elle n'était séparée de ses servantes que par un mince rideau, et devait coucher sur une paillasse. Il n'y avait pas de salle d'eau dans la Tour Rouge, et nous devions tous les matins monter à la sultane et à ses servantes des seaux vides et descendre les seaux pleins.

Quant à un hammam, il n'en était pas question et, au bout de quelques jours, je constatai moi-même que Chagaratt el-Dorr, qui avait toujours été si belle, si coquette, si soucieuse de son corps et de sa propreté, se laissait aller : sa chevelure sous son voile était emmêlée, elle ne pouvait

souligner ses yeux avec du khôl, puisqu'elle n'en avait pas, et ne disposait que de deux ou trois robes que les servantes avaient emportées à la hâte en fuyant le harem.

Cette austérité n'abattit cependant pas ma maîtresse ; au bout d'un jour ou deux, elle avait retrouvé son énergie et sa légendaire combativité et commença à me harceler de questions : que se passait-il au Palais ? qu'était-il arrivé à tel prince ou à tel émir ? le Grand Conseil se réunissait-il encore ? les partisans d'Aybak, après avoir forcé le Palais, en étaient-ils repartis ?

Je pouvais sortir de la Tour Rouge et j'allai donc aux nouvelles. Les partisans d'Aybak, au lieu de quitter le Palais, semblaient s'y incruster. Le Grand Conseil, qui comprenait des membres de toutes les factions mameloukes, ne s'était pas réuni, par peur des dissensions. Quant au Caire, il bruissait de mille rumeurs.

Au bout de quelques jours, on apprit dans la capitale que les émirs mamelouks avaient mis de côté leurs rivalités et allaient se réunir pour désigner un successeur à Aybak. Ils craignaient en effet les désordres qui commençaient à éclater dans le pays, et surtout l'intervention du calife de Bagdad, dont on disait qu'ayant appris la mort du sultan, il voulait mettre au pas le pays du Nil en y envoyant un de ses partisans pour en occuper le trône.

Les émirs se réunirent en effet dans un de leurs magnifiques palais dans l'île de Rodah, au milieu du Nil. Leurs discussions durèrent deux jours, ce qui témoignait de l'âpreté des compromis qu'ils devaient faire.

Au troisième jour, une rumeur courut au Caire. Quand je l'appris, je me dépêchai de rejoindre la Tour Rouge pour en informer ma maîtresse.

En entendant la nouvelle, Chagaratt el-Dorr pâlit et se mit à trembler. Jamais je n'avais vu l'Arbre de Perles dans

un tel désarroi, une telle terreur. Elle qui avait toujours réussi à se dominer se voila le visage, se cacha dans un coin sombre de la Tour et je l'entendis hoqueter. Pleurait-elle ?

Je comprenais parfaitement les craintes de ma maîtresse : les émirs mamelouks, dont beaucoup aspiraient au trône, avaient décidé de nommer sultan le fils d'Aybak, afin d'éviter, au moins au début, un choc frontal entre leurs différentes factions.

Et voilà que la mère de cet enfant, cette femme qui haïssait ma maîtresse, allait revenir en triomphatrice au Palais. Elle allait être la sultane-mère, elle allait diriger le harem, qui avait si longtemps été la chasse gardée de Chagaratt el-Dorr. Et cette dernière comprenait déjà que rien ni personne ne pourrait endiguer sa vindicte.

Les deux jours suivants furent sinistres. Ma maîtresse offrit à ses servantes fidèles de la quitter pour chercher refuge ailleurs et elles partirent toutes en catimini. Il ne restait plus dans la Tour Rouge que ma maîtresse, deux ou trois eunuques et moi-même.

Le troisième jour, nous entendîmes des trompettes sonner dans la cour du Palais. Le nouveau sultan venait d'arriver dans la Citadelle.

Chagaratt el-Dorr quitta l'étage de la Tour où elle se tenait et me demanda de lui amener immédiatement un mortier. Je ne comprenais guère ce qu'elle voulait, mais j'obéis.

Elle prit alors la cassette qu'elle avait emmenée avec elle en quittant le harem, l'ouvrit et en versa le contenu dans le mortier.

Je vis alors scintiller sous mes yeux le trésor le plus extraordinaire que j'aie jamais vu : la cassette contenait tous les bijoux de la sultane et le mortier se remplissait de colliers de perles, de diadèmes sertis de diamants, de

bagues aux couleurs de l'arc-en-ciel, de ceintures dont les extrémités étaient décorées de pierres précieuses.

Chagaratt el-Dorr se saisit alors d'un pilon de bois et commença à broyer ses bijoux dans le mortier. À chaque coup, à chaque ahan, elle murmurait : « Elle ne les aura pas ! Elle ne les aura pas ! », et puis le murmure devint bientôt un long cri, comme le gémissement d'une bête blessée.

J'avais, moi aussi, compris que la fin était proche. Aussi, quand, le lendemain, une garde nombreuse se présenta à la porte de la Tour Rouge et exigea le passage, je ne me surpris guère de voir les derniers fidèles de la sultane quitter leur poste.

Un émir grimpa en courant l'escalier en colimaçon qui menait à l'étage supérieur. Il laissa à peine le temps à Chagaratt el-Dorr de se couvrir de voiles et l'entraîna au Palais. Je suivais ma maîtresse dans la foule qui accompagnait l'émir : j'étais un eunuque, j'étais donc invisible.

Chagaratt el-Dorr fut traînée au harem ; on l'amena dans le Grand Salon. Je reconnus dans la foule qui s'y pressait quelques eunuques ayant survécu à l'hécatombe qui avait suivi la mort d'Aybak, mais surtout de nombreuses servantes. Certaines étaient les suivantes de la mère du nouveau sultan, d'autres faisaient partie des servantes les plus humbles, celles qui s'occupaient depuis de nombreuses années de laver le linge ou de vider les cuves du hammam.

La nouvelle maîtresse du harem parut bientôt. Je l'avais connue avant sa répudiation ; elle était alors effacée et discrète. Ce jour-là, elle était assurée, hautaine, méprisante.

Elle commença à insulter Chagaratt el-Dorr, l'accusant non seulement du meurtre d'Aybak, mais de tous les malheurs qui s'étaient abattus sur l'Égypte.

Puis sa diatribe devint violente. Elle reprocha à l'Arbre de Perles d'avoir provoqué sa déchéance, de l'avoir exilée,

de l'avoir obligée à élever son fils, le nouveau sultan, loin du Palais et des cercles du pouvoir auquel il aurait dû avoir accès de plein droit.

Son ton devenait haletant, sa voix stridente. Soudain, elle enleva un des socques de bois qu'elle portait aux pieds et commença à en frapper Chagaratt el-Dorr.

Ce fut comme un signal : ses servantes, et même celles qui avaient longtemps servi ma maîtresse et qui avaient gémi sous sa poigne de fer, se ruèrent sur elle, leurs socques de bois dans les mains.

La pluie de coups qui s'abattit alors sur la silhouette gémissante et suppliante me rappela ce jour lointain, — plus de sept ans déjà! —, où j'avais frémi en voyant les pierres s'abattre sur Aïcha, rebondir sur sa pauvre tête, y creuser des sillons sanglants qui bientôt devinrent une lente rigole rouge, avant que la tête immobile de l'esclave morte n'interrompe enfin la furie de la foule.

Ce jour-là, ce n'était plus une esclave qui était la proie des coups. La femme qui tentait de se protéger la tête de ses deux mains, la femme qui tombait à genoux, puis s'écroulait à terre tandis que les coups redoublaient de violence, la femme qui pleurait, qui gémissait, qui suppliait, et dont la voix bientôt s'altérait et se transformait peu à peu en une longue plainte, cette femme, c'était ma maîtresse, c'était Chagaratt el-Dorr, c'était l'Arbre de Perles, c'était l'ancienne sultane d'Égypte et Protectrice des musulmans.

Avant même que son corps ne cessât de tressauter, avant qu'elle ne s'immobilisât enfin dans un dernier rôle, je m'étais retiré discrètement, j'avais quitté le Palais par une petite poterne d'où personne ne me verrait sortir et je m'étais réfugié dans ma maison du quartier des eunuques.

Je craignais que les ennemis de l'Arbre de Perles ne se déchaînent non seulement contre elle, mais contre son

entourage, ses serviteurs, tous ceux qui l'avaient entourée, admirée et servie.

Mon pressentiment était justifié. Pendant les jours suivants, ce fut une véritable chasse aux sorcières au Palais. On arrêta tous les eunuques, les servantes et les serviteurs sur qui on avait pu mettre la main — tous ceux qui, trop lents ou incapables de sentir le vent tourner, n'avaient pu s'enfuir à temps. On arrêta même certains des gardes mamelouks qui avaient veillé sur la sécurité de la sultane défunte.

Dès le lendemain, un spectacle macabre attendait les Cairotes. Le long des grandes artères de la ville, on avait planté des croix sur lesquelles on avait crucifié tous ceux qu'on avait arrêtés.

Accompagné de mon ami Hussein, l'eunuque retraité à Birket el-Fil, le visage complètement caché sous les plis de mon turban, je m'étais aventuré dans la Qasaba, la grande artère de la capitale. J'avais eu un haut-le-corps en voyant certains des serviteurs que j'avais si souvent croisés accrochés aux croix, le corps couvert de sang. Même les servantes n'avaient pas été ménagées et, après avoir été torturées, avaient été suspendues sur l'infâme gibet — mais tout habillées, le visage couvert de leurs voiles pour ne pas porter atteinte à la décence.

Mais j'ai été véritablement bouleversé quand j'ai vu sur certaines croix des eunuques du harem, jeunes ou vieux. Je les avais commandés, j'avais vécu de longues années avec eux, leur sort, déjà terrible, de sous-hommes, de serviteurs ignobles, les avait conduits à cette fin affreuse.

De retour chez moi, les gens du quartier m'informèrent du sort qui avait été réservé à ma maîtresse. Après sa mort, on avait enlevé le corps, qu'on avait jeté du haut de la Citadelle dans un fossé désert. Personne, au Caire,

n'osait se rendre là-bas pour enlever la dépouille, l'enterrer déceimment, par crainte des nouveaux maîtres du pays.

* *

*

Quelques jours plus tard, j'osai me rendre au pied de la Montagne. Je commençai à en explorer les ravins, lorsque je vis au loin un attroupement, en-dessous de la muraille qui protégeait, là-haut, l'orgueilleuse Citadelle.

Des dizaines de Cairotes se pressaient, silencieux, devant un spectacle macabre : le corps de ma maîtresse gisait là, à moitié dévoré par les chiens errants.

Je me détournai, les larmes aux yeux, et retournai dans ma maison du quartier des eunuques.

La semaine suivante, des membres d'une congrégation de soufis se rendirent au pied de la Montagne pour ramasser les restes de la sultane. Elle aura bientôt, dit-on au Caire, des funérailles dignes d'elle.

Pour ma part, le chagrin m'assomme. J'avais servi Chagaratt el-Dorr avec fidélité. Au début, je le faisais parce que c'était la tâche que m'imposait mon destin d'eunuque.

Puis, j'appris à admirer l'Arbre de Perles. Je l'admirai à cause de son intelligence, de la grandeur qu'elle avait su donner à l'Égypte. Et cette admiration se mua peu à peu en une forme d'affection, et même, je dois bien l'avouer, de trouble devant sa fulgurante beauté.

Je la voyais quelquefois dans son intimité. J'admirais son corps, son visage, ses yeux magnifiques. J'admirais son élégance et l'extraordinaire art avec lequel elle avait su séduire tous ceux qui la croisaient.

Elle m'avait séduit, même si je ne pouvais guère exprimer l'admiration que je lui portais.

Et maintenant, elle n'est plus là... Son corps a été profané.

Mais plus les semaines et les mois passent, plus je prends conscience qu'on n'oubliera pas de sitôt Chagaratt el-Dorr, la première sultane, la première femme dont le nom ait été invoqué dans les mosquées de la oumma musulmane, la première femme qui ait régné sur les musulmans.

Et je me dis que mon sort a été extraordinaire. Si je n'avais pas été réduit à la condition d'eunuque, j'aurais probablement vieilli dans un coin du Caucase, loin de tout, ignorant tout.

Je suis eunuque, j'ai souffert dans ma chair, je n'ai jamais réussi à éteindre les feux qui brûlaient quelquefois en moi quand je voyais de belles femmes et que jaillissait un élan qui venait mourir dans ma chair blessée, dans mon corps amputé.

Mais j'ai fréquenté les grands de ce monde... J'ai assisté à la grande victoire des musulmans contre les Francs... J'ai vu de près ce moine d'Italie qui était venu s'entretenir des jours entiers avec mon premier maître, le sultan Al-Hakim, et dont je n'oublierai jamais le regard brûlant.

Et surtout, mon destin m'aura amené à être le serviteur fidèle de Chagaratt el-Dorr, la sultane qui, malgré ses voiles, avait réussi à commander aux hommes.

VOIX NARRATIVES

Collection dirigée par Marie-Anne Blaquière

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Le bruit sourd des glaces*, 2018.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise* ou *La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ah...sh*t ! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Dans le regard de Flavie Plourde*, 2017.
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonne*, 1999. Épuisé.
- DESHAIES, Michelle. *XieXie*, 2018.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.

- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les bernaches en voyage*, 2001.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, c1999. 2003.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.
- DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.
- DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.
- DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.
- FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.
- FAHMY, Jean Mohsen. *La sultane dévoilée*, 2019.
- FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001. Épuisé.
- FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'aïeule*, 2004.
- FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.
- FORAND, Claude. *Ainsi parle le Seigneur*, 2006.
- GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.
- GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.
- HARBEC, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).
- HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.
- HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.
- JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.
- JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.
- JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.
- L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.
- LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.

- LANDRY, Jacqueline. *Terreur dans le Downtown Eastside. Le cri du West Coast Express*, 2013.
- LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.
- LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Basculer dans l'enfer*, 2017.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994*, 1995. Épuisé.
- OLSEN, Karen. *La bonne de Chagall*, 2017.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu !*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélus*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *Léa. J'ai la mémoire chagrine*, 2017.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *Maldoror*, 2016.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Couverture : Rudolf Ernst, *The Favorite* (date inconnue).
Huile sur panneau, 72 cm x 92 cm.
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédéric Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA

Chagaratt el-Dorr, esclave offerte au calife de Bagdad et devenue en 1238 première femme du sultan d'Égypte et de Syrie, Al-Salih, va connaître un destin remarquable. D'une grande beauté, aussi séductrice qu'intelligente, elle deviendra l'éminence grise du sultan qui réussira notamment, grâce à elle, à repousser la septième croisade menée par les Francs sous le commandement de Louis IX (saint Louis).

À la mort d'Al-Salih, elle brisera même la loi musulmane ancestrale en accédant au sultanat. Elle sera ainsi la seule femme ayant jamais régné sur un pays arabo-musulman. Mais cette révolution culturelle et religieuse lui attirera des oppositions féroces. Et Chagaratt el-Dorr devra affronter seule l'alliance haineuse de ses nombreux ennemis...

Roman chatoyant, fresque impressionnante qui se déploie entre le Nil et l'Euphrate, intrigues dans le harem, *La sultane dévoilée* est surtout un grand roman d'amour, un hymne à la liberté et un appel à l'égalité entre les femmes et les hommes.

Né au Caire (Égypte), Jean Mohsen Fahmy a une formation en lettres. Tour à tour journaliste, professeur et haut fonctionnaire, il a toujours mis l'écriture au centre de ses activités professionnelles et de sa vie. Outre des articles d'analyse politique et littéraire et des essais, il a signé quelques récits pour la jeunesse et plusieurs romans historiques qui ont été primés.